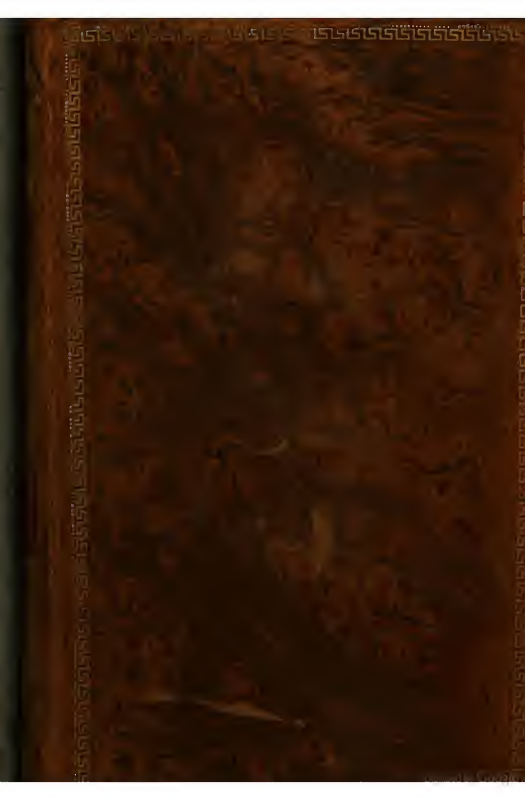
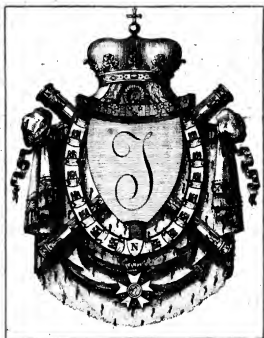








376^h

Palet. XXXVI. 51-64

PRINCIPES
DE LA
LITTERATURE.

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

73w
584324

PRINCIPES DE LA LITTÉRATURE,

*Par M. l'Abbé BATTEUX, de
l'Académie Française & de celle des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, rue Saint Jean
de Beauvais.
Veuve DESAINT, rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

IX. TRAITÉ.
DES GENRES
EN PROSE.

Tome IV.

A

Quid dicat, & quo loco, & quo modo.
Cic.



PRINCIPES
DE LA
LITTÉRATURE.

IX. TRAITÉ.
DES GENRES
EN PROSE.

Observation préliminaire.

L feroit aisé, s'il en étoit
besoin, de faire voir qu'on
peut étendre sur toute la
Littérature le principe de
l'imitation, que nous avons établi &
développé dans les volumes précé-
A ij

4 DES GENRES

dens , qui ont pour objet la Poësie. Les Genres en prose ne doivent , ne peuvent être autre chose que la Nature bien exprimée : & la Poësie n'est que l'imitation de cette expression. Ces deux genres sont donc l'un à l'autre ce que l'original est à son portrait , ou le portrait à son original. Ce sont donc dans l'un & dans l'autre les mêmes traits , les mêmes couleurs , les mêmes caracteres. Et comme les Arts ne sont jamais plus beaux que quand ils ressemblent parfaitement à la nature originale ; de même celle-ci n'est jamais plus parfaite & plus belle que quand elle ressemble à la nature choisie & embellie par les Arts. Tout ce qui se trouve là doit donc se trouver ici , & par les mêmes raisons.

Si cela est ainsi , me dira-t-on , pourquoi n'avez-vous pas commencé la suite de vos Traités par l'Eloquence & le Récit , qui sont , sans contredit , plus près de la Nature que tous les

autres Genres, & qui semblent même en quelque sorte avoir été les modèles de la Poësie ? Il étoit naturel d'aller du simple au composé, & de présenter d'abord les procédés ordinaires de l'esprit humain, avant que d'étudier les ruses & les finesses de l'art. D'ailleurs le langage de la Prose a certainement précédé celui de la Poësie ; celle-ci a toujours bâti avec les matériaux de celle-là. C'est donc renverser l'ordre, & commencer par le faite de l'edifice, que d'offrir d'abord à ceux qu'on veut introduire dans le commerce des Muses, les livres de poësie, par où il semble qu'on auroit dû finir.

Nous convenons que si dans cet Ouvrage nous ne nous étions proposé que de montrer la voie pour arriver à la connoissance d'une langue, il auroit fallu commencer par la Prose. C'est-là sans doute qu'est le vrai génie, le caractère essentiel de quelque langue que ce soit. Dans la Poë-

6 DES GENRES

si la contrainte du vers altere nécessairement la structure naturelle des mots, & même quelquefois leur valeur. Ainsi ce seroit aller à contre-sens que d'étudier d'abord une langue dans les poètes. On a beau lire Horace & Virgile : si on ne lit qu'eux, on n'apprendra jamais à parler comme Cicéron.

Mais notre dessein n'est point d'apprendre à parler ; c'est d'apprendre à juger. Or pour apprendre à juger, en matière de littérature, il faut s'exercer d'abord sur les ouvrages où les beautés & les défauts, plus sensibles, donnent aussi plus de prise au goût & à l'esprit, où l'art se montre sans mystère ; & quand une fois on a bien reconnu cet art, tel qu'il est, qu'on est bien sûr d'en avoir saisi les vrais principes, on essaye de le reconnoître encore dans les ouvrages où il a coutume de se cacher.

L'ordre que nous avons suivi est donc l'ordre même de l'esprit hu-

EN PROSE. I. Part. 7

main, qui faisoit d'abord ce qui est plus sensible, & s'en fait un moyen pour parvenir à connoître ce qui l'est moins.

Cette marche est si naturelle, que si on consulte l'histoire même de la Poësie & de l'Oraison, on trouvera que celle-ci n'est venue qu'après l'autre.

Il y a bien de la différence entre le langage du seul besoin, & le langage de l'Éloquence. Le premier a sans doute précédé la Poësie : c'est l'instrument le plus essentiel de la société : celui par conséquent sur lequel le genre humain a dû porter ses premiers soins. Mais le langage oratoire, où l'on joint toutes les ressources de l'Art au génie naturel, où toutes les machines, tous les ressorts qui peuvent aider à la persuasion, sont dressés, tendus, ménagés avec adresse & intelligence, ce langage n'a été soumis à la précision des règles, qu'après les grands succès de la Poësie.

8 DES GENRES

La Poësie a d'abord emprunté à la Nature simple ses graces naïves , & ses traits frappans, qu'elle a embellis de toutes les parures que l'imagination & l'harmonie pouvoient y ajouter. L'Eloquence ensuite, quoique modeste par état, a compris par l'exemple de la Poësie, qu'il y avoit un art de présenter les objets, de séduire l'oreille, d'échauffer l'ame. Sa propre expérience lui avoit d'ailleurs fait sentir que, quelque puissante que soit la vérité par elle-même, il n'étoit pas toujours sûr d'abandonner sa défense à un talent sans principes, à une sorte d'instinct brut, qui fait souvent de ses richesses un emploi malheureux ; & qu'il étoit plus sage d'étudier la conduite du génie, & d'en distribuer les forces avec art & économie.

On alla donc consulter les ouvrages des Ecrivains célèbres : c'étoient des Poètes : car ce fut en vers qu'on écrivit d'abord. On observa leur mar-

che ; on analysa leurs procédés : on essaya de pratiquer ce qu'on avoit remarqué chez eux : le succès ne manqua pas d'ajouter une nouvelle autorité aux modèles choisis. Homère fut regardé , non-seulement comme le prince de la Poésie , mais comme le père de l'Eloquence , de l'Histoire , de la Philosophie , de tous les Arts. Ce fut lui qui montra à Hérodote comment il falloit écrire les actions des héros ; à Isocrate , comment il falloit charmer les sens pour convaincre l'esprit ; à Démosthène , à Eschyle , à Socrate , à Platon , comment il falloit peindre , toucher , raisonner , raconter. L'attention qu'il avoit de suivre scrupuleusement la Nature , lors même qu'il se livroit aux mensonges & à la fiction , leur fit sentir ce qu'ils devoient faire , surtout en peignant la vérité. Ils s'attachèrent donc constamment au même principe que lui ; ils étudierent la Nature , & s'efforcèrent par-tout de la

rendre telle qu'elle pouvoit, telle qu'elle devoit être rendue, selon la différence des genres qu'ils avoient embrassés, & des fins qu'ils se proposoient.

Ce fut donc la Poësie qui ouvrit le chemin à l'Oraison, qui en fut le guide, le flambeau, le modele. Ce fut elle qui lui montra son véritable objet, la source & le principe de toutes ses regles. Elle lui apprit qu'elle n'avoit, comme elle-même, d'autre fonction que celle de peindre la Nature, & d'autre mérite que de la peindre avec force & vérité. C'est par-là que les grands Orateurs, anciens & modernes, sont arrivés à la gloire: c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, pour avoir été poètes dans leurs oraisons, comme les poètes avoient été orateurs dans leurs poësies.

Mais que devient la différence qu'il y a entre ces deux Arts? car il est certain qu'il y en a une.

La voici: la Poësie a pour objet de

plaire, nous l'avons dit; & si quelquefois elle instruit en même temps, c'est que l'utilité est un moyen qui l'aide à parvenir à son but. L'Eloquence a pour objet d'instruire; & si elle songe à plaire, c'est qu'elle n'ignore pas que la voie la plus certaine pour arriver à la persuasion, est celle qui est semée de fleurs (a).

La Poésie se sert de tout, pourvu qu'il aille à ses fins : vrai, faux, fable, histoire, merveilleux, naturel, possible, impossible, tout est bien reçu chez elle; sa raison s'appelle fureur. Elle bâtit sans poser de fondemens : une chimère qu'un souffle détruit, l'occupe aussi sérieusement que le salut d'un empire. L'Eloquence, toujours grave & mesurée, ne songe qu'au service réel : la raison est son appui, le bon sens ne la quitte jamais.

Tels sont les droits & les limites de ces deux empires. Ils s'étendent

(a) Voyez le I. Traité, I. Partie, Chap. VI.

12 DES GENRES

l'un & l'autre sur toute la Nature :
mais dans l'un c'est la vérité qui tient
le sceptre, & dans l'autre c'est le goût.
Et tout se regle selon leurs lois sou-
veraines. Rentrons dans la carrière.

Ce Traité fera divisé en trois Par-
ties : dans la première , il sera ques-
tion du Genre oratoire : dans la se-
conde , du Récit historique : dans la
troisième , du Genre épistolaire.





PREMIERE PARTIE.

DU GENRE ORATOIRE.

I.

Ce que c'est que l'Oraison.

LA Rhétorique , la Logique , la Grammaire sont trois Arts qui devroient toujours marcher de compagnie. La Logique est l'Art de bien penser. La Grammaire est l'Art de bien parler. La Rhétorique est l'Art de bien dire. Bien penser , c'est mettre de la précision & de la netteté dans ses idées , de la vérité & de la circonspection dans ses jugemens de la liaison & de la justesse dans ses raisonnemens. Bien parler , c'est se servir de termes reçus & de constructions légitimes ; c'est éviter le barbarisme dans les mots , & le solé-

cisme dans les phrases. Bien dire , c'est parler de maniere à se faire écouter , & à persuader ceux qui écoutent : trois instrumens universels , c'est-à-dire , dont l'usage s'étend à tous les Genres , dans les Sciences & dans la Littérature , & qui , dans ceux qui les réunissent , caractérisent la bonne éducation, la droiture d'esprit, & la fécondité de génie.

Si on considère seulement l'etymologie, le mot *Oraison* est d'une signification fort étendue : il désigne toute pensée exprimée par le discours , *ore ratio expressa* : c'est dans ce sens qu'il est employé par les Grammairiens. Ici il signifie un discours préparé avec art pour opérer la persuasion.

Il faut observer qu'il y a une grande différence entre le talent de l'oraison, & l'art qui aide à le former. Le talent s'appelle Eloquence ; l'art , Rhétorique : l'un produit, l'autre juge :

l'un fait l'Orateur, l'autre ce qu'on nomme Rhéteur.

I I.

*Quatre fonctions à remplir par
l'Orateur.*

Quelque sujet que l'Orateur entreprenne, il a à remplir d'abord trois fonctions : la première est de trouver les choses qu'il doit dire : la seconde est de les mettre dans un ordre convenable : la troisième de les exprimer de la meilleure manière. C'est ce qu'on appelle Invention, Disposition, Elocution : *Quid dicat, & quo loco, & quo modo.* Cic. Orat. 14.

Pour donner une idée nette & précise de ces trois opérations, qui ont lieu dans tous les Arts, comme on a pu le voir dans toute la suite de cet Ouvrage, nous allons les présenter dans un exemple court & facile à saisir. Il n'importe de quel genre, prenons celui de l'Apologue.

Un jeune Prince demanda une fable à La Fontaine : & il lui en donna le sujet : *le Chat & la Souris*. Comment s'y prit le poète pour le traiter ?

Du premier coup d'œil il vit les rôles que devoient faire les acteurs : le chat est naturellement fait pour prendre , la souris pour être prise. Mais cette première idée ne menoit encore à rien.

Le poète suppose que la souris est jeune , & le chat vieux. On ne pouvoit lui refuser ces deux circonstances qu'il invente ; parce qu'elles ne changent rien au sujet. Cependant ce font elles qui vont produire l'action.

Si la souris est jeune , elle est sans expérience ; si le chat est vieux , il n'est rien moins que sot : nous voilà tout à côté de ce que nous cherchons. Voilà des acteurs , des caractères : mais où est l'action ?

La voici : une jeune souris attrapée par un vieux chat , voulut le fléchir :

fléchir : mais le vieux chat se moqua des prières de la souris, & la dévora.

Voilà le fonds de l'Apologue, ce qu'on appelle les choses : c'est la première & la principale opération du génie, celle qu'on nomme Invention.

Il y a ensuite le développement de ces premières parties. La souris voulut fléchir le chat, par conséquent elle lui fit un petit discours. Le chat s'en moqua ; par conséquent il lui fit une petite réponse. Où prendre ces discours ? Dans la maxime d'Horace : *Dicat debentia dici*. La souris parlera selon son âge, sa taille, sa situation : le chat de même. L'Invention, comme on voit, a fourni toutes les pièces de l'édifice. Venons à la Disposition.

Cette seconde partie tient presque à la première ; parce que le génie, lorsqu'il enfante, étant mené par la nature, va d'une chose à celle qui doit la suivre. La souris doit être attrapée d'abord, ensuite prier ; le

chat doit répondre : enfin la souris est immolée.

Vient ensuite l'Elocution qui revêt de mots les pensées dont la fable est composée. Ces mots sont de deux sortes : les uns sont employés seulement pour le besoin de la chose : les autres y ajoutent des graces. Examinons l'art & le goût du poëte , dans cette partie de son ouvrage :

Une jeune Souris de peu d'expérience
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
En payant de raison le Rominagrobis :

Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille & de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Assamerois-je , à votre avis,
L'hôte , l'hôtesse , & tout leur monde ?
D'un grain de bled je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre. Attendez quelque tems ,
Réservez ce repas à messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dis : Tu t'es trompée ;
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerois autant de parler à des fous.

Chat, & vieux, pardonner cela n'arrive gueres.

Selon ces loix descends là-bas :

Meurs, & va-t-en tout de ce pas

Haranguer les sœurs filandieres.

Il tint parole.

On voit dans cette fable une suite d'idées, de jugemens, de raisonnemens, vrais, justes, clairs, revêtus de termes, qui ont les mêmes qualités : sans cela il y auroit vice dans l'ouvrage. Mais s'il n'y avoit que ces qualités, il n'y auroit pas ce qu'on appelle beautés, ce qui fait l'affaifonnement du discours. Il falloit donc que l'auteur y joignît des agrémens : tantôt c'est un image : *Une noix me rend toute ronde* : c'est une expression forte, *Affamerois-je* : tantôt c'est le riant, *Payer de raisons le Rominagrobis* : *Réservez ce repas à messieurs vos enfans* : ce sont des circonstances piquantes, *Ainsi parloit la Souris attrapée*. **Chat**, & vieux, pardonner : des expressions naïves & familiares, *Descends là-bas*, & va

t-en de ce pas. Haranguer, terme de dérision & d'insulte. *Sœurs filandières*, allusion à la Fable.

Telles sont les trois premières opérations dont il s'agit de développer l'art dans ce Traité. On y en ajoute une quatrième qui a pour objet la Prononciation, c'est-à-dire, l'art des gestes, des mouvemens & des tons de voix qui doivent accompagner l'action de l'Orateur : par conséquent cette Partie sera divisée en quatre Sections.



SECTION PREMIERE.*DE L'INVENTION ORATOIRE.*

L'OBJET de l'Orateur est de persuader. Or, pour persuader les hommes, il faut prouver, plaire, toucher. Quelquefois un seul de ces moyens suffit : quelquefois ce n'est pas trop de les réunir tous trois. On prouve par les argumens; on plaît par les mœurs; on touche par les passions.

Comme ces moyens regnent plus ou moins dans l'Oraison, selon la différence des Genres, commençons par faire connoître ces Genres, après quoi nous parlerons des Argumens, des Mœurs & des Passions.



CHAPITRE I.

Des différens Genres d'Oraison.

ON les réduit ordinairement à trois : le premier est le Genre démonstratif ; le second, le Genre délibératif ; le troisieme , le Genre judiciaire. Le premier a pour objet, surtout le présent ; le second l'avenir ; le troisieme le passé. Dans le démonstratif on blâme , on loue. Dans le délibératif on engage à agir, ou à ne pas agir. Dans le judiciaire on accuse , on défend.

I.

Genre démonstratif.

Le Genre démonstratif renferme les panégyriques , les oraisons funebres , les discours académiques , les complimens faits aux rois & aux princes , &c. Il s'agit dans ces occasions

de recueillir tout ce qui peut faire honneur & plaire à la personne qu'on loue.

On loue sa naissance : c'est le sang généreux de ses peres qui coule dans ses veines : l'aigle courageuse n'enfante point de timides colombes.

Si son origine est obscure ; c'est un héros qui ne doit rien qu'à lui-même : sa gloire est l'ouvrage de sa seule vertu.

On loue son education : il est né si heureusement , il a été élevé avec tant de soin , que l'un de ces deux avantages sans le secours de l'autre , auroit suffi pour en faire un homme extraordinaire.

Si l'education lui a manqué ; son naturel presque divin a pris de lui-même un essor généreux , & a franchi tous les obstacles.

On loue de même les mœurs , les actions d'eclat , la conduite extérieure , la vie privée , l'esprit , les graces , les vertus.

Mais l'Orateur doit songer qu'en

24 DES GENRES

voulant faire trop d'honneur à son héros, il peut quelquefois se deshonnorer lui-même. Quoique l'auditeur ne soit alors ni juge, ni partie, il a cependant ses droits, dont il est jaloux, & qu'il exerce ordinairement dans toute leur étendue. Si vos preuves sont mal choisies, si elles sont tirées avec peine du fonds de la flatterie, plutôt que du sein de la vérité, il s'irrite contre l'adulateur, qui veut le rendre complice de sa bassesse.

Il n'est pas difficile, disoit Socrate, de louer les Athéniens à Athènes, mais de réussir devant un Scythe, un Lacédémonien, un Philosophe, ce feroit le comble de la gloire, & du héros & du panégyriste. Un Scythe & un Philosophe ne se rendent qu'à la vérité. Et la vérité en ce genre est toute entière dans les faits. Pour bien louer, il ne s'agit donc que de présenter les faits d'une manière vive & frappante. Les eloges qui ne se soutiennent que par des mots & des phrases sonores, ressemblent aux

bulles de savon qui brillent dans l'air, & qu'un souffle fait disparaître.

Qu'on revête les faits de tout l'appareil de l'éloquence; qu'on emploie les termes nobles & magnifiques, les tours hardis, les périodes nombreuses, les chûtes préparées, les figures brillantes; que tout paroisse choisi, mesuré, paré de fleurs & de guirlandes, l'auditeur y consent. Les panégyristes, depuis Périclès jusqu'à nous, se sont maintenus dans cette possession. On sçait que tout panégyrique est une sorte de triomphe accordé à la vertu. Loin donc de trouver mauvais qu'on le rende pompeux & magnifique, notre amour propre semble payé pour y applaudir : mais il faut des faits.

I I.

Genre délibératif.

Dans le Genre démonstratif on loue la vertu; on la conseille dans le Genre délibératif; & on montre les raisons pourquoi on doit l'embras-

fer. La maxime d'Horace, vraie dans tous les cas, l'est ici plus que jamais (a) : il faut posséder à fond son sujet , & l'avoir considéré attentivement dans toutes ses faces, non-seulement réelles , mais possibles.

On propose une entreprise. Est-elle utile ? Ne l'est-elle pas ? Il s'agit de déclarer la guerre , pour venger une injure reçue. Il faut calculer avec soin le pour & le contre des probabilités , ce qu'il y a à craindre , ce qu'il y a à espérer ; quelles sont les ressources de l'Etat , & celles de l'Ennemi ; quelles suites peuvent avoir les revers ; par quel moyens ils seront réparés ; enfin si le dommage auquel on s'expose ne sera point plus grand que celui qu'on a reçu.

Toutes ces choses pesées mûrement par un esprit solide , désintéressé , & paroissant tel ; il ne reste qu'à les exposer avec force & simplicité. Il ne s'agit plus ici d'étaler des

(a) Cui leſſa potenter erit res,
Nec ſacundia deferet hunc nec lucidus ordo. . .

graces , de chatouiller l'oreille , de flatter l'imagination ; c'est une eloquence de service , qui rejette tout ce qui a plus d'eclat que de solidité. Qu'on entende Démosthène , lorsqu'il donne son avis au peuple d'Athènes délibérant s'il déclarera la guerre à Philippe : cet Orateur est riche , il est pompeux , mais il ne l'est que par la force de son bon sens.

III.

Genre judiciaire.

Le premier pas que doit faire l'Orateur dans le Genre judiciaire , est de fixer l'état de la question.

La question a pour objet le fait , ou le droit , ou le nom.

On demande qui a tué. L'accusateur dit , c'est vous. L'accusé répond , ce n'est pas moi. Il s'agit donc de prouver qui l'a fait : est-ce vous , n'est-pas vous ? il faut réunir les circonstances qui établiront la vérité ou la fausseté du fait. C'étoit votre ennemi , vous l'aviez menacé , vous

etiez dans le même lieu , vous l'avez pu sans peine , vous y etiez intéressé , vous avez disparu , &c. toutes circonstances qui prouvent que c'est vous. On les réfute par d'autres circonstances , qui ne peuvent s'allier avec le fait : j'étois à cent lieues de-là le jour du meurtre , &c.

Mais j'avoue que je l'ai tué ; parce que j'en avois le droit. C'est une autre question. On peut tuer un homme qui attaque notre vie , quand il n'y a pas d'autre moyen de la conserver. Clodius m'attaque , il veut m'assassiner : je me défends ; il y périt. Les loix m'accordent ma grace , ou plutôt elles déclarent que je ne suis pas coupable.

La question de nom a pour objet de décider la qualité de la chose ; laquelle étant décidée , toute contestation finit. Telle démarche d'un soldat est-elle désertion ? ne l'est-elle pas ? Il ne s'agit que du nom. Quand il sera décidé , tout sera dit.

Dans le Genre judiciaire , il s'agit

toujours d'un tort, ou réel, ou prétendu réel. On peut définir le tort (*injuria*) une action libre qui ôte son bien au possesseur légitime.

S'il n'y avoit point de liberté, il n'y auroit point de torts faits. L'injustice suppose donc un droit contre lequel on a agi librement.

Or il y a en général deux especes de droits : l'un naturel, gravé dans le cœur de tous les hommes : l'autre, civil, qui astreint tous les citoyens d'une même ville, d'une même république, tous les sujets d'un même royaume, à faire ou à ne pas faire certaines choses, pour le repos & l'intérêt commun. On ne peut violer cette loi sans être mauvais citoyen. On ne peut violer la loi naturelle sans offenser l'humanité.

C'est à l'Orateur à faire valoir l'autorité de ces loix. Il se fera écouter avec attention, s'il montre que l'intérêt commun, que l'humanité est blessée, outragée, dans l'action dont il demande justice. Ce n'est que par-

30 DES GENRES

là que l'intérêt particulier est touchant pour les autres hommes :

Nam tua res agitur paries cum proximus ardet.

Comme notre objet n'est point de former un avocat, & que d'ailleurs nous sommes persuadés que les règles trop multipliées, offusquent les esprits médiocres, & inquietent en vain les génies heureux, on nous dispensera d'entrer ici dans un plus long détail. Nous observerons seulement qu'il ne faut pas croire que ces trois genres soient tellement séparés les uns des autres, qu'ils ne se réunissent jamais. Le contraire arrive presque dans tous les discours. Que sont la plupart des eloges & des panégyriques, sinon des exhortations à la vertu ? On loue les saints & les héros pour échauffer notre cœur, & ranimer notre foiblesse. On délibère sur le choix d'un général : l'eloge de Pompée déterminera les suffrages en sa faveur. On prouve qu'il faut mettre Archias au nombre

des citoyens Romains : pourquoi ? parce qu'il a un génie qui fera honneur à l'empire. Il faut déclarer la guerre à Philippe : pourquoi encore ? parce que c'est un voisin dangereux, dont les forces, si on ne les arrête, deviendront funestes à la liberté commune des Grecs. Il n'y a pas jusqu'au genre judiciaire qui ne rentre en quelque sorte dans le délibératif, puisque les Juges sont entre la négative & l'affirmative, & que les plaidoyers des avocats ne sont que pour fixer leur incertitude, & les attacher au parti le plus juste. En un mot, l'honnêteté, l'utilité, l'équité, qui sont les trois objets de ces trois genres, rentrant dans le même point, puisque tout ce qui est vraiment utile est juste & honnête, & réciproquement ; ce n'est pas sans raison que quelques Rhéteurs modernes ont pris la liberté de regarder comme peu fondée cette division si célèbre dans la Rhétorique des anciens.

C H A P I T R E I I.

Des Argumens Oratoires.

P OUR expliquer ce que c'est qu'argument , il faut savoir qu'il y a trois sortes de pensées.

La premiere est une simple représentation de quelque chose dans l'esprit : comme quand je me représente le *soleil* ou la *rondeur*. C'est ce qu'on appelle communément *idée*.

La seconde est la représentation de la liaison de deux idées : comme quand je me dis en moi-même : le *soleil est rond*. C'est un *jugement*.

La troisieme est la représentation du rapport de deux ou de plusieurs liaisons entre elles : comme quand je me dis en moi-même , le *soleil paroît rond à tout le monde* ; *donc* il est rond. C'est le *raisonnement*.

Ainsi concevoir , juger , raisonner , voilà les trois fonctions de l'esprit.

Quand ces trois especes de pensées sont exprimées par des mots , elles

elles changent de nom : l'idée s'appelle *terme*, le jugement *proposition*, le raisonnement *argument*.

Les raisonnemens, comme on le voit, supposent les jugemens, & les jugemens les idées ; ou, ce qui est la même chose, les argumens sont composés de propositions, & les propositions sont composées de termes.

L'argument a quelquefois trois propositions :

Il faut aimer ce qui nous rend heureux ;

Or la vertu nous rend heureux,

Donc il faut aimer la vertu.

Voilà ce qu'on appelle un syllogisme en forme. La première de ces trois propositions se nomme *majeure*, la seconde *mineure*, la troisième *conclusion*.

Quelquefois l'argument n'a que deux propositions, parce qu'on en sous-entend une, qu'il est aisé de suppléer :

La vertu nous rend heureux,

Donc il faut aimer la vertu.

Tome IV.

C

34 DES GENRES

C'est l'enthymême. La première proposition se nomme *antécédent* ; la seconde *conséquent*.

Quelquefois enfin on raisonne par des exemples :

*On doit aimer la prudence ,
Donc on doit aimer aussi la justice.*

Celui-ci s'appelle induction.

Le syllogisme en forme se rencontre rarement dans l'oraison : c'est l'enthymême qui occupe sa place. Ou s'il y est , ses parties sont arrangées autrement que dans la forme philosophique.

En Logique on dit : La vertu nous rend heureux , donc il faut aimer la vertu. Dans un ouvrage de goût , on présente d'abord la proposition à prouver ; & la raison qui la prouve , n'arrive qu'après : Il faut aimer la vertu , parce qu'elle nous rend heureux.

Cicéron nous donne un exemple de cet arrangement dans l'exorde de son Oraison pour le poète Archias :

« S'il y a en moi quelque talent ,
 » Messieurs , talent dont je sens la
 » foiblesse & le peu d'étendue ; si j'ai
 » quelque facilité acquise dans un
 » art où je crois avoir atteint la mé-
 » diocrité ; enfin si je suis redevable
 » à l'étude des Lettres , que je n'ai
 » négligée dans aucun temps de ma
 » vie , de quelque crédit , de quel-
 » que degré d'autorité ; il n'est per-
 » sonne plus en droit que Licinius ,
 » d'en recueillir aujourd'hui tout le
 » fruit. Lorsque je me rappelle les
 » premières années de ma vie , &
 » que je remonte jusqu'à ces temps
 » voisins de mon enfance , je le vois
 » qui me guide , qui me soutient ,
 » qui m'introduit dans la carrière des
 » Lettres. Si ma voix , formée par
 » ses leçons , animée par ses conseils ,
 » a quelquefois secouru le citoyen
 » dans ses dangers ; puis-je rien omet-
 » tre aujourd'hui pour défendre celui
 » qui m'a mis en état de défendre les
 » autres » ? Cette période mise en
 syllogisme revient à ceci : Si je dois

mon talent à Archias, il doit en recueillir le fruit : or je lui dois ce talent qu'il a formé dès mon enfance ; donc il doit en recueillir le fruit. La majeure est, *si ma voix formée, &c.* La mineure, *lorsque je me rappelle, &c.* La conclusion, *donc il doit en recueillir le fruit, &c.* & c'est par-là que commence le discours.

Une seconde observation sur le syllogisme oratoire, c'est qu'on lui donne ordinairement plus d'étendue, en y ajoutant deux autres propositions, dont l'une sert de preuve à la majeure, & l'autre à la mineure, quand elles en ont besoin :

*Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits :
Or les belles Lettres nous rendent plus parfaits :
Donc il faut aimer les belles Lettres.*

Voilà un argument philosophique : nous allons le rendre oratoire :

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits :

C'est une vérité qui est gravée en

nous-mêmes, & dont le bon sens & l'amour-propre nous fournissent des preuves que nous ne saurions défavouer.

Or les belles Lettres nous rendent plus parfaits ;

Qui peut en douter ? Elles enrichissent l'esprit, elles adoucissent les mœurs, elles répandent sur tout l'extérieur de l'homme un air de probité & de politesse :

Donc il faut aimer les belles Lettres.

Mais le goût ne pouvant souffrir cet arrangement si compassé, qui donneroit à l'oraison une sorte de roideur ; il faut le renverser & le déguiser. « Peut-on ne pas aimer les » belles Lettres ? Ce sont elles qui » enrichissent l'esprit, qui adoucissent » les mœurs. Ce sont elles qui polissent & qui perfectionnent l'humanité. L'amour-propre & le bon sens suffisent pour nous les rendre » précieuses & nous engager à les » cultiver ».

Zénon comparoit l'argument phi-

lofophique à la main fermée, & l'argument oratoire à la main ouverte.

On n'emploie le raisonnement que pour trouver foi-même, ou pour montrer aux autres une vérité qui ne se découvre pas assez. Par exemple: Que deux idées, qui ne paroissent point liées entre elles, soient liées à une troisieme: celle-ci fera le nœud des deux autres. Ainsi si j'ignore qu'il faut aimer la justice, je me demande ce que c'est que la justice: c'est une vertu. Cela me suffit: je fais qu'il faut aimer la vertu; je fais aussi que la justice est une vertu; je fais par conséquent qu'il faut aimer la justice. C'est une suite de ce principe fameux, que Deux choses qui conviennent avec une troisieme se conviennent entre elles.

Dans les autres cas, la simple exposition des idées regne presque seule. Et le plus souvent, dans les poëmes, dans les récits, dans les discours, il s'agit plus de mettre les objets devant les yeux, que d'en prouver le fait.

C H A P I T R E I I I.

Lieux communs de l'Oraison.

LES Anciens qui vouloient tout réduire en art, en avoient fait un aussi pour l'Invention. Distribuant par ordre tous les aspects tant intérieurs qu'extérieurs d'une cause, ils prétendoient mener le génie, comme par la main, & lui faire trouver tout d'un coup tous les argumens possibles, dans les différens *lieux* où ils le conduisoient. Car c'est ainsi qu'ils ont nommé ces especes de répertoires ou de magasins, qui recellent toutes les richesses qui sont l'objet de l'invention.

Le premier de ces *Lieux* est la *Définition*; par laquelle l'Orateur trouve dans la nature même de la chose dont il parle, une raison pour persuader ce qu'il en dit. Ainsi il prouve qu'il faut faire cas de l'Eloquence; parce que le talent de bien

dire est une chose estimable. Il ne faut point se glorifier de cette qualité qu'on appelle *de l'esprit* : M. Fléchier le prouve par la *Définition* : « En » effet, qu'est-ce que l'esprit dont les » hommes paroissent si vains ? Si » nous le considérons selon la nature, » c'est un feu qu'une maladie & » qu'un accident amortissent sensi- » blement. C'est un tempérament dé- » licat qui se déregle, une heureuse » conformation d'organes qui s'usent, » un assemblage & un certain mou- » vement d'esprits qui s'épuisent & » qui se dissipent. C'est la partie la » plus vive & la plus subtile de l'ame, » qui s'appesantit, & qui semble » vieillir avec le corps. C'est une » finesse de raison qui s'évapore, & » qui est d'autant plus sujette à s'éva- » nouir, qu'elle est plus délicate & » plus épurée. Si nous le considérons » selon Dieu, c'est une partie de » nous-mêmes plus curieuse que fa- » vante, qui s'égare dans ses pensées ; » c'est une puissance orgueilleuse qui

» est souvent contraire à l'humilité
 » & à la simplicité chrétienne , &
 » qui laissant souvent la vérité pour
 » le mensonge , n'ignore que ce qu'il
 » faudroit savoir , & ne fait que ce
 » qu'il faudroit ignorer (a). *Donc il*
 » *ne faut point se glorifier d'avoir de*
 » *l'esprit* ». On voit par cet exemple
 que l'Eloquence doit de brillans mor-
 ceaux à ce lieu commun ; & en même
 temps que la Définition oratoire est
 bien différente de la philosophique.
 Qu'est-ce que l'homme ? C'est, dit
 le philosophe , un animal raisonna-
 ble. Qui suis-je , dit Rousseau :

Qui suis-je , vile créature ?
 Qui suis-je , Seigneur , & pourquoi
 Le souverain de la nature
 S'abbaïsse-t-il jusqu'à moi ?
 L'homme en sa course passagere
 N'est qu'une vapeur légère
 Que le soleil fait dissiper.
 Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ,
 Et ses jours passent comme l'ombre
 Que l'œil suit & voit échapper.

(a) Oraïson funebre de M. de Montausier.

L'Enumération des parties, ou autrement les Détails, se trouvent dans le discours, quand au lieu de prouver qu'il faut aimer la vertu, on prouve qu'il faut aimer la justice, la force, la prudence, la tempérance. Il y a des Orateurs parmi les modernes qui doivent presque toute leur réputation à ce lieu commun. Il a son mérite. Les pensées tombent, sinon comme la foudre, dont elles n'ont ni la force, ni l'eclat, du moins comme la grêle, qui ne terrasse pas le voyageur, mais qui le contraint de céder & de chercher un abri.

L'Etymologie fournit quelquefois un petit argument à l'Orateur : Si la philosophie est l'amour de la sagesse; soyez donc sage & modéré, vous qui faites profession d'être philosophe.

Les Omonymes, ou jeux de mots, sont à-peu-près dans le même goût. Une cause est bien désespérée, quand elle n'a que ces deux especes d'arguments pour se défendre. C'est même faire tort au bon droit que d'em-

ployer en sa faveur de pareilles armes.

Il n'en est pas de même du *Genre* & de l'*Especce*. On prouve fort bien qu'il faut aimer la justice, parce qu'il faut aimer la vertu; & réciproquement qu'on doit aimer la vertu, parce qu'on doit aimer la justice, qui est une des especes de la vertu.

Nous ne parlons point de la *Similitude*, qui est presque la même chose que la Comparaison; ni de la *Diffimilitude* qui se confond presque avec les Contraires.

Les *Contraires* sont d'un grand usage. C'est souvent la meilleure maniere d'exposer une pensée. Disons d'abord ce qu'une chose n'est point: l'esprit de l'auditeur se met en action, & essaie lui-même de trouver la définition. D'ailleurs une description dans ce genre sert d'ombre à l'autre qu'on prépare. « Si je venois ici déplorer » la mort imprévue de quelque prince » mondaine, je n'aurois qu'à » vous faire voir le monde avec ses » vanités & ses inconstances; cette

» foule de figures qui se présentent
 » à nos yeux, & qui s'évanouissent ;
 » cette révolution de conditions &
 » de fortunes qui commencent &
 » qui finissent , qui se relevent & qui
 » retombent ; cette vicissitude de cor-
 » ruptions , tantôt secretes, tantôt vi-
 » sibles , qui se renouvellent ; cette
 » suite de changemens , en nos corps
 » par la défaillance de la nature , en
 » nos ames par l'instabilité de nos
 » desirs ; enfin ce dérangement uni-
 » versel & continuel des choses hu-
 » maines , qui tout naturel & tout dé-
 » sordonné qu'il semble à nos yeux ,
 » est pourtant l'ouvrage de la main
 » tout-puissante de Dieu , & l'ordre
 » de sa providence. Mais , graces au
 » Seigneur , je viens louer une prin-
 » cesse plus grande par sa religion
 » que par sa naissance , &c. *Flech.* »

Les *Circonstances* sont d'un grand
 poids dans les preuves. Milon , dites-
 vous , a tendu des embûches à Clo-
 dius ; mais considérez les circonstan-
 ces où il étoit , dans une voiture ,

enveloppé d'habits embarrassans ,
accompagné de son épouse & de ses
suivantes , &c.

Quelquefois on entasse les pen-
sées , les faits , les circonstances ; on
jette le tout à la fois comme pour
accabler l'auditeur par le nombre.
« Turenne meurt , tout se confond ,
» la fortune chancelle , la victoire se
» lasse , la paix s'éloigne , les bonnes
» intentions des Alliés se rallentif-
» sent , le courage des troupes est
» abbatu par la douleur , tout le
» camp demeure immobile , &c.
» *Fléch.* ». Ce lieu commun se nom-
me *Conglobata* chez les Latins.

Les *Antécédens* & les *Conséquens*
sont les choses qui suivent ou qui
précèdent un fait , & qui aident à le
reconnoître. Vous aviez eu des dé-
mêlés avec Clodius : vous l'aviez
menacé : voilà des antécédens. Il est
tué : vous disparaissez : vous vous
défiez de ses amis : voilà des consé-
quens.

Enfin en considérant la *Cause* &

les *Effets*, on loue, on blâme une action, on conseille une entreprise, on en détourne. Quoi de plus grand, de plus relevé que l'action des Horaces, si on en regarde le principe ? C'est un entier dévouement au salut de la patrie qui les mene au danger. L'effet qui en résulte n'est pas moins beau : c'est la gloire & la conservation de la patrie.

Tous ces aspects sont censés intérieurs : parce qu'ils tiennent au sujet même, ou comme causes, ou comme parties, ou comme rapports, ou comme circonstances. Ils sont tirés tous de la nature même, ou, comme on dit, des entrailles de la cause, *ex visceribus rei*. On les appelle par cette raison, Lieux *intérieurs*, pour les distinguer des Lieux *extérieurs* qui sont au nombre de six : la Loi, les Titres, la Renommée, le Serment, la Question, les Témoins : tous moyens placés hors de la cause ; & sans lesquels, en les prenant tous séparément, une cause peut subsister.

Le Serment, les Aveux tirés par les tourmens, les Témoins, sont des moyens sans réplique ; ou s'il y en a, elles sont presque les mêmes dans tous les cas. Le serment est traité de parjure, l'aveu tiré par la question, est celui de la douleur plutôt que de la conscience ; les témoins ont été subornés, corrompus, &c.

Quant à la Loi & aux Titres, c'est une discussion qui regarde la Jurisprudence plutôt que l'Eloquence.

La Renommée est selon les intérêts différens, le cri de la vérité ou du mensonge ; c'est un vain bruit, ou un oracle de Dieu même. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière, dont on trouve les plus grands détails dans tous les livres de Rhétorique. Nous avertirons seulement les jeunes Orateurs de ne point trop mépriser ces secours, que l'art présente au génie. Souvent c'est un fil qui guide assez sûrement l'esprit dans le labyrinthe. Pourquoi, quand on a un sujet à traiter, ne se demanderoit-on pas à soi-même : Quelle est

l'entreprise que je me propose ? C'est de louer un homme extraordinaire : Qu'est-ce qui fait un homme extraordinaire ? C'est d'avoir des vices ou des vertus au-dessus de ce qu'on voit communément parmi les hommes : Celui dont je parlerai les a-t-il eues ? Parcourons les détails de sa vie. Ici il a montré une modération héroïque : une ame commune auroit fait le contraire ; là, une prudence & une capacité admirable : tel moyen qu'il a choisi a produit un effet qu'on n'eût osé espérer. Ainsi du reste. Ceux mêmes qui affectent de mépriser les lieux communs sont obligés d'y aller puiser, & quelquefois, sans le savoir, ils leur doivent tout ce qu'ils ont de plus beau.

Les Preuves sont des moyens de rigueur pour arriver à la conviction ; c'est un assaut ; on entre par la breche. Mais par les Mœurs l'Orateur s'insinue peu à peu, il dispose les esprits, & les soumet avec leur propre consentement.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des Mœurs commemoys de persuader.

LES Mœurs se prennent ici dans un autre sens que dans la Poësie. Dans la Poësie , il ne s'agit point du poëte , mais de ses acteurs. On ne demande point toujours qu'elles soient vertueuses , il suffit qu'elles soient vraies , c'est-à-dire , ressemblantes au héros qu'on veut peindre , ou plutôt à l'idée qu'on en a communément. Dans l'Eloquence , lorsqu'on parle de mœurs , il s'agit de la vertu , & de la vertu de l'Orateur. On veut qu'il soit homme de bien , & que tout son discours porte le caractère de sa probité : Les Payens ont défini l'Orateur, *Vir bonus dicendi peritus.*

Il sera modeste. Rien n'offense l'auditeur plus que l'orgueil de l'homme

Tome IV.

D

qui parle devant lui. Alors il prend fierement la qualité de juge & de censeur impitoyable. Il ne consent à rien de ce qui peut être contesté. Lors même qu'il se trouve sans réplique, il résiste encore, il n'est ni persuadé, ni convaincu. Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de la modestie; mais on peut dire en général, qu'elle est le caractère du vrai savoir aussi-bien que du vrai mérite.

A la probité & à la modestie l'Orateur doit joindre *la bienveillance*, ou plutôt le zèle pour le bien de ceux qui l'écoutent. Tous les hommes sont portés à croire les discours de leurs amis. Que l'Orateur paroisse avoir à cœur nos intérêts, & chercher de bonne foi les moyens de nous être utile; il n'est pas possible alors que nous ne soyons de son avis. Il nous prend par l'endroit foible, par l'amour que nous avons pour nous-mêmes.

Une quatrième qualité, c'est la

prudence, laquelle suppose nécessairement les lumières. Que nous serviroit d'être conduit par un homme de bien, par un ami véritable, si lui-même il ignoroit la route ?

L'Orateur doit donc établir son autorité sur ces quatre vertus, & les montrer dans tout son discours. Quand il a la république dans le cœur, & qu'il possède bien sa matière, dès l'abord on sent le poids de son autorité. Son seul extérieur inspire la confiance. Qu'un Prédicateur rempli de la grandeur de son ministère, pénétré de zèle pour le salut des âmes, nourri de la lecture & de la méditation des Livres saints, exercé dans la pratique solide des vertus chrétiennes, paroisse dans la chaire de Jesus-Christ ; toutes ses paroles, ses pensées, ses expressions, porteront le caractère de sa mission & de ses mœurs. On l'écouterà avec attention, avec plaisir, avec fruit. Il est si doux de s'en rap-

porter à un homme de bien qui a des lumieres ! On le fuit fans inquiétude , & fans avoir la peine de démêler la vraie route : *Autoritati credere magnum compendium , nullus labor.* S. Auguftin.

CHAPITRE V.

Des Paſſions Oratoires.

C'EST en vain que quelques Méta-phyſiciens trop auſteres ſe ſont élevés contre l'ufage des paſſions dans l'Eloquence. C'eſt , diſoit Ariſtote , vouloir courber la regle même , & troubler la raifon pour l'amener à la vérité. Mais ils faut prendre les hommes comme ils ſont. Que la Philoſophie les amene au point d'aimer la vérité pour elle-même , & fans nul intérêt ; quand elle y aura réuſſi , l'Eloquence n'aura plus recours aux Paſſions. En attendant elle fera bien de ſuivre toujours le même plan , & d'armer en faveur de la vertu , tout

ce qu'il y a de ressorts & de principes dans l'homme, qui peuvent aider à la maintenir & à la venger. Les Passions sont un instrument dangereux, quand il n'est point manié par la raison; mais il est plus efficace que la raison même, quand il l'accompagne & qu'il la sert. C'est par les passions que l'Eloquence triomphe, qu'elle regne sur les cœurs. Quiconque fait les exciter à propos, maîtrise à son gré les esprits. Il les fait passer de la tristesse à la joie, de la pitié à la colere. Aussi véhément que l'orage, aussi pénétrant que la foudre, aussi rapide que les torrents, il emporte, il renverse tout par les flots de sa vive eloquence: C'est ainsi qu'en ont parlé les maîtres. Et c'est par-là que Démosthène a regné dans l'Aréopage, Cicéron dans les Rostres, & Bourdaloue dans nos Temples :

Que dans tous vos discours la passion eue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fûteux
Souvent ne vous remplit d'une aimable erreur.

D iij

Ou n'excite en votre ame une pitié charmante ,
En vain vous eralez une scène éclatante.
Vos froids raisonnemens ne font qu'aussi dir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir
Et qui des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué s'endort ou vous critique:
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. *Boil.*

Pour faire bien comprendre ce qu'on entend ici par le mot de Passions : il faut reprendre la chose de plus haut , & entrer dans quelque détail des facultés & des opérations de notre ame.

Quoique notre ame soit une & indivisible ; cependant on peut y distinguer d'abord comme deux parties. On dit , je *conçois* ce que vous me dites ; mais je ne *veux* point le faire. Cette maniere de parler signifie que notre ame conçoit , & qu'elle veut : & que *concevoir* n'est pas la même chose que *vouloir*. La faculté qui conçoit se nomme *Entendement* ; celle qui veut se nomme *Volonté*. Un homme a beaucoup d'entendement , ou

ce qui est le même, d'intelligence, quand il conçoit bien, vite, & aisément ce qu'on lui propose. La fonction de l'entendement est donc de voir, de connoître, de comprendre.

Celle de la volonté est d'aimer, de haïr, d'approuver ou de désapprouver.

Par l'intime liaison qu'il y a entre la volonté & l'entendement, tout ce qui paroît aux yeux de l'un fait impression sur l'autre. Si l'impression est agréable, la volonté approuve l'objet qui en est l'occasion; elle le désapprouve, si l'impression en est désagréable.

Quand ces impressions sont légères, elles produisent ce qu'on appelle *sentimens, mouvemens, passions douces*, comme l'amitié, la gaieté, le goût. L'ame alors n'est point troublée par ces secousses violentes, qui la déplacent & lui font perdre son état. Elle n'est remuée qu'autant qu'il le faut pour s'exercer elle-même.

me, & se donner le plaisir de l'action. Lorsqu'elles ne sont qu'à ce degré dans un discours, on leur donne quelquefois le nom de *Mœurs*; parce que le mouvement qu'elles donnent au discours, ressemble à celui d'un homme paisible, qui agit pour quelque vue, quelque intérêt; mais sans être emporté par aucun sentiment trop vif.

Quand les impressions sont vives, violentes; c'est alors qu'on les nomme proprement *Passions*. Ce sont des mouvemens impétueux qui nous emportent vers un objet, ou qui nous en détournent.

De même qu'en considérant la manière dont l'Esprit travaille sur les objets, il prend les noms de génie, de jugement, d'imagination, de mémoire; de même la manière dont la Volonté se porte vers quelque chose lui fait donner aussi différentes dénominations. Si elle veut s'unir à l'objet qui lui est présenté, c'est l'Amour;

Pour exciter cette passion, il faut peindre l'objet avec des qualités agréables & utiles à ceux à qui on parle :

Tel fut cet Empereur sous qui Rome adorée
Vit renaitre les jours de Saturne & de Rhée,
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
Qui soupi oit le soir si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée...
Mais où cherc'hé-je ailleurs ce qu'on trouve chez
nous ?

Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Beligues ;
Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,
Au devant de ton ioug couroit de toutes parts,
Toi-même te boîner, au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire. *Boil.*

C'étoit ainsi que Despréaux inspiroit l'amour de Louis XIV. On inspire l'amour de la campagne, de la liberté, du repos, du travail, de la vertu, en peignant fortement leurs avantages.

Si la volonté tend à s'éloigner de l'objet, c'est la Haine, on l'excite

par les moyens opposés à ceux qui produisent l'amour ; les Verrines, les Philippiques, les Catilinaires de Cicéron, en fournissent des exemples brillans.

Ces deux passions l'amour & la haine, sont la base de toutes les autres ; parce qu'elles comprennent les deux rapports de notre ame avec le bien & le mal. Si le mal est présent, c'est Tristesse, Douleur ; s'il est absent, avec quelque apparence qu'on pourra l'éviter, c'est Crainte ; si on ne peut l'éviter, c'est Désespoir ; s'il est dans d'autres, mais de manière à pouvoir tomber aussi sur nous, c'est Compassion.

Il en est de même du bien. S'il est présent, il cause la Joie. S'il est absent, & qu'il y ait quelque moyen de l'obtenir, c'est l'Espérance. S'il est dans d'autres à notre préjudice, c'est l'Envie. Si on veut nous l'arracher quand nous le possédons, il produit la Colere. Il seroit aisé de pou-

fer loin ces détails & de multiplier les exemples: tous les tragiques en sont pleins d'un bout à l'autre. D'ailleurs on les sent assez, quand on les trouve dans les Auteurs. S'il s'agit de les exprimer, il faut les éprouver en soi-même; & on n'arrive point à les sentir, ni par système, ni par regles. Nous traiterons ci-après de la manière de les exprimer.



SECTION SECONDE.

DE LA DISPOSITION ORATOIRE.

LA Disposition dans l'Art Oratoire consiste à arranger toutes les parties fournies par l'Invention ; selon la nature & l'intérêt du sujet qu'on traite. La fécondité de l'esprit brille dans l'Invention : la prudence & le jugement dans la Disposition.

Tout ouvrage doit avoir, s'il est entier, un commencement, un milieu, une fin. Il y aura donc dans le discours oratoire, un exorde, ensuite viendront les récits, ou les preuves, & enfin une conclusion, quelle qu'elle soit, qui avertisse au moins que tout est dit.

L'Exorde est la partie du discours qui prépare l'auditeur à entendre le reste. Le Récit est l'exposé clair & court d'un fait. Une preuve est un raisonnement qui établit la vérité

d'une proposition. On entend assez ce que c'est que Conclusion : les choses claires s'obscurcissent quand on veut les expliquer. Reprenons toutes ces parties , & voyons ce que l'Art prescrit à l'Orateur par rapport à chacune d'elles.

CHAPITRE I.

De l'Exorde.

L'EXORDE est une partie très-importante dans le discours. Il s'agit de disposer les esprits à recevoir favorablement ce qu'on va leur adresser. Pour cela , les maîtres de l'Art veulent que l'Exorde soit ingénieux , modeste , court , & tiré du fond même du sujet.

Les Orateurs , tant Grecs que Romains , en avoient ordinairement des provisions de toute espece , tirés de la personne même de l'Orateur , ou de celle des auditeurs , ou de celle de l'accusé , de l'accusateur , des ju-

ges, ou des circonstances, des lieux, des temps, &c. Ils les accommodoient au sujet le mieux qu'il étoit possible, sauf à les retravailler ou à en substituer d'autres, quand le discours se donnoit au public. Aujourd'hui on ne veut point tant d'art. S'il faut parler sur le champ, on fait l'exorde qui se présente; ou s'il ne s'en présente point, on entre en matière sans autre apprêt.

On veut que l'Exorde soit ingénieux. Ce qui ne signifie pas qu'il sera pétillant, étincelant de pointes & d'antithèses; mais raisonnable, & assaisonné dans un degré qui donne bonne opinion du talent, du génie, du bon sens de l'Orateur; qui annonce bien ce qui doit suivre, & qui détermine l'auditeur à écouter avec attention.

Il sera modeste. Qualité qui rehausse toujours le prix du talent & de la vertu, & que l'Orateur ne doit jamais montrer plus qu'à l'entrée de son discours. L'amour-propre de l'au-

diteur est si délicat , si aisé à blesser , le personnage de quiconque s'élève pour faire la leçon aux autres , est si voisin de l'orgueil , qu'il faut beaucoup d'art pour faire les premiers pas sans déplaire. A la bonne heure que ceux qui ont mission , se présentent avec confiance , comme ambassadeurs de la vérité , *pro Christo legatione fungimur*. Mais on fait distinguer la confiance du ministère de la confiance du ministre. L'une redouble les forces de l'éloquence , l'autre les détruit.

Il sera court , c'est-à-dire , proportionné à l'étendue du discours. On ne mettra point la tête d'un pygmée sur les épaules d'un géant , ni celle d'un géant sur le cou d'un pygmée. S'il falloit que la proportion ne s'y trouvât pas , il seroit mieux qu'il fût trop court que trop long. Rien ne déplaît tant à l'auditeur que la perspective d'une longue discussion.

On distingue deux sortes d'Exordes ; l'un qui se fait par la voie de

l'insinuation ; quand il s'agit de disposer peu-à-peu les esprits à prendre la route qu'on veut qu'ils suivent , ou de les ramener doucement de leurs préventions. Tous les plaidoyers , tous les sermons , tous les discours qu'on adresse à des auditeurs de sang froid , doivent commencer de cette sorte. Un Orateur qui , en pareil cas , eclateroit dès le premier mot , ressembleroit , dit Cicéron , à un homme ivre au milieu d'une assemblée à jeun , *ebrius inter sobrios*. Mais quand une vive douleur , une grande joie , une indignation violente se trouve dans le cœur de ceux qui ecoutent , on ne risque rien d'eclater en commençant : « Jus-
 » qu'à quand abuserez-vous de notre
 » patience , Catilina ; jusqu'à quand
 » serons-nous le jouet de votre fu-
 » reur ? Quand finira cette audace
 » effrénée , &c ». C'est ainsi que Cicéron commence ses Catilinaires. Le Sénat etoit assemblé. L'Orateur alloit lui adresser la parole. Catilina
 entre.

entre. Les sénateurs sont effrayés, Cicéron consul ne l'est pas moins qu'eux ; mais l'indignation prend le dessus des autres sentimens. Il part comme la foudre , & se précipite sur l'ennemi. On appelle cette espece d'Exorde , en terme d'art , *exorde ex abrupto*.

A la fin de l'Exorde se trouve naturellement la Proposition , ou l'exposé de la fin qu'on se propose. Elle doit être claire , précise , & en peu de mots. Il est inutile d'en détailler les raisons : on les sent.

La Division , lorsqu'elle a lieu , suit de près la proposition. Quoique les Rhéteurs sévères blâment les antithèses que les Orateurs ingénieux font briller dans les divisions , je crois que si elles étoient ménagées avec une certaine discrétion , elles aideroient l'auditeur à mieux saisir les branches du sujet. Cependant quand ces branches sont présentées avec la clarté convenable , elles n'ont pas

besoin d'être figurées, pour s'imprimer dans l'esprit. Voici la proposition & la division de Cicéron pour le poëte Archias : On a tort de contester à Archias le droit de citoyen Romain : 1°. parce qu'il est réellement citoyen : 2°. parce que s'il ne l'étoit pas, il mériterait de l'être.



CHAPITRE II.

Du Récit & des Preuves oratoires.

DANS le genre judiciaire le Récit vient ordinairement après la division ; parce qu'en ce cas la preuve doit naître des faits. Ainsi l'art de cette partie consiste à présenter dans cette première exposition le germe à demi éclos des preuves qu'on a dessein d'employer , afin qu'elles paroissent plus vraies & plus naturelles , quand on les en tirera tout-à-fait par l'argumentation.

L'ordre & le détail du Récit doivent être relatifs à la même fin. On a soin de mettre dans les lieux les plus apparens les circonstances favorables , de n'en laisser perdre aucune partie , de les mettre toutes dans le plus beau jour. On laisse au contraire dans l'obscurité celles qui sont défavorables , ou on ne les présente qu'en

passant, foiblement, & par le côté le moins défavantageux. Car il y auroit souvent plus de dangers pour la cause de les omettre entierement, que d'en faire quelque mention; parce que l'adversaire revenant sur vous, ne manqueroit pas de tirer avantage de votre silence, de le prendre pour un aveu tacite; & il renverseroit alors sans peine tout l'effet de vos preuves. On trouve tout l'art de cette sorte de récit, dans celui que fait Cicéron du meurtre de Clodius par Milon (a).

L'Orateur dans sa Preuve a deux choses à faire; l'une d'établir sa proposition par tous les moyens que sa cause lui fournit; l'autre de réfuter les moyens de son adversaire; car il faut savoir bâtir & ruiner.

Quelquefois on commence par la réfutation; quand on s'apperçoit que l'adversaire a fait une forte impres-

(a) Voyez ce qui gue, Tome 2. & ce
a été dit dans le qui sera dit ci-après,
Traité de l'Apolo- II. Part.

sion, & que les preuves seroient mal reçues, si la prévention n'étoit dissipée.

Un Orateur habile connoît ses juges, & de quelle maniere il faut les prendre. Souvent les meilleures raisons ne sont pas celles qui ont le plus d'effet. Tout dépend de la forme du vase, c'est-à-dire, de la situation de l'ame où elles tombent. Une démonstration passe pour vaine subtilité, & une subtilité pour démonstration géométrique, selon la différence des esprits, des goûts, des âges, des intérêts.

Quant à l'arrangement des preuves, les Rhéteurs proposent pour modele, celui d'une armée. Qu'on mette au premier rang, ce qu'il y a de plus vigoureux & de plus brave : car souvent du premier choc dépend tout le succès. On réservera pour porter un dernier coup, & assurer la victoire, d'autres troupes d'élite. Et dans le milieu on placera les soldats d'une bravoure equivoque; de

maniere que par leur position, s'ils ne vont pas au combat, ils y seront portés par ceux qui les suivent. Cela paroît assez juste dans la spéculation; mais sur le terrain, les choses demandent souvent d'autres arrangements. Chaque sujet a ses regles propres. C'est à la prudence & au bon sens de l'Orateur, à les trouver & à les suivre. Tout se réduit à recommander la netteté & la précision. Une preuve trop étalée devient flasque. Si elle est trop ferrée, elle n'a pas de masse, de portée. Les mots inutiles la surchargent, l'extrême brièveté l'obscurcit, & affoiblit son coup.

Je comparerois volontiers les Orateurs dans leurs preuves, à l'athlète qui court dans la carrière. Vous le voyez incliné vers le but où il tend, emporté par son propre poids, qui est de concert avec la tension de ses muscles & le mouvement de ses pieds : tout contribue en lui à augmenter sa vitesse. Bourdaloue, Bossuet, Démosthène, Cicéron, sont

des modeles parfaits dans cette partie comme dans les autres. On se jette avec eux dans la même carrière, on court comme eux. Nos pensées sont emportées par la rapidité des leurs; & quoique nous perdions de vûe leurs preuves & leurs raisonnemens, nous jugeons de leur solidité par la conviction qui nous en reste.

La Réfutation demande beaucoup d'art, parce qu'il est plus difficile de guérir une blessure que de la faire. Quelquefois le mépris suffit pour réfuter un adverfaire. Ce fut ainsi que Scipion confondit le Tribun du peuple qui l'accusoit d'avoir mal administré les deniers publics : « Je me » rappelle, M. que ce fut en pareil » jour que celui-ci, que je vainquis » Annibal : allons en rendre grâces » aux dieux, & laissons ici ce *maraut*, » *nebulonem*. A. Gell. ».

Quelquefois on retorque l'argument sur son adverfaire. Protagore, philosophe, sophiste, & rhéteur, étoit convenu avec Euathlus son dis-

ciple , d'une somme qui lui seroit payée par celui-ci , lorsqu'il auroit gagné une cause. Le temps paroissant long au maître , il fit un procès à son disciple , & voici son argument : Ou vous perdrez votre cause , ou vous la gagnerez. Si vous la perdez , il faudra payer , par la sentence des Juges. Si vous la gagnez , il faudra payer en vertu de notre convention. Le disciple répondit : Ou je perdrai ma cause , ou je la gagnerai ; si je la perds , je ne vous dois rien en vertu de notre convention ; si je la gagne , je ne vous dois rien en vertu de la sentence des Juges.

Quand l'objection est susceptible d'une réfutation en regle , on la fait par des argumens contraires , tirés ou des circonstances , ou de la nature de la chose , ou des autres lieux communs.

Quand elle est trop forte , on feint de n'y pas faire attention , ou on promet d'y répondre , & on passe légèrement à un autre objet : on paye

de plaifanteries , de bons mots. Un Orateur Athénien entreprenant de réfuter Démoſthène qui avoit mis tout en émotion & en feu , commença en difant : Qu'il n'étoit pas ſurprenant que Démoſthène & lui ne fuſſent pas de même avis , parce que Démoſthène étoit un buveur d'eau , & que lui il ne buvoit que du vin. Cette mauvaife plaifanterie éteignit tout le feu qu'avoit allumé le prince des orateurs.

Enfin quand on ne peut détourner le coup , on avoue le crime , & on a recours aux larmes & aux prières pour écarter l'orage.

La Peroraifon eſt la conclufion du difcours. Elle comprend ordinairement une récapitulation de tout ce qui a été dit de plus frappant , ſoit pour convaincre , ſoit pour toucher. Après quoi on fait reparoître la propoſition , comme réfultant de toutes les raifons qui ont été employées.

SECTION III.

DE L'ÉLOCUTION ORATOIRE.

Nous avons passé assez rapidement sur l'Invention & la Disposition pour deux raisons : La première est, qu'après tout ce que nous avons dit dans les volumes précédens sur les fonctions du Génie & du Goût , & sur l'application de leurs regles , il n'est pas fort difficile de se faire une idée de ce qu'il doit en résulter par rapport à l'Eloquence. La seconde , qui nous est fournie par Cicéron même , c'est qu'il suffit de donner des notions de ce qui les concerne , de montrer les sources , & d'avertir l'Orateur que tout ce qu'il doit dire doit lui être inspiré par sa cause , & ordonné selon son intérêt. Le bon sens naturel le conduit dans sa route , & lui fournit les moyens d'arriver : *Hac propria magis prudentia quam eloquentia.*

Il n'en est pas de même de l'Elocution. Les personnes qui ont le plus de sens & de goût, ont besoin d'être averties d'une infinité de petits détails qui échappent aux yeux ordinaires, & dont résulte cependant tout l'effet de l'Eloquence, ainsi nommée, non à cause de l'Invention ou de la Disposition, qui en font néanmoins les parties solides, mais à cause de l'Elocution, qui semble seule faire plus que tout le reste sur l'esprit de ceux qui écoutent.



CHAPITRE I.

Ce que c'est qu'Elocution.

LA pensée & le sentiment peuvent s'exprimer de trois manieres: par le ton de voix, comme quand on gémit; par le geste, comme quand on fait signe à quelqu'un de s'avancer, de s'éloigner; par la parole, quand on prononce des mots. Les deux premieres expressions appartiennent à la Prononciation. La dernière est ce qu'on nomme Elocution.

L'Elocution en général est donc l'expression de la pensée par la parole.

Comme l'expression & la pensée ont le même objet & les mêmes regles, nous allons les faire marcher à côté l'une de l'autre, pour se servir mutuellement d'appui & de preuves. On nous permettra quelques détails.

La pensée en général est la repré-

sentation de quelque chose dans l'esprit : comme quand je me représente en moi-même *le soleil*.

L'expression en général est la représentation de la pensée : je pense au soleil , & je dis *le soleil* : voilà ma pensée exprimée.

Nous avons dit , il y a un moment, qu'il y avoit trois sortes de pensées, l'idée , le jugement , & le raisonnement : & que l'expression de ces trois sortes de pensées étoit le terme, la proposition, l'argument (*a*).

Quand une idée est seule & séparée de toute autre idée , on l'appelle simple , *un arbre , une fleur*.

Lorsqu'elle renferme plusieurs autres idées , on l'appelle complexe : *Un arbre orné de fleurs , chargé de fruits ; Une maison grande & richement meublée*.

Le jugement , ou la proposition , contient trois parties : l'une à laquelle on en joint une autre : *le soleil* ; l'autre qui est jointe , *rond* ; la troisième

(*a*) Voyez ci-dessus , pag. 25.

qui fait la liaison des deux, est : *Le soleil est rond*. La premiere de ces parties s'appelle *sujet*, la seconde *attribut*, la troisieme *liaison*.

La proposition est quelquefois renfermée dans un seul mot : *Aimez*, c'est-à-dire, *vous soyez-aimant*. Quelquefois elle a deux mots, *je lis*, c'est-à-dire, *je suis lisant*. Souvent elle a trois mots, *je suis aimé*. Toutes ces especes de propositions sont simples, parce qu'elles n'ont qu'un sujet & qu'un attribut. Celles qui en ont plusieurs sont composées, & on les nomme complexes.

Dans la proposition complexe on distingue la proposition principale, & les propositions incidentes. Celles-ci sont attachées au sujet ou à l'attribut. *La crainte de ceux qui parlent en public est raisonnable*. *La crainte est raisonnable*, c'est la proposition principale ; *de ceux qui sont parlans en public*, c'est la proposition incidente ; puisqu'elle s'appuie, qu'elle tombe sur le sujet de la proposition princi-

pale. Si on vouloit en ajouter une aussi à l'attribut, on pourroit dire : *La crainte de ceux qui parlent en public est l'effet d'une raison qui est éclairée.* C'est de ces sortes de propositions que tous les livres sont remplis.

Nous avons donné ci-dessus quelques détails sur les raisonnemens, nous prions le lecteur d'y avoir recours (a).

Voilà donc dans l'Elocution trois sortes de pensées, l'idée, le jugement & le raisonnement : & trois sortes d'expressions, le terme, la proposition, l'argument. Voyons quelles en doivent être les qualités.

(a) Pag. 33. & suiv.



CHAPITRE II.

*Qualités des pensées & des expressions.
Qualités logiques.*

LES pensées & les expressions ont deux sortes de qualités, les unes qu'on peut appeller logiques, parce que c'est la raison & le bon sens qui les exigent; les autres sont des qualités de goût, parce que c'est le goût qui en décide. Celles là sont la substance du discours, celles-ci en sont l'assaisonnement.

La première qualité essentielle de la pensée c'est qu'elle soit *claire*; car une pensée qui n'est pas claire n'est pas proprement une pensée. La clarté consiste dans la représentation nette & distincte de l'objet qu'on se représente. On le voit sans nuage, sans obscurité: c'est ce qui rend la pensée *nette*. On le voit séparé de tous les autres objets qui l'environnent: c'est ce qui la rend *distincte*.

L'expression

L'expression est claire quand elle représente la pensée sans equivoque, & sans embarras , par le mot & par le tour unique. La plupart des hommes savent très - médiocrement la langue qu'ils parlent. Ils savent moins encore se rendre à eux-mêmes un compte exact de leurs pensées, les démêler les unes des autres, les considérer en elles-mêmes telles qu'elles sont. De-là vient qu'ils emploient souvent les mots sans avoir les idées claires qui y répondent, ou que s'ils ont les idées claires, ils n'emploient pas les vrais mots. On ne fait qu'à peu-près ce que l'on dit, on dispute sans s'entendre, une seule définition termineroit la querelle.

La première chose qu'on doit faire quand ils s'agit de rendre une pensée, est donc de la bien reconnoître, de la bien démêler d'avec tout ce qui n'est point elle, d'en saisir les contours & les parties : l'expression alors se présentera comme d'elle-même :

Tome IV.

F.

Ce que l'on conçoit bien s'enonce clairement ;
Les mots pour l'exprimer arrivent aisément.

La seconde qualité essentielle de la pensée, c'est qu'elle soit *vraie* ; c'est-à-dire, qu'elle représente la chose telle qu'elle est. Je me représente le soleil comme un corps rond & lumineux, qui paroît traverser le ciel, ma pensée est vraie. Si je me le représente comme un corps quarré, obscur, immobile aux yeux, ma pensée est fausse.

L'expression est vraie, quand elle représente aux autres la pensée que nous avons, & telle que nous l'avons. Elle est fausse quand elle ne la représente point, ou qu'elle la représente autrement que nous ne l'avons.

A cette seconde qualité tient la *justesse*. Une pensée parfaitement vraie est juste. Cependant l'usage met quelque différence entre la vérité & la justesse de la pensée : la vérité signifie plus précisément la conformité de la pensée avec l'objet :

la justesse marque plus expressément son étendue.

La pensée est donc vraie , quand elle représente l'objet : & elle est juste quand elle n'a ni plus ni moins d'étendue que lui. De même l'expression sera vraie , quand elle représentera la pensée : elle sera juste, quand elle n'aura ni plus ni moins d'étendue qu'elle. Si elle en a plus , elle paroît lâche : si elle en a moins , la pensée est à l'étroit & comme étranglée.

A ces deux qualités on peut en ajouter une troisième qui est la *bréveté* : qualité qui convient à l'expression encore plus qu'à la pensée. L'esprit veut connoître : rien n'est plus impatient que lui , quand il attend : & plus les moyens qu'on lui donne pour arriver sont aisés & courts , plus il est satisfait. S'il sent que par indigence , ou par foiblesse , on lui donne des circonlocutions pour un terme propre , qui existe ; des tours recherchés , des circuits , pour des

traits naturels; il souffre plus ou moins, à proportion du tort qu'il croit qu'on lui fait. Il n'est jamais plus content que quand la pensée s'elance toute habillée, toute armée, comme Minerve sortit du cerveau de Jupiter. Quand Monsieur de la Rochefoucauld dit : *L'esprit est souvent la dupe du cœur*; il y a dans son expression la brièveté des signes, parce qu'il ne pouvoit le dire en moins de mots, ni plus clairement. S'il eût dit : *L'amour, le goût que nous avons pour une chose, nous la fait souvent trouver différente de ce qu'elle est réellement* : c'est la même pensée, mais elle se traîne; au lieu que dans l'autre façon elle a des ailes.

Toutes nos idées sont complexes: elles peuvent, par conséquent, être toutes rendues avec plusieurs mots. Mais quand on nous épargne la peine & le temps de les entendre, & que cependant on ne nous en dit pas moins; nous avons le plaisir de connoître, de connoître vite, & de con-

noître mieux ; parce que la multiplicité des signes partage l'attention & embarrasse les idées.

Quand l'on parle contre la multiplicité des signes, ce n'est pas que l'on veuille réduire le langage précis, à des monosyllabes, à des phrases tronquées, ou à des demi-mots énigmatiques, dans le goût de quelques endroits de Perse, ou de Tacite, où la pensée semble être à la gêne sous les mots. Je dis seulement que l'habit doit être juste pour la pensée, en la laissant pourtant dans une situation libre & naturelle.

Ce n'est pas non plus qu'on veuille blâmer les Orateurs qui déploient leurs idées dans les phrases périodiques, qui les répètent en partie dans l'amplification. Le petit nombre des signes s'accorde très-bien avec l'abondance de l'Oraison, parce que cette abondance ne doit être que dans les idées ou dans leurs degrés. Cicéron est abondant par-tout ; cependant il n'y a rien de trop chez lui. Son ex-

pression ne distrair jamais l'esprit par son propre éclat , ni ne le surcharge inutilement par des sons d'appareil qui n'apportent rien. Il a donc la brièveté oratoire.

Voilà, ce semble , à quoi on peut réduire les qualités logiques , sans lesquelles rien ne peut être beau dans les ouvrages de littérature. Mais pour plaire ce n'est point assez d'être sans défaut ; il faut avoir des graces , & c'est le goût qui les donne.



CHAPITRE III.

Qualités de goût.

TOUT ce que les pensées & les expressions peuvent avoir d'agrément dans un discours, vient du choix qu'on fait faire parmi celles qui se présentent, & de l'arrangement qu'on fait leur donner. Toutes les regles de l'Elocution se réduisent donc à ces deux points : choisir & arranger. Commençons par le choix.

Dès qu'un sujet quelconque est proposé à l'esprit, la face sous laquelle il s'annonce produit sur le champ quelques idées. Si on en considère une autre face, ce sont encore d'autres idées. On pénètre dans l'intérieur; ce sont toujours de nouveaux biens. Chaque mouvement de l'esprit fait éclôre de nouveaux germes : voilà la terre couverte d'une riche moisson. Mais dans cette foule

de productions tout n'est pas le bon grain.

Il y a de ces pensées qui ne sont que des lueurs fausses, qui n'ont rien de réel sur quoi elles s'appuient. Il y en a d'inutiles, qui n'ont nul trait à l'objet qu'on se propose de rendre. Il y en a de triviales, aussi claires que l'eau, & aussi insipides. Il y en a de basses, qui sont au-dessous de la dignité du sujet. Il y en a de gigantesques, qui sont au-dessus : toutes productions qui doivent être mises au rebut.

Parmi celles qui doivent être employées, s'offrent d'abord les pensées communes, qui se présentent à tout homme d'un sens droit, & qui paroissent naître du sujet sans nul effort. C'est la couleur foncière, le tissu de l'étoffe. Ensuite viennent celles qui portent en soi quelque agrément, comme la vivacité, la force, la richesse, la hardiesse, le gracieux, la finesse, la noblesse, &c. car nous ne prétendons pas faire ici

P'enumération complete de toutes les especes de pensées, qui ont de l'agrément.

La pensée *vive* est celle qui représente son objet clairement, & en peu de traits. Elle frappe l'esprit par sa clarté, & le frappe vite par sa brièveté. C'est un trait de lumière. Si les idées arrivent lentement, & par une longue suite de signes, la secousse momentanée ne peut avoir lieu. Ainsi quand on dit à Médée : que vous reste-t-il contre tant d'ennemis ? Elle répond, *Moi : voilà l'éclair*. Il en est de même du mot d'Horace : *Qu'il mourût*.

La pensée *forte* n'a pas le même éclat que la pensée vive, mais elle s'imprime plus profondément dans l'esprit ; elle y trace l'objet avec des couleurs foncées : elle l'y grave en caractères ineffaçables. M. Bossuet admire les pyramides des rois d'Égypte, ces édifices faits pour braver la mort & le temps ; & par un retour de sentiment, il observe que ce sont

des tombeaux : cette pensée est forte. *La beauté s'envole avec la jeunesse* : l'idée du vol peint fortement la rapidité de la fuite.

La pensée *hardie* a des traits & des couleurs extraordinaires, qui paroissent sortir de la règle. Quand Despréaux osa écrire : *Le chagrin monte en croupe & galope avec lui*, il eut besoin d'être rassuré par des exemples, & par l'approbation de ses amis. Qu'on se représente le chagrin assis derrière le cavalier, la métaphore est hardie ; mais qu'on soutienne la pensée, en faisant galoper ce personnage allégorique, c'étoit s'exposer à la censure.

On sent assez ce que c'est que la pensée *brillante*. Son éclat vient le plus souvent du choc des idées :

Qu'à son gré désormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de sa roue. *Boileau.*

Les secousses de la fortune renversent les empires les plus affermis, & elles ne font que bercer le philosophe.

L'idée *riche* est celle qui présente à la fois non-seulement l'objet, mais la maniere d'être de l'objet, mais d'autres objets voisins, pour faire par la réunion des idées une plus grande impression : *Prends ta foudre, Louis.* Le seul mot *foudre* nous peint un dieu irrité, qui va attaquer son ennemi, & le réduire en poussière.

Et la Scène Française est en proie à Pradon.

Quel homme que ce Pradon, ou plutôt quel animal féroce ! qui déchire impitoyablement la scène française.

L'idée *fine* ne représente l'objet qu'en partie, pour laisser le reste à deviner. On en voit l'exemple dans cette épigramme de M. Maucroix,

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien.
Prendre femme est étrange chose,
On doit y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

Quelquefois elle représente un objet par un autre objet. Celui qu'on veut présenter se cache derrière l'autre : comme quand on offre l'idée d'un livre chez l'épicier.

L'idée *poétique* est celle qui n'est d'usage que dans la poésie, parce qu'en prose elle auroit trop d'éclat & trop d'appareil.

L'idée *naïve* naît d'elle-même du sujet ; & vient se présenter à l'esprit sans être demandée :

Un Boucher moribond voyant sa femme en pleurs ;

Lui dit : Ma femme, si je meurs,

Comme en notre métier un homme est nécessaire,

Jacques, notre garçon, seroit bien ton affaire ;

C'est un fort bon enfant, sage & que tu connois ;

Épouse-le, crois-moi, tu ne saurois mieux faire.

Hélas, dit-elle, j'y songeais,

Il y a des pensées qui se caractérisent par la nature même de l'objet. On les appelle pensées nobles, grandes, sublimes, gracieuses, tristes, &c. selon que leur objet est noble, grand, &c.

Il y a encore une autre espece de pensées, qui en porte le nom par excellence, sans être désignée par aucune qualité qui lui soit propre. Ce sont ordinairement des réflexions de l'Auteur même, enchâssées avec art dans le sujet qu'il traite. Quelquefois c'est une maxime de morale, de politique : *Rien ne touche les peuples comme la bonté* : c'est une image vive : *Trois guerriers* (les Horaces) *portoient en eux tout le courage des Romains.*

A toutes ces especes de pensées répondent autant de sortes d'expressions.

De même qu'il y a des pensées communes, & des pensées accompagnées d'agrément, il y a aussi des termes propres & sans agrément marqué, & des termes empruntés, qui ont la plupart un caractère de vivacité, de richesse, &c. pour représenter les pensées qui sont dans le même genre : car l'expression, pour être juste, doit être ordinaire.

rement dans le même goût que la pensée.

Je dis ordinairement , parce qu'il peut se faire qu'il y ait dans l'expression un caractère qui ne se trouve point dans la pensée. Par exemple , l'expression peut être fine , sans que la pensée le soit. Quand Hippolyte dit , en parlant d'Aricie , *Si je la haïssois , je ne la fuirais pas* , la pensée n'est pas fine ; mais l'expression l'est , parce qu'elle n'exprime la pensée qu'à demi. De même l'expression peut être hardie sans que la pensée le soit , & la pensée peut l'être sans l'expression. Il en est de même de la noblesse , & de presque toutes les autres qualités.

Ce qui produit entre elles cette différence , est la diversité des règles de la nature , & de celles de l'art en ce point. Il seroit naturel que l'expression eût le même caractère que la pensée , mais l'art a ses raisons pour en user autrement. Quelquefois par la force de l'expression , on

donne du corps à une idée menue qui s'échappe : quelquefois par la douceur de l'une on tempère la dureté de l'autre : un récit est long, on l'abrege par la richesse des expressions : un objet est vil, on le couvre, on l'habille de manière à le rendre décent : il en est de même des autres cas.

Les termes propres sont ceux qu'on emploie dans leur signification primitive & naturelle, comme quand j'appelle *plante* une plante, *lion* un lion.

Les termes empruntés sont ceux qu'on emploie dans une signification qui leur est étrangère, & qu'on ne leur prête qu'à cause de quelque ressemblance entre les objets : comme quand j'appelle *jeune plante* une jeune personne, *lion* un homme courageux.

La vraie division des termes devroit être en termes propres, & en termes impropres : & parmi ces derniers on distingueroit ceux qui sont

employés par ignorance , ou par nécessité , ou pour l'agrément : je m'explique.

Toutes les fois que pour exprimer une idée on n'emploie pas le mot propre , on le fait ou par ignorance , & alors c'est un vice de la personne , qui ne fait point sa langue , ou par nécessité , & alors c'est un vice de la langue , qui ne fournit point à l'esprit tous les mots dont il auroit besoin ; ou enfin on le fait par goût , parce qu'on trouve attaché au mot impropre un agrément qui n'est point dans le mot propre.

La propriété des termes est la principale source de la clarté ; & si la clarté est la première beauté du discours , la propriété doit être regardée comme une des qualités les plus précieuses de l'expression. Il faudroit donc à chaque mot important qu'on écrit , s'arrêter pour le peser , & examiner s'il ne signifie ni trop ni trop peu ; s'il sera entendu par lui-même ou par ses voisins ; & se

se souvenir du sens qu'on lui a donné une fois , afin de l'employer toujours pour la même valeur , au moins en traitant le même sujet.

Les termes empruntés , quand ils sont empruntés par goût & par choix , donnent de l'agrément & de l'éclat au discours : on les nomme *Tropes*.

Ce mot signifie en général , changement , retour , transport ; & lorsqu'il s'agit de l'appliquer aux mots , il signifie changement de signification.



CHAPITRE IV.

Des Tropes.

LES principaux Tropes sont la Métaphore, la Métonimie, la Synecdoche, l'Ironie, l'Hyperbole.

Le mot Métaphore signifie qu'un terme est transporté de sa signification propre & ordinaire, à une autre signification qui lui est impropre, de manière qu'il en résulte quelque agrément: comme quand on dit *enflammé* de colere, une *moisson* de gloire, les *riantes* prairies, une *verte* vieillesse: tous termes qui renfermant une comparaison enveloppée, donnent une idée de plus, & font par-là une beauté.

Si la métaphore s'étend plus loin; & qu'elle comprenne plusieurs mots, elle s'appelle alors *Allégorie*. Cette jeune *plante* ainsi *arrosée* des *eaux* du ciel, ne fut pas long-tems sans *porter* du *fruit*. Otant la figure; Cette jeune

princeſſe ainſi prévenue des graces du ciel , ne fut pas long-tems ſans pratiquer des actions de vertu.

Tous les poëtes , les orateurs , & même les hiftoriens , quand ils ont de l'imagination & du feu , ſont remplis de métaphores.

Il y a dans ce genre l'excès de hardieſſe à éviter d'une part , & de l'autre la baſſeſſe. Dire , en parlant des ruines de quelque bâtiment que c'eſt le cadavre d'une maiſon , ce feroit paſſer les bornes de la liberté ; mais dire , en parlant du Déluge , que *Dieu lava bien alors la tête à ſon image* , ou l'appeller *la leſſive du genre humain* , c'eſt tomber dans la baſſeſſe.

La Métonimie emploie : 1°. l'auteur de la choſe pour la choſe même , comme quand on dit , *les travaux de Mars* pour les travaux de la guerre ; les *Muſes* pour les beaux Arts : 2°. La cauſe pour l'effet ; on dit d'un héros qui combat , *la mort eſt dans ſes mains*. 3°. Elle désigne le vicieux

par le nom du vice même : la royauté par celui de couronne , de sceptre. 4°. Elle prend le contenant pour le contenu : *il avale la coupe funeste.*

La Synecdoche prend la partie pour le tout : comme quand Virgile dit *Summâ placidum caput extulit undâ* : son front paisible s'éleva sur les eaux. Ce seroit ne pas entendre ce poëte que de prendre son expression à la lettre ; & d'imaginer la tête d'un nageur qui paroît au-dessus des flots. Cette image seroit pauvre & mesquine en poésie comme en peinture. Virgile a voulu fixer les yeux du lecteur sur le front même du dieu , parce que le front est le siege de la sérénité : *Placidum caput.* De même Terence avoit dit : *Quot capita tot sententiâ.* Et Horace : *Quis desiderio sit pudor aut modus tam cari capitis.* 2°. Elle prend le tout pour la partie : *Les peuples qui boivent la Seine.* 3°. La matiere dont la chose est faite pour la chose même : *Armé d'un fer*

vainqueur. O sang digne d'Horace !

L'Ironie s'emploie lorsqu'on dit précisément le contraire de ce que l'on pense, pour se divertir aux dépens de celui qu'on trompe :

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces fiers d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis :
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc, Quinaut est un Virgile,
Pradon comme un soleil, en nos ans a paru.
Pelletier, &c. Boileau, Sat. 9.

Comme tous ces termes dans le sens propre ont un sens raisonnable, quoique faux dans l'intention de celui qui parle, il est nécessaire de donner la clef du sens figuré qu'on leur attache. Cette clef est un mot glissé légèrement, *je crois, sans doute, apparemment*, ou un geste, ou le ton de voix, quand on prononce l'Ironie.

L'Hyperbole tient à l'Ironie en ce qu'elle donne à la chose dont on parle, quelques degrés de plus ou

de moins qu'elle n'en a dans la réalité. Un coup d'épée par le moyen de cette figure devient une piquûre d'épingle, & une piquûre d'épingle une blessure mortelle.

Il seroit aisé de pousser très-loin ce détail. Tous les Grammairiens & tous les Rhéteurs de l'antiquité ont pris plaisir à s'exercer sur cette matière. On peut consulter les Tropes de M. du Marfais.

Les expressions, tant propres qu'empruntées, ont entr'elles des différences qui les placent dans des rangs séparés. Quelqu'un a dit que l'homme étoit la mesure de tout : cela n'est nulle part si vrai que dans le langage. De même qu'il y a parmi nous des nobles & des roturiers, dont les uns sont faits pour être montrés, pour attirer les respects & recueillir les hommages de ceux à qui on les donne en spectacle, tandis que les autres sont employés dans tous

les services obscurs , à tout moment , & sans façon : il y a aussi des phrases , des mots , des tours qui sont destinés les uns à paroître dans les genres élevés , dans les panégyriques , les discours d'appareil , la haute poésie : on les appelle termes nobles : & il y en a d'autres qui n'ayant jamais eu d'illustration , sont condamnés , quelque énergiques qu'ils soient , à rester dans l'abaissement : on les appelle termes bas , phrases communes. Entre ces deux degrés il est un milieu , qui contient un certain nombre de phrases & de mots qui ont quelque chose des deux extrêmes , sans les réunir ; ce sont ceux-là qui font le corps , la base , le fonds de tout discours , dans quelque degré qu'il soit. Qu'on y jette de tems en tems des termes & des phrases nobles , le discours médiocre se trouve annobli. Qu'au contraire on y laisse échapper des mots bas , des phrases ignobles , la médiocrité même se trouve

dégradée. Il ne faut qu'une seule phrase triviale pour deshonorer toute une page : quelquefois il ne faut qu'un mot. Mais les avis & les préceptes en ce genre sont également inutiles pour ceux qui ont l'organe du sentiment, & pour ceux qui ne l'ont point. Nous ferons seulement ici une observation relative à la manière dont on s'y prend quelquefois pour former le goût des jeunes élèves de l'Eloquence.

On leur met sous les yeux les morceaux les plus frappans des Auteurs. On fixe leur attention sur les pensées brillantes. On leur fait observer les traits. Cette méthode a des inconvéniens : elle jette l'esprit hors de la route du vrai goût. Tout doit être remarqué dans un bon Auteur, & les endroits qui paroissent les moins remarquables sont quelquefois ceux où les maîtres doivent s'arrêter le plus : c'est souvent ce qui fait le tissu de l'ouvrage, c'est-là que les beau-

tés ont leur source, leur raison, leur naissance : c'est ce qui les prépare, qui les relève. Un esprit nourri d'antithèses & de métaphores, ne peut manquer d'être à sec quand on lui demandera du bon sens. Cependant c'est par le bon sens que les hommes valent, quand ils valent quelque chose. Que diroit-on d'un homme qui jugeroit d'un edifice seulement par les moulures & les croisées, & qui ne feroit nulle attention à la distribution des pieces, ni à la solidité du tout ?

Il y a dans tous les bons Ecrivains un corps suivi de pensées naturelles, prises dans le sens commun, & tirées des entrailles même du sujet ; c'est la base de toute la composition :

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.

Sur ce fond uniforme ils sement les fleurs de l'Elocution, je veux dire des traits & des expressions qui ont un caractère distingué. Leur génie leur

prodigue des pensées revêtues de toutes les sortes d'agrémens. Mais quoiqu'une complaisance secrète les invite à laisser aller ces richesses dans le courant de l'ouvrage , le jugement & le goût les retiennent, de peur qu'elles n'y soient des parures déplacées. Ils n'adoptent que ce qui peut prendre la teinte du sujet , & faire un même corps avec le reste.



CHAPITRE V.

De l'arrangement des mots & des pensées.

APRÈS avoir marqué les especes & les qualités des pensées & des expressions, & indiqué le choix qu'on en peut faire selon les circonstances, il s'agit de traiter de l'arrangement & de la liaison qu'on doit mettre entr'elles.

L'arrangement qu'on donne aux expressions & aux pensées, ne peut avoir que deux objets: de leur donner ou plus de graces, ou plus de force. Car l'arrangement qui produit la simple clarté est plus logique & grammatical qu'oratoire.

La Nature a attaché des graces à tout ce qui se fait aisément; & la force ayant le privilege de faire tout sans peine, rarement il est arrivé que la grace & la force fussent séparées.

L'athlete vigoureux est maître de ses mouvemens : il en règle les tems , la mesure ; il en assure la direction. Qu'on examine tout ce qui est jeune ; il est revêtu de graces , parce qu'il est plein de vigueur. Il en est de même des bataillons rangés : l'ordre en augmente la force , & en fait un spectacle agréable.

L'application de ces exemples se fait naturellement au discours. L'arrangement des mots , contribuant à faire joindre les idées , à les ferrer mutuellement , à leur donner un certain poids , une certaine direction , leur donne plus de force , plus de chaleur. En second lieu , cette liaison se faisant sentir à l'oreille & à l'esprit par le concert & la convenance des sons qui composent les mots , il en résulte les charmes de ce qu'on appelle harmonie.

L'arrangement des mots & des pensées , considéré relativement à ces deux effets , comprend toutes les especes de figures de rhétorique , &

toutes les combinaisons qui produisent l'harmonie & les nombres oratoires.

On entend par *Figure*, en fait d'Elocution, l'arrangement des parties d'une phrase oratoire, ou même de plusieurs phrases entr'elles, pour en augmenter la force ou la grace. C'est une sorte de configuration régulière, qui ressemble aux figures qui résultent de l'arrangement de plusieurs lignes, dont on peut faire un triangle, un quarré, &c.

Quand il n'y a qu'un seul mot, ou qu'une idée, par exemple, quand je me représente le soleil, ou que je dis, *le soleil*, il n'y a pas lieu d'y mettre aucune figure; parce que l'idée, aussi bien que l'expression, étant simple & une, elle n'est pas susceptible de deux combinaisons: c'est un point: il faut toujours dire, *le soleil*. Mais s'il y a deux parties, alors il y a lieu à deux combinaisons; *il est: est-il?* Un homme peut être debout, assis, couché, dans une attitude qui marque

110 DES GENRES

l'activité, la passion, l'indolence, &c. C'est toujours le même homme sous des figures différentes. Il en est de même des pensées & des expressions. Ce sont ces especes d'attitudes qu'on leur donne : *Sententia quasi habitus*, dit Cicéron, *figura dicendi*, maniere de se tenir. Ces figures sont proprement l'expression du sentiment & des passions dans le discours, comme les attitudes le sont dans la Sculpture & la Peinture : *quasi gestus orationis*, dit encore Cicéron.

FIGURES DE MOTS.

Il y en a qui sont plus grammaticales qu'oratoires, & qui toutefois ne laissent pas de faire effet dans l'oraison.

Il y a l'Ellipse, qui supprime par goût des mots dont le grammatical auroit besoin :

Je l'aimois inconstant, qu'aurois-je fais fidelet

La Grammaire eût dit, *si* je l'aimois,

EN PROSE. I. Part. 111

quoiqu'il fût inconstant, qu'aurois-je fait s'il eût été fidele ?

Le Pléonafme , qui ajoute par goût ce que le grammatical rejette comme fupervlu :

Je l'ai vu , dis-je , vu , de mes propres yeux vu.

C'est à vous , mon efprit , à qui je veux parler.

Il fuffifoit pour le fens de dire , je l'ai vu ; ou que je veux parler.

L'Hyperbate , qui transporte l'ordre de la fyntaxe ordinaire :

Et les hautes vertus que de vous il hérite :

pour qu'il hérite de vous.

La Syllepfe , qui fait figurer le mot avec l'idée plutôt qu'avec le mot auquel il fe rapporte :

Entre le pauvre & vous , vous prendrez Dieu pour Juge.

Comme eux vous fûtes pauvre , & comme eux orphelin.

Comme eux fe rapporte à l'idée , & non aux mots. Ces quatre figures , comme on voit , appartiennent plus au grammatical qu'à l'Eloquence.

112 DES GENRES

Celles de mots qui sont purement oratoires ne dérangent rien aux règles de la Grammaire. Elles n'ont pour objet que de rendre la course de l'Orateur plus lesté, ou sa marche plus ferme.

Il y en a qui se font par addition, lorsqu'on joint à une phrase plusieurs mots dont elle pourroit se passer : de ce nombre est

La Répétition : le mot emporte la définition,

*On egorge à la fois, les enfans, les vieillards ;
Et le frere & la sœur, & la fille & la mere.*

La répétition de la conjonction & semble multiplier les meurtres, & peindre la fureur du soldat. Quelquefois le mot répété est au commencement de différentes phrases, qui arrivent toutes à la file sous le même chef :

*Ici je trouve le bonheur ,
Ici je vis sans spectateur ,
Dans le silence littéraire ,
Loin de tout importun jaseur ,*

Quelquefois

*Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur,
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans ,
Viennent , conduits par la folie ;
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens.
Loin de ces plates coteries ,
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau ,
La Bigoterie en lunettes ,
La minauderie en cornettes ,
Et la réforme en grand chapeau.
Loin , &c. Gresset.*

Quelquefois c'est une exclamation
répétée !

O rage , ô désespoir , ô fureur ennemie !

Quelquefois c'est un nom propre :
Ah Coridon ! Coridon !

La Conversion fait le contraire de
la Répétition , & termine les diffé-
rens membres de la période par la
même chute : « Vous avez perdu
» trois grandes armées, c'est Antoine

Tome IV.

H

» qui les a fait périr. Vous regrettez
 » les plus grands hommes de la Ré-
 » publique, c'est Antoine qui vous
 » les a ravés. L'autorité du Sénat est
 » anéantie, c'est Antoine qui l'a dé-
 » truite ».

Quelquefois on réunit ces deux figures, ce qui en produit une troisieme qu'on nomme Complexion : Qui est-ce qui a rompu les traités ? C'est Carthage. Qui est-ce qui a ravagé l'Italie ? C'est Carthage. Qui est-ce qui nous a exposé au plus grand danger ? C'est Carthage : & c'est Carthage qui demande grace.

La Gradation arrange les mots selon leur degré de force ou de foiblesse ; soit en montant, *il part, il court, il vole* ; soit en descendant, lorsqu'après des idées élevées on emploie celles qui leur sont opposées : ce qui n'arrive gueres que dans les sujets badins.

La Regression fait revenir les mots sur eux-mêmes, avec un sens différent : Nous ne vivons pas pour boire

& pour manger ; mais nous buvons
& nous mangeons pour vivre. Et
Despréaux :

Où, j'ai dit dans mes vers , qu'un célèbre assassin ;
Laisant de Galien la science infertile ,
D'ignorant médecin devint maçon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ,
Perrault , ma Muse est trop corrécte :
Vous êtes , je l'avoue , ignorant médecin ;
Mais non pas habile architecte.

Il semble cependant que l'arrangement des mots dans ces deux figures dépend beaucoup plus de la pensée que des expressions. Mais dans cette partie , comme dans bien d'autres , l'art ne doit point espérer de séparer nettement ce que la nature réunit.

Les figures de mots qui se font par retranchement , sont :

La Disjonction , qui ôte les particules conjonctives pour rendre le discours plus vif & plus rapide :

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille :
Elle qui n'étois pas grosse en jour comme un œuf ;
Envieuse , s'étend & s'enfle , & se travaille ,

H ij

Pour egaler l'animal en grosseur.

Disant : regardez-bien , ma sœur.

Est-ce assez ? dites-moi , n'y suis-je point encore ?

Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà :

Vous n'en approchez pas. *La Fontaine.*

Que seroit devenue la fin de ce récit , s'il eût fallu dire : la sœur répondit , l'autre repartit , &c ?

L'Adjonction se fait lorsque de deux verbes on en supprime un : La complaisance *fait* des amis , & la vérité des ennemis.

Il y a une troisième espèce de figures de mots chez les Grecs & chez les Latins , qui consiste dans la symétrie des chûtes & des terminaisons ; mais les Ecrivains françois en usent peu , à cause de la ressemblance qu'elles auroient avec nos vers , dont un des caractères les plus marqués est la rime.

FIGURES DE PENSÉES.

Parmi les figures de pensées on distingue celles qui piquent l'attention , & celles qui touchent princi-

pablement le cœur. Je dis principalement ; parce que pour toucher le cœur , il faut passer par l'esprit , & que pour réveiller l'esprit , il faut qu'il y ait un intérêt pour le cœur. Nous l'avons déjà dit : ces deux opérations sont à la rigueur aussi inséparables que les deux facultés qui les produisent.

Figures piquantes.

La Subjection est une figure par laquelle on interroge son adversaire ou son auditeur , en se chargeant soi-même de répondre pour eux. L'interrogation anime l'esprit de l'auditeur : il cherche la réponse : du moins se fait-il un plaisir de la prévoir. M. Fléchier emploie ce tour avec beaucoup de graces dans l'oraison funebre de M. de Turenne : « Qui » fit jamais de si grandes choses ? Qui » les dit avec plus de retenue ? Rem- » portoit-il quelque avantage ? à l'en- » tendre ce n'étoit pas qu'il fût ha- » bile , mais l'ennemi s'étoit trompé.

118 DES GENRES

» Rendoit-il compte d'une bataille,
» &c » ?

L'Antéoccupation prévient l'objection, pour la réfuter d'avance. C'est un tour adroit pour eluder, affoiblir du moins, les raisons qu'on peut nous opposer. Elles ne gagnent jamais à être présentées par celui à qui elles font tort. D'ailleurs on leur ôte le mérite & l'effet de la nouveauté ; & par l'air de confiance qu'on affecte en les produisant, on induit les juges à croire qu'elles sont peu importantes en elles-mêmes. On pouvoit reprocher à Despréaux son goût pour la satire, & la manière dont il traitoit Chapelain :

Il a tort, dira-t-on, pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balsac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se rue à rimer, que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit : Hé que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrète ;
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète...

La Compensation fait figurer ensemble deux choses ou deux personnes. C'est un exercice agréable pour l'esprit qui va & revient de l'un à l'autre , qui compare les traits , qui les compte , & qui juge continuellement de la différence & de la ressemblance.

C'est à cette figure qu'on rapporte le Parallele , qui n'est autre chose que la comparaison de deux hommes illustres. M. de la Mothe nous a donné en peu de mots le parallele de Racine & de Corneille.

Des deux souverains de la scène
L'aspect a frappé nos esprits ;
C'est sur leurs pas que Melpomène
Conduit ses plus chers favoris.
L'un plus pur , l'autre plus sublime ;
Tous deux partagent notre estime
Par un mérite différent ;
Tout à tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre ,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Ces figures sont comme de grands

tableaux dans un ouvrage : elles frappent tous les lecteurs : d'où il faut conclure qu'on doit en user sobrement.

La Suspension est une des plus piquantes figures de l'Eloquence. Elle se fait lorsqu'après un discours de quelque étendue , qui promet quelque chose d'intéressant , on présente un tout autre objet que celui qui étoit attendu. On raconte qu'une Impératrice ayant été trompée par un lapidaire, voulut s'en venger avec éclat. Elle s'adressa à son epoux , lui exagéra la perfidie & l'audace du marchand trompeur : c'étoit un crime de lèze-majesté. Il est juste, dit l'Empereur , que vous foyez vengée : il fera puni comme le mérite son crime. Qu'il soit exposé aux bêtes. Le jour du supplice arrivé , la princesse s'apprête à jouir de toute sa vengeance : toute la cour , toute la ville prennent part au sentiment qui l'anime. Le malheureux paroît dans l'arene : il est tremblant , saisi , anéanti. Quel

monstre va fondre sur lui ? Sera-ce un tigre furieux , un lion , un ours ? c'est un chevreau. Le trompeur fut trompé à son tour.

Il n'est point permis d'omettre ici le fameux Sonnet de Scarron.

Superbes monumens de l'orgueil des humains ;
Pyramides , tombeaux , dont la vaine structure
A témoigné que l'art par l'adresse des mains,
Et l'assidu travail , peut vaincre la nature.

Vieux palais ruinés , chefs-d'œuvre des Romains ;
Et les derniers efforts de leur architecture ,
Colisée , où souvent les peuples inhumains ,
De s'entr'assaffiner se donnoient tablature ,

Par l'injure des temps vous êtes abolis ;
Ou du moins la plupart vous êtes démolis.
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoute ;

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint
noir

Qui m'a duré deux ans , soit percé par le coudet

Tout le monde connoît le *Quos ego* de Virgile : cette figure se nomme

Interruption. Scarron le traduit à sa manière :

Par la mort... Il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne :
Allez, dit-il, je vous pardonne ;
Une autre fois n'y venez pas.

On confond quelquefois l'Interruption avec la Réticence : mais celle-ci se fait lorsqu'on dit une chose en assurant qu'on se gardera bien de la dire.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisissant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere ;
Les epoux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sous la pierre écrasés. *Volz.*

Quelquefois il arrive à l'Orateur de se reprendre lui-même brusquement, comme s'il vouloit dire mieux ou autre chose que ce qu'il dit :
« Mais que dis-je ? Est-il rien dont
» vous soyez touché ? Pouvez-vous
» changer jamais de vie ? Pouvez-
» vous songer à céder au temps, à
» fuir, à vous exiler vous-même » ?

C'est Cicéron qui parle ainsi à Catilina ; & c'est ce qu'on appelle Correction.

L'Apostrophe se fait, non lorsqu'on adresse la parole à quelqu'un, mais lorsqu'on la détourne de ceux à qui on l'a adressée au commencement, pour l'adresser à d'autres. « Puissiez-
» ces ennemies de la France, vous
» vivez, & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun
» souhait pour votre mort. Puissiez-
» vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la
» paix, que malgré vos pertes vous
» nous avez tant de fois refusée,
» &c ». *Fléchier.*

On fait des apostrophes aux vivans, aux morts, aux présens, aux absens, aux choses inanimées.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.

Rac. Esther.

Dans le Dialogisme on s'entretient avec soi-même : « Suis-je donc vain-

124 DES GENRES

» cue, s'écrie Junon, en se parlant
 » à elle-même : me voilà forcée de
 » renoncer à mon entreprise : un roi
 » des Teucriens me résiste ! &c ».
 alors c'est un monologue. Quelque-
 fois on fait parler deux personnages
 ensemble. Boileau l'a fait dans son
 Epître au Roi :

Pourquoi ces éléphants , ces armes , ce bagage ,
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
 Disoit au roi Pyrrhus un sage confident ,
 Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
 Je vais , lui dit ce prince , à Rome où l'on m'ap-
 pelle.

Quoi faire ? l'assiéger. L'entreprise est fort belle ,
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous.
 Mais Rome prise enfin , Seigneur , où courrons-
 nous ?

Du reste des Latins la conquête est facile :
 Sans doute on peut les vaincre. Est-ce tout ? La
 Sicile

De-là nous tend les bras , & bientôt sans effort ;
 Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
 Bornez-vous là vos pas ? Dès que nous l'aurons prise ;
 Il ne faut qu'un bon vent & Carthage est conquise ,
 Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
 Je vous entends , Seigneur , nous allons tout
 dompter.

EN PROSE. I. Part. 125

Nous allons traverser les sables de Libye :
 Asservir en passant, l'Egypte, l'Arabie ,
 Courir de-là le Gange en de nouveaux pays ;
 Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs ,
 Et ranger sous nos loix tout ce vaste hémisphère.
 Mais de retour enfin , que prétendez-vous faire ?
 Alors , cher Cineas , victorieux , contens ,
 Nous pourrons rire à l'aise & prendre du bon temps ;
 Hé , Seigneur , dès ce jour , sans sortir de l'Épire ,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

La Prosopopée ouvre les tombeaux , ressuscite les morts , fait parler le ciel , la terre , tous les êtres réels , abstraits , imaginaires. C'est une des plus brillantes parures de l'Eloquence :

La Mollesse en pleurant , sur un bras se relève ;
 Ouvre un œil languissant , & d'une foible voix ,
 Laisse tomber ces mots , qu'elle interromp vingt fois :

O nuit ! que m'as-tu dit ! quel démon sur la terre
 Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
 Hélas ! qu'est devenu ce temps , cet heureux temps
 Où les tois s'honoroient du nom de fainéans ,
 S'endormoient sur le rhône , &c. *Despréaux.*

L'Hypotypose , qui répond à ce

126 DES GENRES

qu'on appelle en françois, image ;
portrait, récit frappé, description,
peint l'extérieur des hommes :

. La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à l'instant sent sa langue glacée,
Et lasse de parler succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Cette image s'appelle quelquefois
Profopographie.

Quand l'Hypotypose peint les
mœurs, elle se nomme Ethopée.

L'hypocrite en fraudes fertile
Dès l'enfance est pétri de fard.
Il fait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille:
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë & moins subtile

Que le venin caché que sa langue répand. *Roussseau.*

Elle peint aussi les faits :

De son généreux sang la trace nous conduire,
Les rochers en sont teints, les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes
J'arrive : je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant, &c. *Rac. Phèdre.*

La Topographie décrit les lieux :

« Voyons-la dans ces hôpitaux où
 » elle pratiquoit ses miséricordes pu-
 » bliques : dans ces lieux où se ra-
 » massent toutes les infirmités , &
 » tous les accidens de la vie humaine ;
 » où les gémissemens & les plaintes
 » de ceux qui souffrent remplissent
 » l'amed'une tristesse importune ; où
 » l'odeur qui s'exhale de tant de
 » corps languissans , &c ». *Fléchier.*

La Comparaison consiste à mettre
 vis-à-vis l'une de l'autre deux choses
 qui se ressemblent , soit par plusieurs
 côtés , soit par un seul.

Ruisseau , nous paroissions avoir un même sort ;
 D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre ,
 Vous à la mer , nous à la mort , &c. *Mad. Deshoul.*

L'Antithèse oppose les mots aux
 mots , les pensées aux pensées.

Vicieux , pénitent , courtisan , solitaire ,
 Il prit , quitta , reprit la cuirasse & la haire. *Volz.*

» La nature fait le mérite , dit M. de
 » la Rochefoucault , & la fortune le
 » met en œuvre ».

Figures touchantes.

Les principales figures qu'on emploie pour aller au cœur, sont :

L'Exclamation, qui eclate par des interjections : *ô, mon fils ! ô, ma joie ! ô, l'honneur de mes jours !*

La Confession, qui avoue le crime pour en obtenir le pardon. Il y en a un exemple fameux dans le Sonnet de Desbarreaux, que nous avons cité dans le volume précédent (a).

La Déprécation s'emploie quand n'espérant plus rien des autres moyens, on a recours aux prières & aux larmes. *Par ces pleurs que vous me voyez répandre, par la foi que vous m'avez jurée, &c. Je vous conjure, &c.*

La Commination s'emporte en menaces :

On fait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare : & toi seul en es cause.

Voltaire.

L'Imprécation est l'expression de

(a) Traité de l'Epigramme.

la

la fureur & du désespoir. Il n'en est point d'exemple plus fort que dans ces vers de Cléopâtre à son fils Antiochus qui va épouser Rodogune :

Regne, de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere & de moi :
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser cheoir sur vous la peine de mes crimes !
Puissez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, & que dissension !
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble ! *Corn.*

L'Interrogation s'emploie très-souvent dans le style véhément. Elle tient l'auditeur en haleine, le force d'écouter, & de prendre l'impression :

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Atila ! *Roussseau.*

Mais parmi toutes les figures oratoires il n'en est point qui contribue plus que l'Amplification à l'expression des sentimens, dans quelque sens

qu'on la prenne. Car quelquefois on lui donne le même caractère qu'à l'hyperbole ; & alors elle consiste à faire paroître grand ce qui est petit , & petit ce qui est grand ; ou , comme dit Montagne , à faire de petits souliers pour de grands pieds , & de grands pour de petits.

Le vent redouble , & fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

La Fontaine.

« Pompée a fait plus de guerres que
» les autres n'en ont lû , &c ». *Cic.*

Quelquefois on confond l'Amplification avec la Gradation : « C'est
» un crime d'empoisonner un citoyen
» romain : c'est presque un parricide
» de le faire mourir ; que dirai-je de
» ceux qui le mettent en croix » ?

D'autres fois ce mot ne signifie qu'une certaine étendue qu'on donne à une pensée , présentée sous différentes faces , pour faire une impression plus forte & plus profonde.

L'ame est ébranlée par la première impulsion ; la seconde la déplace ; la troisième la renverse. C'est ce qu'on appelle *appuyer*. C'est ainsi que Rousseau amplifie cette pensée : *Serons-nous toujours la dupe de la Fortune ?*

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?

Voilà un premier coup porté : le second suit, avec la même pensée :

Jusques à quand, trompeuse idole ;
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?

Le troisième est encore la même pensée :

Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Une pensée importante qui passe comme un éclair, n'est guères qu'aperçue. Si on la répète sans art, elle

n'a plus le mérite de la nouveauté. Que faire ? Il faut la présenter plusieurs fois, & chaque fois avec des décorations différentes; de manière que l'ame, occupée par cette sorte de prestige, s'arrête avec plaisir sur le même objet, & en prenne toute l'impression qu'on se propose de lui donner. Qu'on observe la nature, quand elle parle en nous & que la passion seule la gouverne, la même pensée revient presque sans cesse, souvent avec les mêmes termes. L'art suit la même marche, mais en variant un peu les dehors :

Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie & la dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage ?
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage ?
 Egaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le phantôme autant que la personne,
 Et la fausse monnoie à l'egal de la bonne? *Moliere.*

Il n'est point d'inattention qui tienne
 contre une pensée si obstinée à repa-

roître : il faut qu'elle entre dans l'esprit, & qu'elle s'y établisse, malgré toute résistance. Il y a grande apparence que c'est-là le *Copia rerum & sententiarum* des Latins, cette abondance vigoureuse qui fait que le discours, plein de verve, roule à grands flots & emporte tout avec lui.

Telles sont les principales espèces de Figures, soit de mots, soit de pensées. Ce sont, dit l'Orateur Romain, comme les yeux du discours, ce qui lui donne de l'éclat, du feu, de la grace. Mais si ces yeux étoient répandus par tout le corps, que deviendroient les fonctions des autres membres, qui sont plus nécessaires encore & plus utiles ? *Ego hac lumina orationis, velut oculos quosdam eloquentia credo, sed neque oculos esse toto corpore velim, ne cetera membra suum officium perdant.*



CHAPITRE VI.

*De l'Arrangement des mots par rapport
au Nombre & à l'Harmonie.*

IL semble que l'idée & le goût de l'harmonie composent toute la nature de notre ame, comme l'ont dit allégoriquement quelques Philosophes de l'antiquité. Tout ce qui est harmonieux s'établit chez elle de plein droit, & y fait comme partie de son être.

L'Harmonie en général est l'accord de plusieurs choses qui sont dans le même genre : ainsi les couleurs ont de l'harmonie dans un tableau ; les lignes tracées, dans un parterre ; les sons dans la musique ; les pensées dans le discours ; enfin les mots & les tours dans le style.

Pour donner une idée nette de l'Harmonie oratoire, il faut distinguer dans le discours trois sortes d'accords : celui des sons & des mots

considérés comme une suite continue , un courant de sons qui se tiennent & s'emportent mutuellement : celui des parties de cette suite , en les considérant par rapport à une certaine étendue qu'elles ont , & comme des pieces de compartiment faites pour figurer ensemble : enfin l'accord de ces mêmes sons & de leurs compartimens avec les choses qu'ils signifient. Faute de cette division , le mot d'harmonie est vague , indéterminé ; & tout ce que les Anciens en ont dit nous paroît énigmatique.

Comme nous traiterons cette matière exprès dans le cinquieme Volume , qui aura pour objet la Construction oratoire , nous ne présenterons ici que les résultats de ce que nous dirons alors.

La premiere espece d'accord peut se nommer Mélodie : c'est l'accord successif des sons , dont il n'existe à la fois qu'une partie ; mais partie liée par ses rapports avec les sons qui précèdent & avec ceux qui suivent ; comme

136 DES GENRES

dans le chant musical, où les tons sont placés à des intervalles aisés à saisir : c'est le ruisseau qui coule. Il faut non-seulement que les sons se lient entre eux avec facilité & douceur, dans le même mot ; mais que les mots se lient de même entre eux dans une même phrase, les phrases dans une même période, les périodes dans tout le discours.

Les voyelles sont plus douces que les consonnes, parce que leur son est simple. Des consonnes, les unes sont plus fermes, comme *p, t, f, q* ; les autres plus douces, comme *b, d, v, c* ; l'*s* est sifflante, *l* & *r* sont coulantes, les deux *ll* sont quelquefois mouillées. Ces sons combinés entre eux forment des syllabes douces ou rudes, maigres ou pleines, molles ou fermes, selon que les voyelles & les consonnes sont multipliées plus ou moins.

Les langues du Nord multiplient les consonnes, celles du Midi les voyelles. La perfection dans ce genre

est le milieu. Il faut éviter les bâillemens dans les voyelles, & les chocs dans les consonnes.

Ces deux défauts se font sentir surtout dans la liaison des mots entre eux : *il a été un héros*, blesse l'oreille par le choc des voyelles finales, qui se heurtent avec les initiales : *discours dur, scabreux*, ne la blesseroit pas moins par le choc des consonnes. L'art consiste en cette partie à faire en sorte qu'une voyelle finale s'appuie sur une consonne initiale, ou réciproquement qu'une consonne finale se lie à la voyelle initiale. Heureusement la nature vient au secours de l'art. On suit ces règles, même sans y faire attention : & ce qui est plus commode encore, on peut les violer toutes les fois que le sens y autorise pour rendre l'expression ou plus courte, ou plus nette, ou plus simple. Il vaut mieux dans ce genre pêcher par négligence que par affectation.

La liaison des phrases entre elles

ne dépend pas seulement du choix des sons, mais du rapport des espaces qui semblent s'attirer les uns les autres par une sorte de sympathie : c'est la seconde espèce d'accord qu'on appelle Nombre.

Le Nombre consiste souvent dans la distribution des repos, selon que l'exigent la respiration, le sens & l'oreille. *Numerus in continuatione nullus est. Distinctio & æqualium, & sæpè variorum intervallorum percussio numerum conficit; quem in cadentibus guttis, quòd intervallis distinguuntur, notare possumus, in amni præcipitante non possumus.* Cic. de Or.

Il signifie quelquefois la manière dont une phrase est terminée dans ses différentes parties : c'est en ce sens qu'on dit *une chute nombreuse*.

Enfin il se prend pour ce qu'on appelloit *pieds ou mètres* chez les Anciens.

Le Nombre considéré sous le premier aspect se fait sentir d'abord dans le besoin de respirer. L'organe

à besoin de repos pour reprendre son ressort. L'esprit a mis de même des especes de séparations entre ses pensées, qui se succèdent par parties, & qui se produisent l'une après l'autre distinctement. Enfin l'oreille veut des phrases, ou des suites coupées selon certaines proportions qui la reposent; de sorte que tout ce qui concourt à former le discours a demandé des repos. Quand on dit *la jeunesse, la beauté, les trésors, sont des biens périssables* : il y a dans cette période des repos pour l'esprit, pour l'oreille & pour la respiration. Mais de ces repos les uns ne sont que des demi-repos, des quarts de repos, des repos offerts; le dernier seul, marqué par le point, est un repos absolu.

Les repos doivent être placés à certains intervalles, pour le plaisir de l'oreille & la commodité de la respiration. Rarement ils se portent au-delà de douze syllabes, & très-souvent ils restent en-deçà.

La prose bien faite use de tous les intervalles qu'emploie la versification : mais cet art est caché dans les variations continuelles de ces intervalles. Cependant on l'apperçoit aisément dans ceux de nos Auteurs qui ont eu la sensibilité de l'oreille , & principalement dans la prose de Moliere , qui est aussi nombreuse en ce sens que le sont les vers. *Voy. le Vol. V.*

Le Nombre pris pour chûte de phrase, consiste dans un certain caractère qu'on donne aux syllabes qui précèdent les demi-repos & les repos : caractère, qui joint au choix ou à la progression des intervalles, fait une grande partie de la différence des styles.

Les Anciens sont entrés dans le détail des mètres ou pieds qui devoient terminer leurs périodes. Pour nous, nous sommes obligés de nous en tenir aux sons, parce que nous n'avons point de mètres déterminés. Nous avons en général les finales masculines qui ordinairement sont

plus fortes & plus fermes que les féminines. Il faut user des unes & des autres, suivant les cas ; & placer au repos final & absolu celles qui doivent y faire le plus d'effet. Il en est de même des syllabes sonores plus ou moins , qui préparent le repos. On en verra des exemples frappans dans l'Oraison de M. Fléchier, que nous examinerons ci-après.

Quoique nous n'ayons point de mètres ou de pieds marqués par notre prosodie ; cependant , comme nous avons les breves & les longues dont les pieds sont composés , & l'oreille , pour les employer où elles conviennent , nous pouvons en faire ressentir l'effet dans nos compositions oratoires : on pourroit même marquer les pieds dans les chûtes de cette période : « Le Juste regarde sa vie ,
 » tantôt comme la fumée qui s'élève ,
 » qui s'affoiblit en s'élevant , qui s'ex-
 » hale & s'évanouit dans les airs ;
 » tantôt comme l'ombre qui s'étend ,
 » se rétrécit , se dissipe , sombre ,

» vuide & disparoiffante figure ». *Fléchier*. Cette matiere fera développée dans le Traité fuivant.

La troisieme efpece d'accord eft celle des fons, des mots, des nombres avec le fujet qu'on traite, & avec la penfée qu'on exprime; c'est l'Harmonie proprement dite.

Il y a Harmonie dans les fons, doux, rudes, clairs, fonores, fombres, fecs, felon les objets, qui femblent en une infinité de cas avoir fervi de modeles pour former les mots par l'imitation : comme *tonner, fiffler, claquer, voltiger, murmurer, &c.*

Harmonie dans les mots, communs, nobles, longs, courts, fecs, réfonans, qui femblent fe traîner ou qui fe précipitent, felon les objets qu'on a à peindre.

Harmonie dans le ftyle, qui eft rapide ou lent, coupé ou périodique, figuré ou fimple, ferré ou développé, felon qu'il s'agit de prouver, ou de peindre ou de raifonner,

ou de toucher, ou de raconter, dans le genre élevé ou dans le médiocre.

Harmonie dans les espaces, qui sont plus ou moins marqués, plus ou moins fréquens, plus ou moins gradués, plus ou moins ferrés, selon la nature du sujet & de ses parties.

Enfin il y a Harmonie dans les chûtes, qui sont soutenues ou adoucies, molles ou fermes, brillantes ou sourdes, en un mot, variées comme les idées & les styles, au gré de l'esprit & de l'oreille. Toutes ces parties seront vérifiées par des exemples & des détails dans l'endroit indiqué.



CHAPITRE VII.

De ce qu'on appelle Style & des especes de Style.

LES mots etant choisis & arrangés selon les loix de l'harmonie & du nombre , relativement à l'elevation ou à la simplicité du sujet qu'on traite , il en résulte ce qu'on appelle *le style*.

Ce mot signifioit autrefois l'aiguille dont on se servoit pour écrire sur les tablettes enduites de cire. Cette aiguille étoit pointue par un bout , & aplatie par l'autre , pour effacer , quand on le vouloit : c'est ce qui a fait dire à Horace : *Sæpe stylum vertas* , effacez souvent. Il se prend aujourd'hui pour la maniere , le ton , la couleur , qui regnent sensiblement dans un ouvrage , ou dans quelqu'une de ses parties.

Il y a trois fortes de style , le simple ,

ple, le moyen & le sublime, ou plutôt le style élevé. Le style simple s'emploie dans les entretiens familiers, dans les lettres, dans les fables, &c. Le style sublime fait régner la noblesse, la dignité, la majesté dans un ouvrage. Le style moyen ou médiocre tient le milieu entre les deux. Nous ne pouvons prendre, pour les caractériser, un guide plus sûr que Cicéron, qui semble avoir traité cette partie avec complaisance dans son Orateur.

« Le style simple, dit-il, est sans
 » élévation, conforme aux loix de
 » l'usage ordinaire, peu différent en
 » apparence de la diction commune
 » & populaire; quoique dans le
 » fond, il en soit plus éloigné qu'on
 » ne pense. Tous ceux qui l'enten-
 » dent, jusqu'aux moins diserts,
 » croient pouvoir y atteindre. En
 » effet, rien ne paroît si aisé à attrai-
 » per que le style mince & délié,
 » quand on en juge par la première
 » impression; s'agit-il d'en faire l'e-

Tome IV.

K

» preuve ; on en sent toute la diffi-
 » culté » (a).

Ce qui le fait paroître si aisé à imiter , c'est que les mots sont propres , & les tours naïfs ; c'est-à-dire , que le terme unique est employé , & que la phrase paroît s'être arrangée d'elle-même. Ce caractère brille sur-tout dans les Lettres de Madame de Sevigné. Rien de si aisé , de si doux , de si naïf : rien de si beau.

« Quoique ce genre d'ecriture ne
 » doive pas prendre beaucoup de
 » nourriture , ni avoir une extrême
 » force , il faut néanmoins qu'il ait
 » un certain suc , & une sorte d'em-
 » bonpoint qui fasse connoître qu'il
 » est sain (b) ».

(a) Summissus est & humilis , consuetudinem imitans ab indisertis re plus , quam opinione , differens. Itaque eum qui audiunt , quamvis ipsi infantes sint , tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas imitabilis illa quidem videtur esse existimanti ; sed nihil est experientiminus. Or. 15.

(b) Et si enim non plurimi sanguinis est ,

La pauvreté, la sécheresse & la simplicité sont des choses très-différentes ; il y a une simplicité moëlleuse, où chaque pensée a une étendue convenable, où le tissu du discours est toujours fourni suffisamment, quoique sans superflu.

« Tirons-le d'abord de la servitude des nombres (a) ».

Il y a, comme on le fait, des nombres qui conviennent au discours oratoire : mais le style simple n'est point assujetti à leurs loix : sa marche est aisée & sans contrainte, quoiqu'elle ne soit point sans règle. C'est le trop de nombre qui fait le défaut des Lettres de Balfac. Il emploie les mots sonores, les tours harmonieux, les progressions : toutes choses déplacées dans une lettre familière. Cette observation, éclaircie par ce

habeat tamen succum	valetudine. <i>Ibidem.</i>
aliquem oportet, ut,	(a) Primum igitur
etiamsi illis maximis	eum è vinculis numero-
viribus careat, sit,	rum eximamus.
ut ita dicam integrâ	<i>Ibid.</i>

que nous avons dit sur le nombre & l'harmonie oratoire, le fera encore ci-après.

« Ajoutons qu'il ne craint point
 » la rencontre des voyelles, & qu'il
 » ne cherche point à joindre artiste-
 » ment les mots pour former une
 » construction pleine & ferrée : cet
 » air négligé, & ces especes d'*hiatus*
 » ont je ne fais quoi qui plaît & qui
 » nous montre un homme plus occu-
 » pé des choses que des mots (a) ».

On évite la rencontre des voyelles dans la poésie. Dans la prose soutenue, quand on a de l'oreille, on l'écarte quelquefois ; mais dans une lettre, on néglige ces petites attentions, d'autant plus qu'on ne cherche point à y ferrer les rangs, pour faire une seule impression par l'union de plusieurs forces.

(a) Verba etiam & quod indicet non
 verbis quasi coag- ingratam negligen-
 mentare negligat. Ha- tiam, de re, homi-
 bet enim ille tanquam nis, magis quam de
 hiatus concursu voca- verbis laborantis. *Ibi-*
 lum molle quiddam, *dem.*

« Le voilà donc libre pour ce qui
 » concerne la structure & l'enchaîne-
 » ment des mots. Voyons ce qu'il
 » doit observer par rapport au reste.
 » Car ces phrases courtes & déliées,
 » cet air simple n'exemptent pas de
 » tous soins : il y a un art de paroître
 » sans art. De même qu'il y a des
 » femmes à qui il sied bien de n'être
 » point parées, de même l'elocution
 » simple plaît, parce qu'elle est sans
 » frisure ; elle a des charmes & des
 » graces, d'autant plus touchantes,
 » qu'elle n'y songe point : elle ecarte
 » tout ce qui brille, les diamans, le
 » blanc, le rouge, & tout ce qui
 » s'appelle fard & ornement etran-
 » ger (a) ».

(a) Sed erit viden-
 dum de reliquis; cum
 hæc duo ei liberiora
 fuerint circuitus con-
 glutinatioque verbo-
 rum. Illa enim ipsa
 contracta, & minuta,
 non negligenter trac-
 tanda sunt, sed quæ-

dam etiam negligenti-
 tia est diligens. Nam
 ut mulieres esse di-
 cuntur nonnullæ in-
 ornatae, quas id ipsum
 deceat; sic hæc subti-
 lis oratio etiam in-
 composita delectat.
 Fit enim in utroque.

K. iij

Madame de Sevigné a dit la même chose à sa manière : « *La Princesse de Tarente dit toujours qu'elle va vous écrire : elle taille ses plumes , car son écriture de cérémonie est une broderie qui ne se fait pas en courant ; nous aurions bien des affaires , ma fille , si nous nous mettions à faire des lacs d'amour à tous nos D , & à toutes nos L.*

» Une propreté élégante lui suffit avec les graces naturelles (a) ».

Qui réunit ces deux qualités à un plus haut point que Madame de Sevigné !

« Pour le rendre agréable & vif , il faut qu'il soit semé de pensées fines & qui paroissent eclore (b)

quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum : ne calamistri quidem adhibebuntur : fucati verò medicamenta candoris , ruboris ,

omnia repellentur. *Ib.*

(a) Elegancia modo & munditia remanebit. *Ibid.*

(b) Acutæ crebræque sententiæ ponentur, & nescio unde ex abdito erunt. *Ibid.*

» tout-à-coup ». La *Princesse* s'en retourne à Rennes auprès des *Chaulnes*, qui ont envoyé demander si nous voulions de leurs respects. Elle a mandé ce qu'elle a voulu en son langage. Moi, j'ai mandé que non, & que j'irois avec cette *Princesse* leur rendre mes devoirs, & que même elle leur donnoit en pur don cette visite, n'ayant nul dessein d'attirer ici l'éclat qui les environne. Elle est ravie que tout en riant, je la défassé d'un tel embarras. J'ai fermé le temple de Janus. Il me semble que voilà qui est fort bien appliqué. On ne s'attend pas à cette allusion au temple de Janus, qui se fermoit pour annoncer une paix universelle dans l'Empire Romain. Visite donnée en pur don, est un tour singulier. C'est la fécondité du génie, & une certaine tournure d'esprit qui donnent tous ces traits inattendus. Madame de Sevigné en est toute remplie, c'est le charme de ses Lettres : Tout le monde pleuroit : il y avoit un petit Page qui devenoit fontaine. Il faudroit copier toutes ses Lettres

si on vouloit en rassembler les traits de cette espece. C'est une finesse d'un genre tout autre que celle des Lettres de Voiture & de celle de Plin. Celle de ces ecrivains est savante, réfléchie, tournée, symétrisée; chez Madame de Sevigné c'est le beau naturel, & la liberté d'esprit & de cœur qui dit tout.

« Enfin on n'usera que très-sobre-
» ment des trésors de l'Eloquence,
» je veux dire de ces ornemens dont
» les uns consistent dans les pensées,
» & les autres dans les mots (a) ». . .

Le style simple admet toutes les figures de mots & de pensées, mais il les admet à sa maniere. Il y a des métaphores pour tous les etats: il y en a même peut-être plus dans le style simple qu'ailleurs. Il y a de même des suspensions, des interrogations, &c. La raison, c'est que

(a) *Verecunduserit* do nostra, quæ est or-
usus oratoriæ quasi su- namentis, alia rerum,
pellectilis. Supellex alia verborum. *Num.*
est enim quodam mo- 24.

ces tours sont les expressions même de la nature.

« C'est un repas sans magnificence, » sans superflu, mais où l'élégance » regne avec l'économie (a) ».

« On n'y verra point de jeux de » mots, ni de changemens de lettres » pour amener quelque agrément, » ni l'affectation d'arranger chaque » membre de périodes, de manière » que l'un réponde à l'autre, & qu'ils » aient les mêmes chûtes; de peur » que des pièges ainsi tendus, des » beautés si recherchées, des figures » si étudiées, ne découvrent l'art, & » n'annoncent le desir de plaire (b).... » Il ne fera point parler la patrie, il ne

(a) Sicut in epularum apparatu à magnificentiâ recedens non se parcum solum, se etiam elegantem videri volet. *Ibid.*

(b) Huic acuto fugienda sunt, paria paribus relata, & similiter conclusa eodem-

que pacto cadentia, & immutatione literarum quasi quasitæ venustates; ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifestò deprehensum appareat. *Num.* 25.

» reffuscitera point les morts, il ne
 » jettera point ces énumérations rapi-
 » des qui fe lient & s'emportent dans
 » une compofition brillante (a) ».

« C'est à ce style qu'appartient
 » fpécialement la plaifanterie dont
 » on peut tirer grand avantage. Il y
 » en a de deux fortes, l'une qu'on
 » nomme enjouement, & l'autre qui
 » confifte dans ce qu'on appelle bons
 » mots. On fe fert de la premiere
 » lorsqu'on a quelque chofe d'agréa-
 » ble à raconter ; & de la feconde
 » quand il eft queftion de lancer quel-
 » que trait vif, ou de tourner quel-
 » qu'un en ridicule (b) ».

(a) Non faciet
 Rempubicam lo-
 quentem, nec ab in-
 feris mortuos excita-
 bit, nec acervatim
 multa frequentans,
 unâ complexione de-
 vinciet.

(b) Huic generi
 orationis aspergentur
 etiam fâles, qui in di-

cendo mirum quan-
 tum valent: quorum
 duo genera funt,
 unum facetiarum, al-
 terum dicacitatis...
 Altero utetur narran-
 do aliquid venustè,
 altero in jaciendo
 mittendoque ridicu-
 lo. N. 26.

L'enjouement peut se répandre sur toutes sortes d'objets, quelque sérieux, quelque tristes qu'ils soient. Il y a toujours une manière de les présenter avec grace. Madame de Sevigné étoit désolée, comme le reste de la France, de la mort de M. de Turenne, & elle dit plaisamment que le canon qui le tua étoit chargé de toute éternité. « Devinez ce que » c'est, ma fille, que la chose du » monde qui vient le plus vite, & » qui s'en va le plus lentement; qui » vous fait approcher le plus près de » la convalescence, & qui vous en » retire le plus loin; qui vous fait » toucher l'état du monde le plus » agréable, & qui vous empêche » d'en jouir; qui vous donne les plus » belles espérances du monde, & » qui en éloigne le plus l'effet; ne » sauriez-vous le deviner? c'est un » rhumatisme. Il y a vingt-trois jours » que j'en suis malade. Depuis le 14, » je suis sans fièvre & sans douleur; » & dans cet état bienheureux, »

156 DES GENRES

» croyant être en état de marcher
 » qui est tout ce que je souhaite, je
 » me trouve enflée de tous côtés....
 » & cette enflure, qui s'appelle ma
 » guérison, & qui l'est effective-
 » ment, fait tout le sujet de mon
 » impatience....

» Avant que de fermer ce paquet,
 » je demanderai à ma grosse main,
 » si elle veut bien que je vous écrive
 » deux mots.... Adieu, ma très-
 » aimable, je vous conjure tous de
 » respecter avec tremblement ce qui
 » s'appelle un rhumatisme.... Voici
 » le Frater qui peste contre vous
 » depuis huit jours, de vous être
 » opposée à Paris au remède de
 » M. de Lorme ».

De Monsieur de Seigné.

« Si ma mère s'étoit abandonnée
 » au régime de ce bon homme, &
 » qu'elle eût pris tous les mois de
 » sa poudre, elle ne seroit point tom-
 » bée dans cette maladie, qui ne
 » vient que d'une réplétion epou-

» vantable d'humeurs : mais c'étoit
 » vouloir assassiner ma mere que de
 » lui conseiller d'en essayer une pri-
 » se. . . . Vous moquez-vous, mon
 » frere, de faire prendre de l'anti-
 » moine à ma mere ? Il ne faut pren-
 » dre seulement que du régime,
 » & prendre un petit bouillon de
 » fené tous les mois. . . . Ma mere
 » s'ecrie, ô mes enfans, vous êtes
 » fous de croire qu'une maladie se
 » puisse déranger ! Ne faut-il pas que
 » la Providence de Dieu ait son
 » cours ? Et pouvons-nous faire au-
 » tre chose que de lui obéir ? Voilà
 » qui est fort chrétien ; mais prenons
 » toujours à bon compte de la pou-
 » dre de M. de Lorme ».

Le style médiocre plus fort que le style simple, l'est moins que le style sublime. Il fait usage de tout ce qui peut orner & embellir le discours ; toutes les fleurs y brillent, & toutes les graces qui peuvent naître du choix des mots, des tours, des pensées : en un mot, il satisfait pleinement, lorsqu'il n'est point en présence du

style sublime. Voyez l'Orat. 16
& 27.

Celui-ci est riche , abondant , majestueux ; on le sent , on le reconnoît à sa force victorieuse , à laquelle rien ne résiste : c'est un grand fleuve qui présente un front large , & qui roule ses flots avec grand bruit. Il frappe , il étonne , on désespère d'y atteindre. C'est lui qui remue les ames , qui les emporte où il lui plaît , qui nous arrache nos propres pensées , qui nous en donne malgré nous , qui entre d'affaut. Nous avons dit quelque part (*a*) , que le style sublime & ce qu'on appelle le sublime ne sont pas la même chose : le sublime n'est souvent qu'un trait en style simple : le style sublime peut se soutenir quelque temps : c'est une marche noble & vigoureuse :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ,
Pareil au cedre il portoit dans les cieux
Son front audacieux :

Il sembloir à son gré gouverner le tonnerre ,

(*a*) Tom. III , en parlant de la Poësie
lyrique.

Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus ,
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Les cinq premiers vers sont du style sublime sans être sublimes , le dernier est sublime sans être du style sublime.

Celui qui excelle dans le style simple , dit encore Cicéron , est (*a*) un grand orateur , quoiqu'il ne soit point l'orateur parfait. Il marche sur le ferme , & ne tombe jamais. Si on fait quelque chute dans le style moyen , c'est sans danger , parce qu'on ne peut pas tomber de haut. Mais l'orateur qui a le style sublime est le dernier de tous , s'il n'a que celui-là. Dans le style simple on a le mérite de l'élégance & de la délicatesse ; dans le genre moyen , on a celui des agrémens & d'une sorte de parure ; dans le sublime , si on n'a que cette partie , à peine paroît-on avoir le sens commun. L'orateur parfait est celui qui fait employer tour à tour ,

(*a*) Or. 28.

le style simple , le style médiocre , le sublime , selon les sujets , les matieres , les circonstances. Dans un même ouvrage , la matiere s'élevant & s'abaissant , le style qui doit être porté sur la matiere doit s'élever & s'abaisser de même : comme tout se tient , se lie dans l'intérieur par des nœuds secrets , il faut aussi que tout se tienne & se lie dans les styles. Il faut y ménager les passages , les liaisons , affoiblir ou fortifier insensiblement les teintes : à moins que la matiere même se brisant tout d'un coup , & devenant comme escarpée , le style ne soit obligé de changer aussi brusquement. Par exemple , lorsque Crassus plaidant contre un certain Brutus qui deshonorait son nom & sa famille , vit passer la pompe funebre d'une de ses parentes , qu'on portait au bûcher , il arrêta le corps , & adressant la parole à Brutus , il lui fit les plus terribles reproches , tirés de la circonstance : *Que voulez-vous que Julie annonce à votre pere , à tous vos*

vos aïeux, dont vous voyez porter les images ? Que dira-t-elle à ce Brutus qui nous a délivrés de la domination des rois ? &c. Il ne s'agissoit pas alors de nuances ni de liaisons fines. La matiere emportoit le style, & c'est toujours à celui-ci de la suivre.

Le style en général peut être périodique, ou coupé.

Le style périodique est celui où les propositions, où les phrases sont liées les unes aux autres, soit par le sens même, soit par des conjonctions.

Le style coupé est celui dont toutes les parties sont indépendantes & sans liaisons réciproques. Un exemple suffira pour les deux especes.

Si M. de Turenne n'avoit sù que combattre & vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines ; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées, d'un esprit de foi & de charité : je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions. Voilà une période qui a quatre membres, dont le

sens est suspendu : *Si M. de Turenne n'avoit su que combattre & vaincre.....* le sens n'est pas achevé, parce que la conjonction *si* promet au moins un second membre : ainsi le style est périodique. Le veut-on couper ? Il suffit d'ôter la conjonction : *M. de Turenne a su autre chose que combattre & vaincre. Il s'est élevé au-dessus des vertus humaines. Sa valeur & sa prudence étoient animées d'un esprit de foi & de charité. Il est bien au-dessus des Fabius, des Scipions.* Ou si on veut un autre exemple. *Il passe le Rhin. Il observe les mouvemens des ennemis. Il relève le courage des Alliés, &c.*

On peut donc définir la période : une pensée composée de plusieurs autres pensées, qui ont chacune un sens suspendu jusqu'à un dernier repos, qui est commun à toutes.

Chacune de ces pensées, prise séparément, se nomme *membre* de période.

Quand il n'y en a que deux, la pé-

riode est à deux membres : quand il y en a trois, elle est à trois membres : quand il y en a quatre, elle est à quatre membres ; mais s'il y en a plus de quatre, ce n'est plus une période, c'est un discours périodique. De même s'il n'y a qu'un seul membre, quelque nombreux qu'il soit, ce n'est point proprement une période, quoique plusieurs auteurs lui en aient donné le nom.

Quelquefois les membres de la période sont composés d'autres parties, qu'on appelle *incises*. Les incises servent à nourrir, à fortifier, à étendre la pensée : *Dieu tire, quand il le veut, des trésors de sa Providence les grandes ames, &c.* Quand il le veut est une incise. Il suffit d'en avoir la notion : & tous les préceptes que l'on entasse sur cette partie sont une dépense à pure perte.

Il en est de même des règles qui regardent les membres de la période. C'est assez qu'on sache que s'ils sont trop courts, ils n'auront point de con-

sistance ; que s'ils sont trop longs, ils manqueront de mouvement ; que les chûtes de chaque membre doivent être accompagnées de quelque agrément, & que celle du dernier membre doit en avoir plus que les autres ; enfin que les pensées doivent y être enchâssées sans gêne, & se succéder de manière que, dans la progression, les dernières ajoutent toujours quelque chose à celles qui les précédent.

Le style périodique a deux avantages sur le style coupé : il est plus harmonieux, & il tient l'esprit en suspens. La période commencée, l'esprit de l'auditeur s'engage, & est obligé de suivre l'orateur jusqu'au point ; sans quoi, il perdrait le fruit de l'attention qu'il a donnée aux premiers mots. Cette suspension est très-agréable à l'auditeur, elle le tient toujours éveillé & en haleine.

Le style coupé a plus de vivacité & plus d'éclat. L'ame est frappée à coup pressé, la succession rapide des

idées emporte l'auditeur & lui ôte le temps de délibérer. On emploie ces deux styles tour-à-tour, suivant que la matiere l'exige. Selon Cicéron , c'est le style coupé qui doit être employé le plus souvent : *Neque semper utendum est perpetuitate , & quasi conversione verborum ; sed sapè carpenda membris minutioribus oratio est.* La variété nécessaire en tout , l'est dans le discours plus qu'ailleurs. Il faut se défier de la monotonie du style , & savoir passer du grave au doux , du plaisant au severe.



CHAPITRE VIII.

Des autres qualités du style.

ON dit que le style est pur, sain, uni, ferré, plein, ferme, doux, aisé, coulant, sec, lâche, dur, raboteux, &c. Seroit-il inutile à ceux pour qui nous travaillons de les aider à se faire des idées justes de ces différentes qualités du style ?

Il est pur, quand il n'y a ni barbarisme dans les mots, ni solécisme dans les tours ; quand tout y est dit comme il doit l'être par ceux qui parlent bien ; quand il est correct sans pédanterie.

Il est sain, quand il n'a ni plus ni moins que le nécessaire ; quand il ressemble à ces corps bien constitués qui ne sont ni maigres, ni gras, qui n'ont de chair que ce qu'il en faut, pour avoir l'air de santé, & pour exercer leurs fonctions librement, aisément & long-tems.

Il est uni, quand il n'a qu'une couleur, ou qu'il n'est varié que par des nuances insensibles, sans figures, sans termes, sans pensées remarquables, ou qui semblent sortir du texte : *In-texto vestibus colore.*

Il est plein & serré, quand les pensées se suivent & se touchent, sans s'étendre, ni se délayer; qu'elles se pressent comme pour fortifier les rangs.

Il est ferme, fort, austère, quand le fond des pensées est solide, pris dans le bon sens; que les expressions sont justes sans être polies, les tours naturels sans paroître choisis, les liaisons négligées, & plutôt dans les pensées que dans le style.

Il est dur, raboteux, lorsque les pensées ne naissent point les unes des autres, qu'elles se choquent ou s'écartent par la suppression des idées intermédiaires; que les métaphores sont dures & fréquentes; que les membres des périodes sont jetés, plutôt que placés; enfin quand les

nombres sont rompus trop souvent ; & que l'oreille est blessée par le défaut d'harmonie.

Il est lâche , traînant , lourd , quand il y a plus de mots qu'il n'en faut pour les pensées ; quand les mêmes idées sont représentées avec des accroissemens trop peu sensibles ; quand on dit ce qui pouvoit être entendu sans être dit ; en un mot quand on paroît se défier de la pénétration du lecteur.

Il est vif au contraire , quand on ne présente que le juste nécessaire ; qu'on supprime l'inutile , & qu'aux idées neuves , on joint des termes inattendus.

Il est fin , quand à des idées recherchées & choisies , on joint une expression simple & familière. Il est raffiné , quand à des idées ordinaires , on joint une expression recherchée.

Il est enflé , quand les expressions sont plus grandes que les idées , ou les idées plus grandes que les choses.

Il est élégant , quand il dit claire-

ment , aisément , & sur-tout brièvement ce qui doit être dit , avec le mot propre , & le tour unique.

Il est brillant , fleuri , quand il abonde en images , en figures , en nombres aisés à remarquer , comme ceux de la gradation , de l'énumération , de la répétition , de l'antithèse , &c.

Les Ecrivains fameux réunissent plus ou moins de ces qualités dans leur style. Il n'en est point qui les réunisse toutes , & dans tous les cas , & qui ne peche en tombant dans le défaut voisin de la qualité éminente qu'il possède , dont il prend souvent l'excès pour une vertu. Tel qui vise au grand , devient gigantesque : tel autre veut être uni & simple , qui est foible & sans nerf : celui-ci veut être concis , il est obscur : celui qui craint le danger , échoue contre le rivage. Les plus parfaits sont ceux qui , comme en morale , ont le plus de beautés & le moins de défauts.

En général , pour parvenir à la per-

fection du style, il faut en écrivant se proposer trois choses: la première, d'employer le moins de mots qu'il est possible, sans faire tort à la clarté. Plus la route qui mène l'esprit à son objet est courte & libre, plus il est satisfait. Toutefois le discours n'est jamais trop long, quand l'auditeur sent qu'on n'a pas pu être plus court; mais il faut qu'il le sente.

Le second point à observer est de tâcher de placer les idées selon leur degré d'importance & d'intérêt, les plus intéressantes d'abord (elles sont toujours les principales dans l'ordre oratoire), & les accessoires ensuite, selon le degré d'intérêt qu'elles portent. Cet ordre ne s'accorde pas toujours aisément avec l'ordre métaphysique ni avec l'ordre grammatical des idées, sur-tout dans notre langue; autre chose est de parler en orateur, & autre chose de parler en grammairien. Mais quand l'orateur est bien plein & bien pénétré de sa pensée & de son sujet, le génie

trouve des moyens dans les langues les plus rebelles : *fit via vi*. Ce n'est pas même une violence : Qu'on demande à Racine , à Moliere , à la Fontaine , à Fléchier , à Fénélon , comment ils ont su rendre notre langue douce. Paroît-il qu'elle leur ait jamais résisté ?

Le troisieme point est de suivre toujours le fil droit de sa matiere , de faire sortir ses idées les unes des autres. Si le sujet est fécond , si l'orateur le possède à fond , s'il l'a bien pris , tout doit sortir de la même tige , branches , feuilles , fleurs & fruits. De ces trois points observés résultent la force , la chaleur , la vérité , la naïveté , & tout ce qui fait la perfection du style. *Voyez le Traité de la Const. Orat.*



CHAPITRE IX.

*Exemple du style brillant & fleuri, ou
Examen de l'Oraison funebre de M.
de Turenne par M. Fléchier.*

ON a observé & dit plus d'une fois, que la plupart des préceptes d'Eloquence étoient d'une médiocre utilité à ceux qui veulent devenir orateurs. Peut-être en trouveroit-on la raison dans l'insuffisance des exemples, tels qu'on les donne. On définit une figure, on cite pour modele un trait de quelque orateur célèbre, ancien ou moderne : cela peut suffire pour donner une idée de la chose qu'on définit ; mais cela ne suffit pas pour faire connoître l'art, qui tient plus à la liaison & aux rapports des parties qu'aux parties elles-mêmes. Il faut suivre l'orateur dans un sujet, examiner sous quel point de vûe il le faisoit, comment il le coupe, com-

ment il le développe , comment il l'habille , comment il le pare ; en un mot , ce que le génie , le goût , l'oreille ont produit de concert , ou séparément , dans le sujet traité ; & quel parti l'orateur a pris quand les intérêts de ces différentes facultés se sont trouvés opposés. C'est ce que je me propose de faire dans l'examen de l'Oraison funebre de M. de Turenne par M. Fléchier. On fait que cet Orateur a excellé dans le genre fleuri : il pourra en servir ici d'exemple.

Le Discours fleuri n'est pas celui où tous les mots seroient autant de fleurs. C'est , selon la description que nous en donne Denys d'Halicarnasse , celui dont le style est léger & rapide , dont les mots se poussent & s'attirent mutuellement par des liaisons douces , & par une certaine mélodie qui les unit , & semble n'en faire qu'un mot. Le même Rhéteur le compare à une eau vive & limpide , qui coule sans cesse , & toujours avec la même

facilité; à un tissu de soie, varié de nuances délicates; à un tableau brillant dont les couleurs sont fondues, mêlées, contrastées avec intelligence. Toutes les expressions qui y sont employées sont polies, sonores, revêtues de graces, & parées d'une certaine fraîcheur de jeunesse. Tout y est mesuré, compassé. Les membres des périodes se lient sans se mêler, s'accordent sans se confondre, se graduent pour tomber au gré de celui qui écoute. Les finales nombreuses & variées sont préparées de loin & amenées comme par degrés. Les périodes elles-mêmes semblent sortir du texte pour être plus apparentes & avoir plus d'effet. Là on ne rencontrera point de mots surannés ou de figures usées, rien de lourd, de dur, de traînant: tout est délicat, fin, gracieux, brillant, tout est fait pour flatter l'oreille & pour séduire l'esprit. Voilà la définition. Passons à l'exemple.

Le sujet s'annonce par le titre seul:

c'est l'éloge de M. de Turenne. C'étoit un héros, un guerrier fameux par ses victoires. Cette idée qui est dans tous les esprits est le fond essentiel du Discours. C'est le tronc d'où doivent sortir toutes les branches ; & voici celles que l'orateur en tire d'abord.

La vie de tout homme n'étant qu'une suite de combats ; celle d'un grand homme doit donc être une suite de victoires. M. de Turenne a triomphé *des ennemis de l'Etat par sa valeur*, première branche de division ; *des passions de l'ame par sa sagesse*, seconde branche ; *des erreurs & des vanités du siècle par sa piété*, troisième branche. Cette division est juste : on sent bien que toutes les actions d'un héros, vraiment chrétien, peuvent être rapportées à ces trois points : voilà donc le fil qui doit conduire & l'orateur & l'auditeur dans toute la suite du discours. Il pourra se faire quelquefois que ces différentes parties rentrent un

peu les unes dans les autres , à cause de la nature du sujet , & parce que les actions des hommes , & sur-tout des hommes vertueux , ne peuvent être séparées de leurs principes , qui sont toujours à-peu-près les mêmes ; l'Orateur en avertit , & se justifie d'avance par une raison qui n'est qu'ingénieuse , & qu'il a mieux aimé tirer d'une circonstance qui tient au sentiment , que de sa vraie cause : « Si » j'interromps cet ordre de mon discours , pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a » donné tant de troubles ».

Exorde. Tout orateur qui commence doit prendre ses auditeurs au point où ils sont , pour les mener au but qu'il se propose. On fait l'effet que produisit sur les esprits , dans toute la France , la mort de M. de Turenne. L'Orateur habile , favorisé d'ailleurs par l'appareil même de la cérémonie lugubre , se remet au moment où l'on apprit cette triste nouvelle quelques mois auparavant ,
&

& d'une voix basse & demi-plaintive, il prononce les premiers mots de son texte : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël ?* « Quomodo cecidit potens » qui saluum faciebat populum Israël ? » Un orateur moins habile auroit traduit, avec plus de justesse sans doute : *Comment a pu mourir*, d'autant plus que M. Fléchier ne dit pas lui-même ce qu'il veut dire ; car *comment est mort* signifie , *de quelle maniere est mort* ; or ce n'est point la pensée de M. Fléchier. Il l'a bien vû ; mais l'expression qu'il a préférée étoit plus triste, plus lugubre , plus propre à la déclamation , & il s'est déterminé en faveur de l'oreille , & du plus grand effet.

Après un pareil début, l'Orateur abattu de douleur ne pouvoit commencer que par le style le plus simple : « Je ne puis, Messieurs, vous » donner d'abord une plus haute idée » du triste sujet, dont je viens vous » entretenir, qu'en recueillant ces

» termes nobles & expreffifs, dont
 » l'Ecriture Sainte fe fert pour louer
 » la vie, & pour déplorer la mort
 » du fage & vaillant Machabée ». La
 période commence du ton le plus
 modeste; mais elle se fortifie peu à
 peu, & se renfle par degré jusqu'à la
 fin. Une oreille excessivement déli-
 cate pourroit être blessée de la répé-
 tition du mot *dont* dans une même
 phrase & en commençant; peut-être
 que l'Orateur l'a senti, & que tout
 bien examiné, il a préféré encore
 cette négligence légère à un tour qui
 eût été moins naturel. On pourroit
 observer encore que *recueillir* est im-
 propre: ce mot signifie *ramasser en*
prenant ça & là; mais 1^o, le mot est
 beau, sonore, & plaît assez à l'o-
 reille pour faire disparoître ce qu'il
 peut avoir d'impropriété. On répond
 2^o, que la plupart des mots qui ont
 de l'éclat, ont presque toujours un
 certain degré d'impropriété, qui en
 fait le sel: ce sont des demi-méta-
 phores, que les anciens nommoient

catachrèses, c'est-à-dire, *abus*; nous les appellons *expressions touchées*, quand ces abus ne sont point accompagnés de quelque grace, & *expressions hardies*, quand il a quelque chose qui plaît à l'esprit & qui le réveille: nous n'avons fait la critique que pour avoir lieu de placer l'observation.

» Cet homme,
 » qui portoit la gloire de sa Nation
 » jusqu'aux extrémités de la terre;
 » qui couvroit son camp du bou-
 » clier,
 » & forçoit celui de l'ennemi avec
 » l'épée;
 » qui donnoit à des rois ligüés contre
 » lui

» des déplaisirs mortels,
 » & réjouissoit Jacob par ses vertus
 » & par ses exploits;
 » dont la mémoire doit être eter-
 » nelle ».

On sent que l'Orateur s'élève de plus en plus, & qu'il prend des forces; la couleur du style se décide. Il

y a des figures nobles : l'hyperbole, portoit la gloire jusqu'aux extrémités de la terre : des images vives, couvroit son camp du bouclier : des antithèses, forçoit celui des ennemis avec l'épée, désoloit les rois ligués, réjouissoit Jacob. Mais ce qui caractérise ici sur-tout l'orateur, c'est l'abondance des pensées, *copia rerum*, jointe à la distribution des nombres ou repos, marqués chacun par des chûtes ou cadences, plus ou moins sensibles. Nous les avons séparés pour mieux marquer la coupe des idées & des objets, aussi bien que les repos de l'oreille & ceux de la respiration. J'observerai que l'Orateur eût terminé sa période au mot *exploits*, s'il n'eût senti que la progression du nombre n'étoit pas remplie : dont la mémoire étoit *eternelle*, est une chûte finale, plus douce que forte, & dont il semble que l'oreille avoit plus besoin que l'esprit. Au reste, elle convient à un exorde modeste par essence, beaucoup mieux qu'une chûte

plus ferme ou plus vigoureuse. Le même art reparoitra plus sensiblement encore dans la période suivante, où l'Orateur continue le portrait de Machabée ; mais avec des traits plus hardis , parce qu'il s'affermi-
mit lui-même , & que son feu s'allume.

« Cet homme qui défendoit les
» villes de Juda ;
» qui domptoit l'orgueil des enfans
» d'Ammon & d'Esau ;
» qui revenoit chargé des dépouilles
» de Samarie ,
» après avoir brûlé sur leurs propres
» autels ,
» les Dieux des nations étrangères ;
» cet homme que Dieu avoit mis
» autour d'Israël ,
» comme un mur d'airain
» où se briserent tant de fois toutes
» les forces de l'Asie ,
» & qui après avoir défait de nom-
» breuses armées ,
» déconcerté les plus fiers & les plus
» habiles généraux des rois de Syrie ,

» venoit tous les ans
 » comme les Israélites ,
 » reparer avec ses mains triomphan-
 » tes
 » les ruines du sanctuaire ,
 » & ne vouloit d'autre récompense
 » des services
 » qu'il rendoit à sa patrie
 » que l'honneur de l'avoir servie ».

Nous continuons de marquer les
 nombres pour la facilité des commen-
 çans. On les voit majestueux & crois-
 sans jusqu'au mot *Syrie*. Il en vient
 ensuite deux petits qui en attirent un
 troisième très-brillant ; après lequel
 il en arrive trois qui décroissent peu
 à peu , & qui prennent le ton mo-
 deste de la pensée & des mots. Outre
 les nombres, il y a à observer dans
 la première partie de cette période
 l'érudition orientale , qui a toujours
 beaucoup d'éclat dans la chaire : les
 mots , qui sont longs & sonores , les
 figures qui sont brillantes : c'est le
 style sublime , qui contient des ima-
 ges riches , & de grandes idées re-
 vêtues d'expressions qui leur ressem-

blent. Mais à ce grand éclat succède un sentiment sublime, qui devoit s'exprimer dans les termes les plus simples : *Il ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.* Il y a ici un petit jeu de mots, *services* & *servie* qui paroît une négligence du style simple, & qui fait une grace de plus. Il n'est pas besoin d'avertir que tout ce portrait est allégorique, & qu'on y reconnoît M. de Turenne d'un bout à l'autre : c'est, pour ainsi dire, de l'antique peint d'après le moderne.

Après le portrait du héros vient l'annonce de l'événement fatal ; mais cette annonce est oratoire, & presque poétique. Le récit historique fait connoître l'objet ; le récit oratoire le fait sentir ; le récit poétique le fait voir.

« Ce vaillant homme poussant enfin
 » avec un courage invincible
 » les ennemis qu'il avoit réduits à
 » une fuite honteuse,

» reçut le coup mortel ».

Un historien se fût arrêté là : tout est dit. Mais l'Orateur ajouté , « & demeure comme enseveli dans son » triomphe ». L'Eloquence vouloit que cet événement qui concerne un héros & une nation entière , fût revêtu d'une manière éclatante , & que l'esprit frappé une seconde fois par la même idée , demeurât lui-même étonné du second coup. *Demeure*, *enseveli*, *triomphe*, sont des expressions pittoresques & musicales : on se doute bien que le repos sur une image si vive , & sur une finale si belle , fut plus long qu'à l'ordinaire : le sentiment l'exige. Tout ce qui suit n'est pas moins riche.

« Au premier bruit de ce funeste » accident ,

» toutes les villes de Judée furent » emues ;

» des ruisseaux de larmes

» coulerent des yeux de tous leurs » habitans ;

» ils furent quelque tems saisis ,

» muets,

» immobiles ».

Nombres entrecoupés. On peut remarquer dans la période suivante, outre les nombres, la quantité des principales syllabes, qui contribuent singulièrement à l'expression par l'harmonie :

« Un effort de douleur

» rompant enfin

» ce long & morne silence

» d'une voix entrecoupée de sanglots,

» que formoient dans leurs cœurs,

» la tristesse,

» la pitié,

» la crainte ;

» ils s'écrierent : Comment est mort

» cet homme puissant

» qui fauvoit Israël » !

Ceux qui ne peuvent concevoir ce que c'est que la magie des nombres & de l'harmonie peuvent la voir à découvert dans cette période, qui semble sortir avec effort, se traîner, tomber, se relever, enfin arriver avec peine jusqu'à l'exclamation qui la termine, & que l'auditeur attend

après une si longue suspension. Je ne connois d'harmonie aussi marquée dans nos excellens poètes que celle de ces vers de la Fontaine :

Un pauvre Bûcheron : tout couvert de ramée, «
Sous le faix du fagot : aussi bien que des ans, »
Gémissant & courbé : marchoit à pas pesans, «
Et tâchoit de gagner : sa chaumine enfumée. »

Je marque ici les nombres comme dans notre Orateur, pour faire observer qu'ils sont tous égaux dans la versification régulière, & qu'ils sont variés dans la prose (a). C'est cette variété qui cache l'art des nombres dans l'Oraison ; mais l'art n'y est que plus fin, plus délicat, plus séduisant.

Après cette exclamation de douleur, l'Orateur peut s'abandonner sans retenue au sentiment qui a éclaté ; toutes ses idées, toutes ses expressions peuvent prendre le ton de l'enthousiasme qui le possède :

« A ces cris,
» Jérusalem redoubla ses pleurs ;
» les voûtes du temple s'ébranlerent ;

(a) Voyez Quint. L. IX, c. 14.

» le Jourdain se troubla ,
 » & tous ses rivages
 » retentirent du son de ces lugubres
 » paroles :

» Comment est mort
 » cet homme puissant
 » qui fauvoir le peuple d'Israël. »
 On sent ici pourquoi M. Fléchier a
 traduit son texte plutôt en orateur
 qu'en interprète. Quelques Critiques
 sévères ont voulu blâmer cette ex-
 pression : *le Jourdain se troubla*, com-
 me poétique & trop hardie , sur-tout
 dans la douleur. Mais il faut distinguer
 la douleur qui eclate , de la douleur
 qui se plaint ou qui gémit. Quand
 elle eclate , nulle expression n'est
 trop forte , ni trop hardie pour elle ,
 non plus que pour les autres pas-
 sions. Elle peut , dans l'oraison mê-
 me , être aussi hardie qu'elle l'est dans
 la poésie ; parce qu'alors c'est la na-
 ture qui parle seule , & que la nature
 n'a point deux façons de parler , l'une
 en vers , l'autre en prose.

Ni l'Orateur ni l'Auditeur ne pouvoient soutenir plus long-tems un ton si élevé & si fort : l'Orateur descend pour se reposer dans des idées plus ordinaires, qui ne demandent à l'ame qu'une partie de son attention, tandis que l'autre partie semble goûter encore & savourer, pour ainsi dire, les grandes choses dont elle a été remplie. « Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vû, ce que vous avez senti il y a cinq mois : ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? & ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens de parler ? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre sont semblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier, qu'un éloge digne de lui ». Tout le mérite de ces morceaux qui sont dans le style simple ou médiocre, est

d'être clairs, purs & bien placés, comme l'est celui-ci, par les raisons que nous avons dites.

« Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes & plus touchans, qu'une mort soudaine & surprenante qui a suspendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces espérances de la paix » ? On dit ordinairement *rompre la paix*, & non *rompre les espérances* : peut-être est-ce l'idée de *paix* qui a amené celle de *rompre* : c'est une figure de mot plutôt qu'une faute.

« Puissances ennemies de la France ; vous vivez » . . . Cette apostrophe est brillante & sonore ; mais *vous vivez* peut-il aller avec *Puissances*, qui semble signifier ici les Etats ligués contre la France, & non la personne des Souverains qui gouvernent ces Etats ? « Puissiez-vous . . . dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! » Cette image ne semble pas assez juste :

le littéral joue avec le figuré: ce n'est point avec les larmes qu'on éteint le feu de la guerre; la pensée est vraie, l'expression est fautive. Cependant nos bons Auteurs se sont quelquefois permis ces licences :

Racine a dit :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

& la Fontaine dans l'exemple que nous venons de citer,

Sous le poids du fagot aussi bien que des ans.

« Mais vous vivez, & je plains en » cette chaire un sage & vertueux Ca- » pitaine, dont les intentions étoient » pures, & dont la vertu sembloit » mériter une vie plus longue & plus » étendue ». Il est évident qu'*étendue* est inutile au sens, & qu'il n'est là que pour rendre la chute finale plus nombreuse, & plus imitative (a).

» Si je ne puis raconter tant d'ac-

(a) Apud Asiaticos perias inania verba, maximè numero servientes, inculcata re- quasi complementa numerorum. Or. 69.

» tions , je les découvrirai dans leurs
» principes ». Peut-être M. Fléchier
a-t-il voulu dire : *j'en découvrirai au*
moins les principes ; cela fait un sens :
mais ce que dit M. Fléchier en fait
un aussi , *je les découvrirai dans les*
vertus qui en furent les principes.

Première Partie. « N'attendez pas ,
» Messieurs , que je suive la coutume
» des Orateurs , & que je loue M. de
» Turenne comme on loue les hom-
» mes ordinaires ». L'Orateur s'insin-
gue par le style simple , qui en tout
genre est le style de la persuasion.
Il commence d'un ton bas pour paroître
s'élever plus haut dans la suite.

« Si sa vie avoit moins d'éclat , je
» m'arrêteroïs sur la grandeur & la
» noblesse de sa maison ; & si son por-
» trait étoit moins beau , je produi-
» rois ici ceux de ses aïeux ». Le
goût dominant de l'Orateur est celui
de l'antithèse , figure plus brillante
qu'elle n'est riche. Ce qui la fait bril-
ler est 1^o , l'opposition des deux ter-
mes qui étincellent dans le choc : 2^o ,

la symmétrie des intervalles ou des nombres, qui figurent plus sensiblement lorsqu'il y a contraste dans les idées (a).

« Mais la gloire de ses actions
 » efface celle de sa naissance : & la
 » moindre louange qu'on peut lui
 » donner, c'est d'être sorti de l'an-
 » cienne & illustre maison de la Tour-
 » d'Auvergne, qui a mêlé son sang à
 » celui des Rois & des Empereurs,
 » qui a donné des maîtres à l'Aqui-
 » taine, des Princesses à toutes les
 » Cours de l'Europe, & des Reines
 » même à la France ». Dans cette
 énumération bruyante des noms les

(a) Antitheta numerum oratorium necessitate ipsâ efficiunt. Efficit numerum ipsa concinnitas.

Cicéron se cite lui-même pour exemple: *Conferre hanc pacem cum illo bello: hujus prætoris adventum cum illius imperatoris*

victoriâ: hujus cohortem impuram cum illius exercitu invicta, hujus libidines cum illius continentia: ab illo qui cepit, conditas, ab hoc qui constitutas accepit captas dicetis Syracusas: Ergo & hi numeri sunt cogniti, Orat. 50.

plus

plus augustes, l'Orateur trace rapidement la généalogie de son héros, & il ne s'en sert que comme du plus bas degré d'où il puisse partir pour faire convenablement son éloge ; *la moindre louange qu'on peut lui donner. Ne falloit-il pas qu'on puisse ?*

« Mais que dis-je ? Il ne faut pas » l'en louer ici, il faut l'en plaindre ». Transition heureuse, en ce qu'elle naît de la pensée précédente, dont elle n'est que le revers.

« Quelque glorieuse que fût la » source dont il sortoit, l'hérésie des » derniers temps l'avoit infectée. Il » recevoit avec ce beau sang, des » principes d'erreur & de mensonge, » & parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer & » de combattre la vérité ». L'élégance fait le principal mérite de cette introduction à la première partie ; tout y est clair, serré, nettement & distinctement présenté. Si nous observions sur chaque morceau tout ce qui peut y être remarqué, nous ne finirions

pas. Il nous suffit de mettre les jett-
 nes gens sur la voie , de faire les
 remarques qu'ils ne feroient pas ,
 ou qui peuvent les avertir d'en faire
 d'autres. Dans le morceau qui suit ,
 par exemple , nous tâcherons de faire
 sentir l'ordre que l'Orateur doit met-
 tre dans ses idées. Comme l'auditeur
 doit être toujours la boussole de l'O-
 rateur , & que celui qui ecoute
 attentivement , est comme l'interro-
 gateur muet de celui qui parle , la
 premiere idée que celui ci doit pré-
 senter , doit toujours être celle qui
 est la premiere attendue.

Il s'agit ici de l'education militaire
 de M. de Turenne. L'auditeur veut
 savoir ici à quel âge M. de Turenne
entra au service ? « Avant sa quator-
 » zieme année , il commença de por-
 » ter les armes ». *A quoi se passa son*
enfance : « Des sieges & des combats
 » servirent d'exercice à son enfance ,
 » & ses premiers divertissemens fu-
 » rent des victoires ». *Quel fut son*
maître ? « Sous la discipline du Prince

» d'Orange, son oncle maternel, il
 » apprit l'art de la guerre en qualité
 » de simple soldat ». *Avec une telle
 naissance ?* « ni l'orgueil, ni la paresse
 » ne l'éloignèrent d'aucun des em-
 » plois, où la peine & l'obéissance
 » font attachées ». *Que fit-il ?* « On
 » le vit. . . ne refuser aucune fatigue,
 » & ne craindre aucun péril ; faire par
 » honneur ce que les autres faisoient
 » par nécessité, & ne se distinguer
 » d'eux, &c. *Ainsi commençoit une
 vie, &c.* » Pour sentir l'effe de cet
 arrangement des idées, on peut es-
 sayer d'y en substituer un autre (a).

« Ainsi commençoit une vie dont les
 » suites devoient être si glorieuses ;
 » semblables à ces fleuves qui s'eten-
 » dent à mesure qu'ils s'éloignent de
 » leur source, & qui portent enfin,
 » par-tout où ils coulent, la commo-
 » dité & l'abondance ». Quoique
 cette comparaison ne soit que l'image
des suites glorieuses, cependant com-

(a) Voyez le Traité de la Construction
 Oratoire, Tome V.

me l'auditeur l'attribue naturellement au héros qu'on célèbre, il lui semble qu'elle ne convient point à un guerrier ni à la guerre, qui n'a point à sa suite la commodité & l'abondance : on peut ajouter qu'elle est commune, & presque usée.

« Ce fut alors que son esprit & son cœur agirent dans toute leur étendue ». Cette proposition générale sert de base aux détails qui vont suivre dans une énumération qui, par elle-même & par le contraste de ses parties, marque les nombres, peut-être avec trop d'éclat :

« Soit qu'il fallût préparer les affaires,
 » ou les décider ;
 » chercher la victoire avec ardeur,
 » ou l'attendre avec patience.
 » Soit qu'il fallût
 » prévenir les desseins des ennemis
 » par la hardiesse ;
 » ou dissiper les craintes & les jalou-
 » sies des alliés
 » par la prudence ;
 » soit qu'il fallût se modérer

- » dans ses prospérités,
- » ou se soutenir
- » dans les malheurs de la guerre ,
- » son ame fut toujours egale.
- » Il ne fit que changer de vertus
- » quand la fortune changeoit de face :
- » heureux sans orgueil ,
- » malheureux avec dignité ».

Le reste de la période , après des nombres si frappés , devoit pour la variété & pour déguiser un peu l'art , qui commençoit à rougir , marcher avec plus de liberté , & avoir l'air de se répandre , plutôt que d'être contraint : « & presque aussi admirable , » lorsqu'avec jugement & avec fierté , il fauvoit le reste des troupes » battues à Mariendal , que lorsqu'il » battoit lui-même les Impériaux & » les Bavares , & qu'avec des troupes triomphantes , il forçoit toute » l'Allemagne à demander la paix à la » France ». Les repos y sont , & par conséquent les nombres , aussi bien que dans ce qui précède ; mais ils

font plus enveloppés, parce que l'antithèse & le contraste des idées y y font moins sensibles.

M. Fléchier va toucher un endroit délicat. M. de Turenne s'étoit oublié, & avoit passé dans le parti du Prince de Condé contre le Roi. L'Orateur, dont la plus essentielle qualité est de paroître toujours vrai, ne pouvoit se dispenser de faire mention de cette faute. Il faut observer l'art avec lequel il fait cet aveu. Il nous présente d'abord les jugemens de Dieu dont la raison est impénétrable (a) : (un poëte eût accusé une fatalité aveugle) c'étoit un temps malheureux, où les plus sages pouvoient tomber dans l'erreur. « Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de » désordre & de trouble, où l'esprit » prit ténébreux de discorde confon- » doit le droit avec la passion, le de-

(a) *Fatalis quædam calamitas incidisse videtur, & improvidas hominum mentes occupavisse, ut nemo mirari debeat humana consilia divina necessitate esse superata. Pro Ligario, 6.*

» voir avec l'intérêt, la bonne cause
 » avec la mauvaife, où les aftres les
 » plus brillans fouffrirent prefque
 » tous quelque eclipfe, & les plus
 » fideles fujets fe virent entraînés,
 » malgré eux, par le torrent des par-
 » tis, comme ces pilotes qui fe trou-
 » vant furpris de l'orage en pleine
 » mer, font contraints de quitter la
 » route qu'ils veulent tenir, & de
 » s'abandonner pour un temps au
 » gré des vents & de la tempête (a).
 » Telle eft la juftice de Dieu, telle
 » eft l'infirmité des hommes ».

Voici comme Cicéron a traité le même fujet dans fon Oraifon pour Marcellus : *Diverfæ voluntates civium fuerunt, diftractæque ſententiæ. Non enim confiliis ſolum & ſtudiis ſed armis etiam & caſtris diffidebamus. Erat autem obſcuritas quædam, erat cer-*

(a) Il ſemble que *reptus eſt*; Mais Cicéron n'a dit qu'un mot, M. Fléchier a fait un tableau.
 M. Fléchier a eu en vue la penſée de Cicéron, parlant de Ligarius : *Tempeſtate ab-*

tamen inter clarissimos duces ; multi dubitabant , quid optimum esset ; multi , quid sibi expediret ; multi , quid deceret ; nonnulli etiam quidliceret. Perfuncta est Respublica hoc misero fatalique bello : vicit is qui non fortunâ inflammaret odium suum , sed bonitate leniret . . . Il avoit dit un peu plus haut : *Omnes enim qui ad illa arma , fato sumus nescio quo Reipublicæ misero funestoque compulsi , etsi aliquâ culpâ tenemur erroris humani , à scelere certè liberati sumus.* Je laisse au jeune Lecteur de comparer dans les détails l'elocation de Cicéron avec celle de M. Fléchier. Je l'avertis seulement que le sujet de l'un étoit l'eloge de César , & que celui de l'autre étoit l'eloge du coupable : ainsi Cicéron ne pouvoit louer que César , & excuser Marcellus : M. Fléchier pouvoit louer en même temps & excuser M. de Turenne : « Mais le Sage revient aisément à soi , & il y a dans la Politique comme dans la Religion , une » espece de pénitence plus glorieuse

» que l'innocence même , qui répare
 » avantageusement un peu de fragi-
 » lité par des vertus extraordinaires,
 » & par une ferveur continuelle ». L'art de l'Orateur a sù tirer avantage pour l'eloge de son héros , de ce qui auroit dû en diminuer la gloire.

« Si la licence fut réprimée ; si les
 » haines publiques & particulieres fu-
 » rent assoupies , si les loix reprirent
 » leur ancienne vigueur ; si l'ordre &
 » le repos furent rétablis dans les
 » villes & dans les provinces ; si les
 » membres furent heureusement réu-
 » nis à leur chef ; c'est à lui, France ,
 » que tu le dois ». La suspension de l'esprit par une suite de propositions, toutes conditionnelles , *si* ; la gradation des idées ; le roulement continu des nombres , qui se précipitent vers une finale commune qu'on sent qui les attire , enfin l'eruption subite de l'apostrophe , qui donne à l'esprit une secousse inattendue , tout cela réuni , est bien capable de donner grande idée de l'Art oratoire , & bonne opi-

nion de la langue, & des oreilles françoises.

L'Orateur se reprend, & le contraste des pensées amene celui des nombres: « Je me trompe, c'est à » Dieu, qui tire, quand il veut, des » trésors de sa Providence, ces gran- » des ames qu'il a choisies, comme » des instrumens visibles de sa puis- » sance, pour faire naître du sein des » tempêtes le calme & la tranquillité » publique, pour relever les Etats de » leurs ruines, & réconcilier, quand » sa justice est satisfaite, les Peuples » avec les Souverains ». Quelle richesse, quelle magnificence !

« Son courage qui n'agissoit qu'a- » vec peine dans les malheurs de sa » Patrie, sembla s'échauffer dans les » guerres étrangères, & l'on vit re- » doubler sa valeur ». Ce mot fait naître une définition oratoire de la valeur. L'Orateur dit d'abord ce que la valeur n'est point : c'est une définition par les contraires : « N'entendez » pas par ce mot, Messieurs, une

» hardieffe vaine , indiscrette , em-
 » portée , qui cherche le danger pour
 » le danger même ; qui s'expose sans
 » fruit , & qui n'a pour but que la
 » réputation & les vains applaudis-
 » semens des hommes ». C'est la va-
 leur du soldat , & non celle du capi-
 taine. « Je parle d'une hardieffe sage
 » & réglée , qui s'anime à la vûe des
 » ennemis ; qui dans le péril même
 » pourvoit à tout , & prend tous ses
 » avantages , mais qui se mesure avec
 » ses forces ; qui entreprend les cho-
 » ses difficiles , & ne tente pas les
 » impossibles ; qui n'abandonne rien
 » au hasard de ce qui peut être con-
 » duit par la vertu ; capable enfin de
 » tout ofer , quand le conseil est inu-
 » tile , & prêt à mourir dans la vic-
 » toire , ou à survivre à son malheur ,
 » en accomplissant ses devoirs ». Ce
 brillant morceau n'est qu'un lieu
 commun. On dit quelquefois par
 mépris , *ce discours n'est rempli que de*
lieux communs , on veut dire alors *de*
choses communes. Les lieux communs

entrent nécessairement dans tout discours quel qu'il soit , & ils y produisent les plus grands effets , quand ils sont traités par des hommes de génie. On a observé que c'étoit le mot de *prudence* & non celui de *vertu* qu'il falloit opposer au *hasard*. L'Orateur l'a senti aussi-bien que ses critiques ; mais outre qu'il y a quelquefois de la grace à laisser un peu de vague dans les idées que l'Auditeur peut déterminer lui-même aisément, le mot *vertu* est plus ferme à l'oreille , & pouvoit être nécessaire pour soutenir la période après les trois finales féminines , *avantages , forces , impossibles*, qui le précédent. « J'avoue , » Messieurs, que je succombe ici sous » le poids de mon sujet : ce grand » nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse ». *M'embarrasse* semble trop foible après *succombe* , M. Fléchier auroit pu dire *m'accable*, s'il l'avoit voulu.

« Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût

» voulu pouvoir attaquer sans nuire ,
 » se défendre sans offenser, & réduire
 » au droit & à la justice , ceux à qui
 » il étoit obligé , par devoir , de faire
 » violence ». *Détruire* eût été plus
 juste ; mais peut-être moins vif. Tout
 ce petit article , étincelant plutôt que
 brillant , est au-dessous de la dignité
 du sujet.

CHAPITRE X.

Continuation du même sujet.

CET examen seroit déjà assez long , si nous ne consultations que l'agrément & non l'instruction du jeune lecteur. Il faut pour celui-ci non-seulement observer l'art , mais le présenter plus d'une fois dans des exemples différens pour en constater la pratique. On peut nous reprocher de n'avoir rien dit jusqu'ici des qualités logiques du discours de Monsieur Fléchier ; nous n'en dirons pas

d'avantage ci-après. Notre objet est le style. Que dans un discours les pensées soient claires & justes, ce n'est pas encore un mérite, ce n'est qu'un défaut évité. Il en est de même de la disposition des matières dans chaque partie; c'est l'affaire du jugement, du bon sens, du coup d'œil: ce n'est point-là ce qui fait l'orateur: c'est l'abondance & la richesse des pensées, jointes à la force & à la grace des expressions. Le nom d'Eloquence n'est que celui de l'elocution, nous l'avons dit. Ce n'est donc que sur cet objet que doit rouler notre examen.

Seconde Partie. Elle commence d'un ton grave & sententieux: « La » valeur n'est qu'une force aveugle » & impétueuse, qui se trouble & » se précipite, si elle n'est éclairée » & conduite par la probité & par » la prudence »; mais cette gravité n'est que dans la pensée, & nullement dans le style; le travail s'y fait sentir par la symmétrie apprêtée des

rapports des deux adjectifs , avec les deux verbes, les deux participes, & les deux substantifs. Cela est maniéré. « Et le Capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi » l'homme de bien & l'homme sage. » Quelle discipline peut établir dans » un camp celui qui ne fait régler ni » son esprit ni sa conduite » ? L'interrogation n'est qu'une nouvelle configuration donnée à la pensée qui précède, & qui est toujours la même dans ces trois périodes. Cela s'appelle amplification.

« Il prenoit des mesures presque » infaillibles ; & pénétrant non-seulement ce que les ennemis avoient » fait ; mais encore ce qu'ils avoient » dessein de faire , il pouvoit être » malheureux , mais il n'étoit jamais » surpris ». On peut bien *pénétrer* les desseins des ennemis ; mais peut-on dire de même qu'on *pénètre* ce qui a été fait ? Cependant on entend ce que veut dire M. Fléchier.

« Telle enfin étoit son habileté ,

» que lorsqu'il vainquoit , on ne
 » pouvoit en attribuer l'honneur qu'à
 » la prudence ; & lorsqu'il étoit
 » vaincu , on ne pouvoit en imputer
 » la faute qu'à la fortune ». Cette
 pensée a déjà été employée , même
 avec l'antithèse comme ici : il y a une
 petite inexactitude grammaticale dans
 l'omission du *que* , avant *lorsqu'il étoit*
vaincu. L'Orateur a voulu éviter le
 cliquetis des *que*.

Pour mieux juger de la période
 que nous allons citer , nous en sépa-
 rerons les incises par des *alinea*.

« Mais rien n'étoit si formidable ;
 » que de voir toute l'Allemagne ,
 » ce grand & vaste corps ,
 » composé de tant de peuples
 » & de nations différentes ,
 » déployer tous ses étendarts ,
 » & marcher vers nos frontières ;
 » pour nous accabler par la force ;
 » après nous avoir effrayés par la
 » multitude ».

Voilà les nombres ; ils sont assez
 apparens. On peut remarquer les
 chûtes

chûtes ou cadences qui terminent chacun de ces nombres, *formidables, Allemagne, vaste corps, différentes, etendarts, frontieres, multitude* : tous ces mots remplissent l'oreille & frappent l'imagination chacun à leur manière. On peut remarquer de même la liaison & la marche soutenue des idées, leurs gradations, leur tendance à la chute commune & finale, enfin l'harmonie des sons avec les idées, du style avec la pensée : *ce grand & vaste corps, composé, &c.* Il y a peu d'antithèse, malgré le goût dominant de l'Orateur.

« A ce colosse immense on oppose
 » un seul homme,
 » d'un courage ferme & assuré,
 » d'une capacité étendue,
 » d'une expérience consommée,
 » qui soutint la réputation,
 » & qui ménageât les forces du royaume
 » me
 » qui n'oubliât rien d'utile
 » & de nécessaire,
 » qui ne fît rien de superflu,

Tome IV.

O

» qui sût selon les occasions ,
 » profiter de ses avantages
 » ou se relever de ses pertes ,
 » qui fût tantôt le bouclier
 » & tantôt l'épée de son pays ,
 » capable d'exécuter les ordres qu'il
 » auroit reçus ,
 » & de prendre conseil de lui-même
 » dans les rencontres ».

On sent la différence de l'harmonie dans ces deux morceaux : celui-ci est tout en antithèses ; les pensées se ferment & se pressent pour concentrer leurs forces ; dans l'autre elles semblent s'étendre pour présenter un plus grand front.

« Car , Messieurs , qu'est-ce qu'une
 » armée ? C'est un corps animé d'une
 » infinité de passions différentes , qu'un
 » homme habile fait mouvoir pour la
 » défense de la Patrie ; c'est une
 » troupe d'hommes armés , qui sui-
 » vent aveuglément les ordres d'un
 » chef , dont ils ne savent pas les in-
 » tentions ; c'est une multitude d'a-
 » mes pour la plupart viles & mer-

» cénaires , qui , sans songer à leur
 » propre réputation , travaillent à
 » celle des Rois & des Conquérans ;
 » c'est un assemblage confus de liber-
 » tins qu'il faut assujettir à l'obéissan-
 » ce ; de lâches , qu'il faut mener au
 » combat ; de téméraires , qu'il faut
 » retenir ; d'impatiens qu'il faut ac-
 » coutumer à la constance. Quelle
 » prudence ne faut-il pas pour con-
 » duire & réunir en un seul intérêt
 » public , tant de vues & de volontés
 » différentes ? Comment se faire crain-
 » dre , sans se mettre en danger d'être
 » haï , & bien souvent abandonné ?
 » Comment se faire aimer , sans per-
 » dre un peu de l'autorité , & relâ-
 » cher de la discipline nécessaire » ?
 L'Oraison paroît bien ici un grand
 fleuve , qui roule ses flots avec ma-
 jesté. C'est l'amplification qui lui
 donne cette majesté , en présentant
 toujours le même objet sous des as-
 pects différens. Chaque partie de
 cette brillante description est frap-

pée par la répétition du verbe, qui la chasse & l'anime : *c'est un corps, c'est une troupe, c'est une multitude.* Cette suite d'idées commençoit à paroître longue par son uniformité; l'interrogation vient à propos, donner à l'auditeur une secousse qui le réveille; *Quelle prudence? comment se faire craindre? comment se faire aimer?*

« On diroit qu'il va combattre des » rois confédérés avec sa seule mai- » son, comme un autre Abraham » ? Allusion heureuse qui fait un double tableau. *Avec* peut donner l'exemple d'une equivoque grammaticale, qui se corrige par le sens. Il y en a peu de cette espèce dans M. Fléchier, quoiqu'il soit assez difficile de les éviter dans notre langue.

« Il ne m'appartient pas de péné- » trer, jusqu'au fond de ce cœur » magnanime . . . & d'en exprimer » tous les mouvemens, & toutes les » inclinations intérieures ». *Intérieu-*

res est assez inutile au sens; mais il étoit nécessaire à l'oreille pour soutenir & achever le nombre.

« Pour récompenser tant de vertus, » par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand » roi, qui crût ignorer quelque chose » & qui fût capable de l'avouer ». Transition adroite parce qu'elle est naturelle.

« Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles, » & que les autres le deviennent, » &c ». L'Orateur qui se prépare à faire l'éloge du Roi, fait d'abord une sortie contre les flatteurs, pour éloigner de lui tout soupçon de flatterie, & donner un sel de plus à la louange qu'il médite. Il s'annonce comme un homme prêt à dire la vérité en face, même aux rois. « Nous » vivons sous un Prince, qui, tout » grand, & tout éclairé qu'il est, a » voulu s'instruire pour commander; » qui, dans la route de la gloire, a » su choisir un guide fidèle, & qui a

» cru qu'il étoit de sa sagesse de se
 » servir de celle d'autrui. Quel hon-
 » neur pour un sujet, d'accompagner
 » son roi, de lui servir de conseil,
 » & , si je l'ose dire, d'exemple,
 » dans une importante conquête ?
 » Honneur d'autant plus grand, que
 » la faveur n'y put avoir part, qu'il
 » ne fut fondé que sur un mérite re-
 » connu, & qu'il fut suivi de la prise
 » des villes les plus considérables de
 » la Flandre ». Cette période est d'un
 style sain, noble, majestueux. C'est-
 là le vrai ton de l'éloquence : la vé-
 rité s'explique d'elle-même avec la
 simplicité magnifique qui lui con-
 vient, & qui lui suffit pour sa preu-
 ve. Quelle différence entre cette no-
 ble gravité, & les facettes de l'anti-
 thèse ? C'est d'un côté *pulchrè, benè,*
rectè ; de l'autre *bellè, festivè*.

« Après cette glorieuse marque
 » d'estime & de confiance, quels pro-
 » jets d'établissmens & de fortune,
 » n'auroit pas fait un homme avare
 » & ambitieux » ? *Etablissement, for-*

tune, idées trop petites pour un homme tel que M. de Turenne : il étoit même trop loin de toute idée d'avarice , pour qu'il fût nécessaire d'écarter l'idée de ce vice bas dans son éloge.

« Cet honneur , Messieurs , ne diminue point sa modestie. A ce mot , je ne fais quel remords m'arrête ». Cette interruption sert à renouveler l'attention de l'auditeur, qui demande aussi-tôt dans sa pensée , pourquoi des remords ? « Je crains de publier » ici des louanges qu'il a si souvent » rejetées , & d'offenser après sa » mort une vertu qu'il a tant aimée » pendant toute sa vie ». On fait gré à l'Orateur de ce mouvement de délicatesse.

« Mais accomplissons la justice & louons-le sans crainte , en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie , ni lui susceptible de vanité ! Qui fit jamais de si grandes choses ? Qui les dit avec plus de retenue ? Rempartoit-il quelque

» avantage ? A l'entendre , ce n'étoit
 » pas qu'il fût habile , mais l'ennemi
 » s'étoit trompé. Rendoit-il compte
 » d'une bataille ? Il n'oublioit rien ,
 » finon que c'étoit lui qui l'avoit ga-
 » gnée. Racontoit-il quelques-unes
 » de ces actions qui l'avoient rendu
 » si célèbre ? On eût dit qu'il n'en
 » avoit été que le spectateur ; & l'on
 » doutoit si c'étoit lui qui se trompoit
 » ou la renommée. Revenoit-il de ces
 » glorieuses campagnes qui rendront
 » son nom immortel ? Il fuyoit les
 » acclamations populaires ; il rougis-
 » soit de ses victoires , il venoit rece-
 » voir des eloges comme on vient fai-
 » re des apologies , & n'osoit presque
 » aborder le Roi , parce qu'il étoit
 » obligé par respect , de souffrir pa-
 » tiemment les louanges dont Sa Ma-
 » jesté ne manquoit jamais de l'ho-
 » norer ». Il n'est peut-être point d'o-
 » rateur depuis Cicéron qui ait eu l'o-
 » reille plus délicate que M. Fléchier ;
 je dis d'orateur , car je ne parle point
 des poètes. S'apperçoit-on que notre

langue, dont nous nous plaignons quelquefois, ait manqué à M. Fléchier ? Les constructions, les mots, les sons, ne se trouvent-ils pas prêts au besoin, pour l'oreille, pour la clarté des idées, pour la couleur du style, pour la chaleur & la vivacité du sentiment ? Il s'agit ici d'action : par-tout les verbes sont à la tête des phrases : *Remportoit-il, rendoit-il, racontoit-il, revenoit-il*. La répétition même de la lettre *r* à laquelle on ne prend point garde, a son effet, pour la force de la prononciation, parce qu'elle est ferme & retentissante. *A l'entendre, &c.* Le style de cette réponse a la simplicité du familier ; c'est M. de Turenne lui-même qui parle. La seconde est un peu plus relevée, parce que l'orateur y est de moitié avec le héros : *il n'oublioit rien, &c.* La troisième appartient plus à l'orateur qu'au héros, aussi est-elle plus embellie. La quatrième est toute entière à l'orateur, on le sent bien. Cependant il y-a encore une certaine

teinte de la modestie qui semble sortir des idées qu'on exprime, & du héros qui en est le sujet.

« Il se cache, mais sa réputation » le découvre : il marche sans suite » & sans équipage, mais chacun dans » son esprit le met sur un char de » triomphe. On compte, en le voyant, » les ennemis qu'il a vaincus, non » pas les serviteurs qui le suivent ». (*Serviteurs* n'a pas le même sens que *domestiques* pour lequel il est employé; peut-être aussi que *pas* est de trop dans la même phrase). « Il y a » je ne fais quoi de noble dans cette » honnête simplicité, & moins il est » superbe, plus il devient vénérable ». *Honnête simplicité* est trop foible en parlant de M. de Turenne; *superbe* est trop fort; *vénérable* convient-il à son état ?

Douze lignes après on lit : « C'est » la destinée des grands hommes d'en » être attaqué ». Il s'agit d'une lâche & maligne passion de l'envie. Cette phrase est louche en ce qu'être atta-

qué d'une passion, c'est l'avoir dans son cœur, & non pas en être l'objet.

« Le mérite l'avoit fait naître, » (l'envie), le mérite la fit mourir ». Nombres affectés : deux vers de huit syllabes. « Ceux qui lui étoient moins » favorables ». Il falloit *le moins*. Ce sont-là de ces taches légères dont parle Horace, qui échappent dans le feu de la composition *quas aut incuria fudit*, ou quelquefois par oubli, ou par foiblesse humaine, *aut humana parum cavit natura*. Il en est de même du mot *misérable* joint à *consolation* dans la même phrase, qui semble au-dessous du style de cette oraison ; comme des trois *de* qui suivent : *de* se réjouir *de* quelqu'une *de* ses fautes : & peut-être de l'adverbe *noblement* dans cette phrase, dont la Providence s'étoit si noblement servi ; il semble que l'adverbe affoiblit l'expression plutôt que de la fortifier : il est des cas où l'on dit moins quand on veut dire plus.

« Il arriva ce moment heureux, ce

» point où se rapportoit toute sa vé-
 » ritable gloire. Il entrevit des pièges
 » & des précipices que sa prévention
 » lui avoit jusqu'alors entierement
 » cachés. Il commença à marcher
 » avec précaution & avec crainte ,
 » dans ces routes égarées , où il se
 » trouvoit engagé. . . . Il n'étoit pas
 » encore éclairé , mais il commen-
 » çoit à être docile. Combien de fois
 » consulta-t-il des amis savañs & fide-
 » les ? Combien de fois soupirant
 » après ces lumieres vives & effica-
 » ces , qui seules triomphent des er-
 » reurs de l'esprit humain , dit-il à
 » J. C. comme l'aveugle de l'Evan-
 » gile , *Seigneur , faites que je voie ,*
 » &c ». Ce tableau de l'inquiétude du
 cœur & de la perplexité de l'esprit ,
 est d'un genre particulier. Tous les
 traits en sont fins , justes , profonds
 & nettement rendus. Les interroga-
 tions qui le terminent sont touchan-
 tes , & peignent très-bien le trouble
 & l'agitation de l'ame.

« Habitudes , prétextes , engage-

» mens, honte de changer, plaisir
 » d'être regardé comme le chef & le
 » protecteur d'Israël, vaines & spé-
 » cieuses raisons de la chair & du
 » sang, vous ne putes le retenir ».
 L'Orateur n'a fait qu'indiquer ces
 idées : parce qu'elles sont communes
 & usées, & que cependant étant né-
 cessaires au sujet, elles ne pouvoient
 être omises entièrement. « Ici un
 » nouvel ordre de choses se présente
 » à moi ». C'est le passage qui con-
 duit à la troisième Partie, & qui s'an-
 nonce de manière à renouveler l'at-
 tention de l'auditeur.

Troisième Partie. « Si M. de Tu-
 » renne n'avoit su que combattre
 » & vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-
 » dessus des vertus humaines : si sa
 » valeur & sa prudence n'avoient été
 » animées d'un esprit de foi & de
 » charité, je le mettrois au rang des
 » Scipions & des Fabius ». L'Orateur
 semble jeter ici avec négligence,
 & presque avec dédain, les plus
 beaux noms de l'histoire Romaine,

pour relever d'autant celui de son héros. « Je laisserois à la vanité le » soin d'honorer la vanité, & je ne » viendrois pas dans un lieu saint » faire l'eloge d'un homme profane ». On attend ici l'adversative ; mais l'Orateur adroit prolonge la suspension pour augmenter l'impatience & l'avidité de l'auditeur. « S'il avoit » fini ses jours dans l'aveuglement & » dans l'erreur, je louerois en vain » des vertus que Dieu n'auroit pas » couronnées : je répandrois des larmes » mes inutiles sur son tombeau, & si » je parlois de sa gloire, ce ne seroit » que pour déplorer son malheur ». Arrive enfin le *mais* si long - temps attendu. « Mais, graces à J. C., je » parle d'un chrétien éclairé . . . & » comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue. » Il crut que l'innocence de sa vie » devoit répondre de la pureté de sa créance ». *Créance* est le seul mot qui puisse avertir que cette oraison a été prononcée il y a quatre-vingts.

huit ans. Aujourd'hui on diroit *croissance*.

« Il les convainc par ses expériences ces ». Cet incise n'a pas la clarté nécessaire pour l'oraison. « Et leur » montre derrière lui, selon les termes de S. Augustin, le pont de la » miséricorde de Dieu, par où il vient » de passer lui-même ». La métaphore eût paru trop hardie sans l'autorité de S. Augustin qui la justifie. « Il découvre ces voies douces & insinuanes qui gagnent le cœur ». . . . On ne peut justifier ces expressions que par la *catachrèse*, qui des défauts même fait des beautés : *insinuanes* est un beau mot qui peint bien, mais qui ne va point avec *voies* : on sent bien que l'Orateur a voulu dire, *par lesquelles la vérité s'insinue*.

« Ce fut alors que notre héros re- » prit les armes, & qu'à la suite de » son maître, & à la tête des armées » (ornement trop petit), il exposa » son sang, (on dit *donner son sang*, » *exposer sa vie*) dans une guerre

» non-seulement heureuse mais sainte » (*guerre sainte* est une expression consacrée aux Croisades, ou autres guerres, qui sont entreprises par un motif de religion) « où la victoire » avoit peine à suivre le vainqueur » : (assemblage de mots qui ne signifient rien. Peut-il y avoir un vainqueur où il n'y a point de victoires) ?

« Commencer ses journées par la » prière. . . invoquer dans tous les » dangers le Dieu des armées ; c'est » le devoir & le soin ordinaire de » tous les capitaines ». C'est le devoir assurément, mais ce n'est pas le soin ordinaire de tous les capitaines : la pensée n'est pas vraie dans cette partie. « Il se regarde comme un simple » soldat de J. C. » M. de Turenne n'étoit point dans son armée comme *soldat* de J. C. ; & la pensée n'avoit pas besoin du mot *simple*, qui se trouve-là par simple concomitance.

« Quand il prête des mains pures » au Dieu des batailles qui les conduit »

» duit » : *Les se rapporte-t-il à mains ou à batailles ? D'ailleurs on dit conduire la main & non les mains.*

« Il marche trois jours . . . joint » les ennemis , les combat , les charge ». Un seul verbe suffisoit pour le sens ; *les charge* n'est que pour le nombre. Nous ne faisons ici toutes ces remarques , que pour faire sentir aux jeunes gens combien l'art est difficile , & combien il demande d'application & d'étude. Chaque mot qu'on emploie doit être jugé avec réflexion , & pesé avec scrupule. Les Poètes s'y accoutument & parviennent quelquefois , malgré la contrainte de leur art , à être plus exacts que les plus fameux écrivains en prose. Racine , Despréaux , Molière , Quinault , la Fontaine même , sont plus exacts & plus rigides observateurs des loix de la langue que Fénelon & Fléchier , & d'autres qui ne sont pas moins célèbres par leur éloquence : la raison est que moins on est contraint , moins on veille sur soi.

Il faut s'accoutumer de bonne heure à être clair, exact & correct.

« C'étoit dans ces occasions » (ici commence le courant d'idées le plus rapide, le plus pressé, le plus majestueux, le plus soutenu, le plus varié, le plus riche, le plus brillant qu'il y ait dans toute l'Eloquence françoise); « c'étoit en ces occasions que » M. de Turenne se dépouilloit de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartenoit légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit & qui le guide; s'il défend les places, il fait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart, pour le mettre à couvert de toute insulte; s'il combat, il fait d'où il tire toute sa force: & s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles.

» Il ne compte plus les ennemis qui
 » l'environnent, & sans s'étonner de
 » leur nombre ou de leur puissance,
 » il dit avec le Prophete : *Ceux-là se*
 » *fient au nombre de leurs combattans*
 » *& de leurs chariots ; pour nous , nous*
 » *nous reposons sur la protection du*
 » *Tout-puissant.* Dans cette fidele &
 » juste confiance, il redouble son ar-
 » deur , forme de grands desseins ,
 » exécute de grandes choses, & com-
 » mence une campagne qui sembloit
 » devoir être si fatale à l'Empire ». Voilâ les refforts, les motifs de confiance, les vertus de Turenne, c'est-à-dire, les causes actives des grands événemens dont on va voir les tableaux ; l'action commence.

« Il passe le Rhin, & trompe la
 » vigilance d'un Général habile &
 » prévoyant. Il observe les mouve-
 » mens des ennemis ; il relève le
 » courage des alliés ; il ménage la foi
 » suspecte & chancelante des voisins ;
 » il ôte aux uns la volonté, aux au-
 » tres les moyens de nuire, & pro-

» fitant de toutes ces conjonctures
 » importantes qui préparent les
 » grands & glorieux événemens, il
 » ne laisse rien à la fortune de ce
 » que le conseil & la prudence hu-
 » maine peuvent lui ôter »; (conseil
 est pris ici dans le sens latin). Le
 moment arrive. « Déjà frémissait
 » dans son camp l'ennemi confus &
 » déconcerté : déjà prenoit l'essor
 » pour se sauver dans les montagnes,
 » cet aigle, dont le vol hardi avait
 » d'abord effrayé nos provinces. Ces
 » foudres de bronze que l'enfer a
 » inventées pour la destruction des
 » hommes, tonnoient de tous côtés
 » pour favoriser & pour précipiter
 » cette retraite ; & la France en sus-
 » pens attendoit le succès d'une en-
 » treprise, qui, selon toutes les re-
 » gles de la guerre, étoit infaillible ». Quel événement doit suivre de si terribles apprêts ? La couleur des idées change tout-à-coup & devient noire.

« Hélas ! nous savions tout ce que
 » nous pouvions espérer ; & nous ne

» pensions pas à ce que nous devons
 » craindre. La Providence divine
 » nous cachoit un malheur plus grand
 » que la perte d'une bataille. Il en
 » devoit coûter une vie, que chacun
 » de nous eût voulu racheter de la
 » sienne propre, & tout ce que nous
 » pouvions gagner ne valoit pas ce
 » que nous allions perdre. O Dieu
 » terrible ! mais juste en vos conseils
 » sur les enfans des hommes, vous
 » disposez & des vainqueurs & des
 » victoires.... Vous immolez à votre
 » grandeur de grandes victimes, &
 » vous frappez quand il vous plaît,
 » ces têtes illustres que vous avez
 » tant de fois couronnées ». Après
 des traits si forts & si sublimes, l'O-
 rateur ne pouvoit que descendre.
 Heureusement pour lui qu'il peut &
 qu'il doit prendre le ton de la dou-
 leur abattue.

« N'attendez pas, Messieurs, que
 » j'ouvre ici une scène tragique ; que
 » je représente ce grand homme et en-
 » du sur ses propres trophées ; que je

» découvre ce corps pâle & sanglant ;
 » auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse
 » crier son sang comme celui d'Abel,
 » & que j'expose à vos yeux les tristes
 » images de la Religion & de la Patrie eplorées ». L'Orateur présente ces images en disant qu'il ne les présentera pas ; c'est la réticence. Il offre trois tableaux peints fortement, qui font voir M. de Turenne étendu, pâle , la foudre fumante à côté de lui , & la France avec la Religion désolées.

L'imagination va se reposer quelques momens par les réflexions tristes que l'Orateur présente à l'esprit, sans chaleur & sans image : « Dans
 » les pertes médiocres on surprend
 » ainsi la pitié des auditeurs , & par
 » des discours étudiés , on tire au
 » moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées. Mais on décrit , &c ».

Après cette espece de silence causé par l'abattement & la douleur , l'O-

rateur revient aux détails de ce qui suivit la mort de M. de Turenne. Les phrases seront courtes d'abord, les nombres multipliés offriront des repos fréquens, dont il semble qu'on a besoin dans la douleur extrême, qui laisse tomber ses mots. Insensiblement sa voix s'élèvera pour finir par des cris de douleur. « Peu s'en » faut que je n'interrompe ici mon » discours. Je me trouble, Messieurs: » Turenne meurt, tout se confond, » la fortune chancelle, la victoire se » lasse, la paix s'éloigne, les bonnes » intentions des alliés se ralentissent, » le courage des troupes est abattu » par la douleur & ranimé par la vengeance, tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la » perte qu'ils ont faite, & non aux » blessures qu'ils ont reçues: les parents mourans envoient leurs fils » pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funebres, & la Reine nommée qui se plaît à répandre

» dans l'univers les accidens extraor-
 » dinaires, va remplir toute l'Europe
 » du récit glorieux de la vie de ce
 » prince, & du triste regret de sa
 » mort. Que de soupirs alors, que
 » de plaintes, que de louanges reten-
 » tissent dans les villes, & dans la
 » campagne ! L'un voyant, &c ». L'Orateur toujours conduit par le
 sentiment, se complait à considérer
 les différens effets que produisit la
 mort de son héros : car on aime la
 douleur, dont on hait la cause, &
 par conséquent on aime tout ce qui
 la nourrit. « L'un voyant croître ses
 » moissons, bénit la mémoire de celui
 » à qui il doit l'espérance de sa ré-
 » colte. L'autre qui jouit encore en
 » repos de l'héritage qu'il a eu de ses
 » peres, souhaite une éternelle paix
 » à celui qui l'a sauvé des désordres
 » & des cruautés de la guerre. Ici
 » l'on offre le sacrifice adorable de
 » Jesus-Christ pour l'ame de celui
 » qui a sacrifié sa vie & son sang pour
 » le bien public. Là on lui dresse une

» pompe funebre , où l'on s'atten-
 » doit de lui dresser un triomphe....
 » Tous entreprennent son eloge ; &
 » chacun s'interrompant lui-même
 » par ses soupirs & par ses larmes ,
 » admire le passé , regrette le présent ,
 » & tremble pour l'avenir ».

On pourroit reprendre dans ce
 morceau , *mais juste en vos conseils*
sur les enfans des hommes qui est un
 vers ; l'allusion du sang d'Abel qui
 n'est pas juste , parce que M. de Tu-
 renne n'a point été assassiné : *on décrit*
sans art une mort qu'on pleure sans
feinte , pensée trop recherchée &
 trop jolie dans un moment si triste ;
 peut-être aussi qu'on ne peut pas dire
regretter le présent.

Nous bornons ici notre examen.
 On a vu dans cette Oraison 1°. une
 suite de choses ou de faits qui for-
 ment un tissu serré & continu depuis
 le commencement jusqu'à la fin : c'est
 l'ordre même de la nature qui fait
 celui du discours. L'Orateur parle
 de la noble origine , de l'éducation ,

des actions, de la vie & de la mort de son héros, & il peint ces parties avec tous les détails & toutes les circonstances qui peuvent en relever l'éclat.

2°. Les idées, qui sont par-tout claires & distinctes; par-tout revêtues d'expressions justes, souvent riches & brillantes, parce qu'elles sont en images; souvent touchantes, parce qu'elles sont tournées en sentiment par les figures; presque toujours vives, parce qu'elles sont courtes & précises, & qu'elles sont enchâssées dans des nombres qui les emportent ou qui les entraînent.

3°. Les phrases sont oratoires, parce que les mêmes idées sont développées, amplifiées, présentées plusieurs fois sous des faces différentes; elles sont agréables enfin, parce qu'elles sont toutes naturelles, sortant du sujet, s'engendrant les unes des autres, & qu'elles sont rendues par des sons, par des mots, par des finales sonores, douces, souvent imitatives.

4°. Enfin il regne par-tout un esprit de religion & de piété, qui ajouté à la vertu & au talent de l'Orateur, embellit toute sa composition, & donne un nouveau poids & un nouveau charme à son autorité.

Nous n'avons point en françois, ni peut-être ailleurs, un discours entier qui soit d'une éloquence plus fleurie, plus riche, plus ingénieuse, plus aimable. Cependant l'ouvrage n'est point parfait. Il y a une continuité de beautés dans des genres & des especes peu différentes qui le rendent monotone. L'antithèse y brille par-tout. C'est un echo perpétuel d'idées qui se répondent, & qui se choquent pour se donner plus d'éclat. L'éloge funebre est un jour de triomphe pour la vertu; c'est un chemin qui doit être semé de fleurs, on le fait; mais il y a en tout des bornes, les larmes ne se mêlent point avec les jeux d'esprit. M. Fléchier a assujetti son sujet à sa maniere. Les grands peintres ne doivent point

avoir d'autre maniere que celle qui appartient non - seulement au sujet qu'ils traitent, mais à chaque objet qui se trouve dans le sujet. Un autre défaut moins considérable, qui peut-être suit de l'autre, c'est l'affectation des nombres : ils sont trop brillans, trop gradués & trop fréquens. Les nombres sont le luxe de l'éloquence. Si on les emploie sans discrétion, ils éteignent le feu de l'action, la sensibilité de l'acteur, & détruisent entièrement l'air & le ton de la vérité (a). Si on les pardonne ici à M. Fléchier, c'est parce que son sujet étoit surabondant en richesses, & qu'il pouvoit y prodiguer tous les trésors de l'art & du génie.

(a) *Si enim semper fert humanum sensum utare, cum satietatem affert, tum detrahit actionis dolorem, au-* *fert humanum sensum actoris, tollit funditus veritatem & fidem. Cic. Orat. 62.*



CHAPITRE XI.

Exemple du style grave & austere.

LA description que nous allons donner de ce style, est tirée du même auteur que celle du style fleuri. Nous ne ferons presque que le traduire.

Dans le style grave & austere, tous les mots sont comme établis sur une base large & solide, qui est la pensée. On diroit qu'ils sont détachés les uns des autres pour être plus apparens, comme ces rochers dont les pointes paroissent dans le lointain. Les voyelles & les consonnes s'entrechoquent souvent & se repoussent; on peut les comparer à ces pierres brutes & non taillées, qu'on jette dans les fondemens des grands edifices. Il marche à grands pas; il use de mots longs & lourds, & ne craint rien tant que les syllabes légères, qu'il n'emploie que faute

d'autres. Voilà ce qu'il fait pour les mots. Il a le même système pour les phrases; il ne prend que des nombres forts & vigoureux; ne s'embarassant jamais qu'ils soient égaux ou symétriques, ou gradués, pourvu qu'ils soient naturels & libres, plus propres à frapper un grand coup, qu'à plaire. Peu attentif à la marche cadencée des périodes, il n'use d'elles que par hasard, & parce qu'elles se sont faites d'elles-mêmes. On ne le verra point ajouter des mots pour arrondir la phrase, & rendre le nombre complet. Point de ces chutes brillantes qui attirent les applaudissemens; point de figures trop soutenues, point de transitions ménagées, peu de liaisons, point de fleurs: nulle frisure: souvent âpre, escarpé, hérissé, informe, ne se parant jamais que de sa franchise, de sa fierté & de sa liberté. Ainsi parle Denys d'Halicarnasse.

Le lecteur en lisant ce tableau a pensé plus d'une fois à M. Bossuet,

qui en effet est celui de nos Orateurs qui approcha le plus de ce caractère. Nous n'en citerons que deux ou trois morceaux assez courts, qui aideront infiniment à rendre nettes & distinctes les idées qu'on doit avoir des différens genres d'Eloquence.

Voici comment il peint le pouvoir de la mort sur les grandeurs humaines : « La voilà , malgré ce grand » cœur , cette princesse si admirée & » si chérie » (M^{me} Henriette - Anne d'Angleterre , Duchesse d'Orléans)
 « la voilà telle que la mort nous l'a » faite : encore ce reste tel quel , va- » t-il disparoître : cette ombre de » gloire va s'évanouir , & nous l'al- » lons voir dépouillée même de cette » triste décoration. Elle va descendre » à ces sombres lieux , à ces demeure » res souterraines , pour y dormir » dans la poussière avec les grands de » la terre , comme parle Job ; avec » ces rois & ces princes anéantis , » parmi lesquels à peine peut-on la » placer , tant les rangs y sont pressés ,

» tant la mort est prompte à remplir
» ces places. Mais ici notre imagina-
» tion nous abuse encore ; la mort
» ne nous laisse pas assez de corps
» pour occuper quelque place , & on
» ne voit - là que des tombeaux qui
» fassent quelque figure. Notre chair
» change bientôt de nature , notre
» corps prend un autre nom , même
» celui de *cadavre* , dit Tertullien ,
» parce qu'il nous montre encore
» quelque forme humaine , ne lui
» demeure pas long - temps ; il de-
» vient un je ne sais quoi , qui n'a
» plus de nom dans aucune langue ;
» tant il est vrai que tout meurt en
» lui , jusqu'à ces termes funebres par
» lesquels on exprimoit ses malheu-
» reux restes. . . . Mais quoi , Mes-
» sieurs , tout est - il donc désespéré
» pour nous ? Dieu qui foudroie
» toutes nos grandeurs jusqu'à les
» réduire en poudre , ne nous laisse-
» t-il aucune espérance ? Lui , aux
» yeux de qui rien ne se perd , & qui
» fuit

» fuit (a) toutes les parcelles de nos
 » corps , en quelque endroit écarté
 » du monde que la corruption ou le
 » hafard les jette , verra-t-il périr
 » fans reffource ce qu'il a fait capa-
 » ble de le connoître & de l'aimer ?
 » Ici un nouvel ordre de chofes fe
 » présente à moi : les ombres de la
 » mort fe diffipent , *les voies me font*
 » *ouvertes à la véritable vie* ». N'est-ce
 pas-là ce qu'on appelle un ftyle ro-
 bufte & nerveux ? L'oreille ressent
 une certaine âpreté qui pourtant ne
 lui déplaît point. Les fons n'ont point
 été choifis ni affortis entre eux : *Mal-*
gré ce grand cœur est dur : cette prin-
ceffe si est fiffant : si admirée & si ;
 hiatus ou choc de voyelles ; *la voilà*
telle que la mort nous l'a faite , phrase
 dure , & féchement terminée. Encore
ce reste tel quel va-t-il dis... voilà les
 pointes de rochers dont parle Denys
 d'Halicarnaffe. *De cette triste décora-*
tion , n'est gueres moins auftere. Que
 dira-t-on de cette finale aride , *com-*

(a) Image fublime.

Tome IV,

Q

me parle Job ? Et de ces p multipliés ; parmi lesquels à peine peut-on les placer, tant la mort est prompte à remplir ces places ? Ailleurs ce sont les q qui dominant , pas assez de corps pour occuper quelque place , & on ne voit-là que des tombeaux qui fassent quelque figure.

Les mots & les phrases ne présentent point plus d'art ni de soin que les sons , on a pu le remarquer. M. Bossuet est satisfait, pourvu que son idée soit rendue ; *la voilà telle que la mort nous l'a faite*, est une phrase commune ; *tel quel* ne semble pas du style soutenu ; *à peine peut-on* est un tour très-familier ; *faire quelque figure* ne l'est pas moins ; *un je ne sais quoi* n'a pas plus de noblesse. Tout est simple , naturel , quelquefois même un peu antique. On ne voit point d'idées concertées, point de pensées artistement graduées , point de nombres croissans , point de figures soutenues. Si quelquefois il y en a , c'est la nature seule qui a amené les idées,

« *Nous mourons tous*, disoit cette
 » femme, dont l'Ecriture a loué la
 » prudence au second livre des Rois,
 » (cette citation est encore un rocher
 » au milieu de la pensée) & nous
 » *allons sans cesse au tombeau, ainsi*
 » *que des eaux qui se perdent sans re-*
 » *tour*. En effet, nous ressemblons
 » tous à des eaux courantes. De
 » quelque superbe distinction que se
 » flattent les hommes, ils ont tous
 » une même origine, & cette ori-
 » gine est petite, (quelle chute ! elle
 » contraste cependant avec superbe
 » distinction). Leurs années se pouf-
 » sent successivement comme des
 » flots ; ils ne cessent de s'écouler
 » (les flots) *tant qu'enfin après avoir*
 » *fait un peu plus* de bruit (phrase
 » commune & négligée) & traversé
 » *un peu plus* de pays les uns que les
 » autres, ils vont tous ensemble (ega-
 » lement) se confondre dans un aby-
 » me, où l'on ne reconnoît plus ni
 » princes, ni rois (ce ne sont plus les
 » flots) ni toutes ces autres qualités

» (titres) superbes qui distinguent
 » les hommes ; de même que ces
 » fleuves tant vantés demeurent sans
 » nom & sans gloire , mêlés dans
 » l'Océan avec les rivières les plus
 » inconnues ». Il faut juger ce tableau
 par la grandeur & la force , & non
 par la correction des traits. L'Orateur
 est plus occupé des objets qui
 le remplissent que de la manière de
 les rendre. C'est le style des Catons,
 de Marius , c'est celui de Corneille ,
 plein d'inexactitude & de traits sublimes.

Voici le portrait de Cromwel (a) :
 « Que si vous me demandez comment
 » tant de factions opposées ,
 » & tant de sectes incompatibles qui
 » se devoient apparemment (selon
 » toute apparence) détruire les unes
 » les autres , ont pu si opiniâtrément
 » conspirer ensemble contre
 » le trône royal , vous l'allez apprendre ».

(a) Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« Un homme s'est rencontré d'une
 » profondeur d'esprit incroyable, hy-
 » pocrite raffiné autant qu'habile po-
 » litique, capable de tout entrepren-
 » dre & de tout cacher, également
 » actif & infatigable dans la paix &
 » dans la guerre, qui ne laissoit rien
 » à la fortune de ce qu'il pouvoit lui
 » ôter par conseil & par prévoyan-
 » ce ». (M. Fléchier a dit *de ce que le
 conseil & la prudence pouvoient lui
 ôter* ; ce qui anime ces deux vertus,
 & les fait contraster agréablement
 avec la fortune , le grand Bossuet ne
 vouloit point de ces agrémens) « mais
 » au reste si vigilant & si prêt à tout »
 (*prêt à tout* signifie plutôt une dis-
 position de l'ame qui attend le mal-
 heur sans crainte , qu'une attention
 de l'esprit qui ne peut être ni surprise
 ni prévenue) « qu'il n'a jamais man-
 » qué les occasions qu'elle lui a pré-
 » sentées. Enfin un de ces esprits re-
 » muans & audacieux , qui semblent
 » être nés pour changer le monde....
 » Il fut donné à celui-ci de tromper

» les peuples, & de prévaloir contre
 » les rois ». C'est la seule antithèse
 marquée de tout ce portrait. Un
 Orateur qui n'eût été qu'ingénieux,
 l'auroit rendu étincelant d'un bout à
 l'autre, & l'eût fait une fois plus long
 en doublant le nombre des traits par
 les oppositions d'idées & de mots
 antithétiques.

Quelques pages auparavant, il
 avoit découvert les causes des révo-
 lutions que l'Angleterre essuya sous
 la domination de Cromwel. « Si (l'es-
 » prit d'indocilité & d'indépendance)
 » s'est montré tout entier à l'Angle-
 » terre, & si sa malignité s'y est dé-
 » clarée sans réserve, les rois en ont
 » souffert; mais aussi les rois en ont
 » été cause: ils ont trop fait sentir
 » aux peuples que l'ancienne reli-
 » gion se pouvoit changer. Les sujets
 » ont cessé d'en révéler les maximes,
 » quand ils les ont vu céder aux pas-
 » sions & aux intérêts de leurs prin-
 » ces; ces terres trop remuées, &
 » devenues incapables de consistance,

» font tombées de toutes parts, &
 » n'ont fait voir que d'effroyables
 » précipices. J'appelle ainsi tant d'er-
 » reurs téméraires & extravagantes
 » qu'on voyoit paroître tous les
 » jours. Ne croyez pas que ce soit
 » seulement la querelle de l'Episco-
 » pat, ou quelques chicanes sur la
 » liturgie Anglicane qui ait emu les
 » communes. . . . Quelque chose de
 » plus violent se remuoit dans le
 » fonds des cœurs: c'étoit un dégoût
 » secret de tout ce qui a de l'autorité,
 » & une démangeaison d'innover sans
 » fin, après qu'on en a vu le pre-
 » mier exemple ». Le parallele de
 l'éloquence de Fléchier & de celle
 de Bossuet peut se faire en deux mots:
 l'une est belle & parée comme Hélène,
 l'autre est nerveuse & armée
 comme Hercule.

Entre ces deux genres il est aisé de
 concevoir qu'il y a plusieurs milieux,
 selon qu'on approche plus ou moins
 de l'un ou de l'autre extrême. L'Orateur
 parfait est celui qui prend dans

la composition toutes les nuances de son sujet ; il ne s'occupe point dans son enthousiasme à éviter les syllabes dures, ni les bâillemens de voyelles, ni les chocs de consonnes ; il n'étudie point l'art des chûtes finales , ni la gradation symétrique des nombres ; il écrit avec feu , avec force , avec rapidité , semblable à une source abondante qui jette ses flots. Ce ne sera que quand il reviendra sur sa production qu'il s'occupera de ces attentions menues. C'est alors qu'il songe à corriger les fautes , qu'il écarte les equivoques , qu'il éclaircit les obscurités , qu'il retranche les longueurs , qu'il rectifie les inégalités , qu'il ôte les impropriétés & les incorrections. Quelquefois même il fait plus : il supprime des beautés qui auroient trop d'eclat : il réduit une comparaison en métaphore, pour serrer le style ; il abat un grand mot, il efface une image, il ôte une figure , il tronque une période , un nombre , une symmétrie , pour paroître plus

vrai, & réveiller l'oreille par un écart ou une chute précipitée ; il laisse même des inexactitudes légères qui pourront servir de pâture à la critique, mais qui n'arrêteront point les gens de goût. Pourquoi ? Parce qu'il fait que le sublime de tout art imitateur, est que l'art disparoisse entièrement pour ne laisser voir que la nature, qui seule a le droit de toucher, de plaire, de persuader.

CHAPITRE XII.

Quelques observations sur la maniere de se former le style.

NOUS terminerons cette section en disant un mot de la maniere dont on peut se former le style.

On fait qu'il faut premièrement lire beaucoup, & les meilleurs écrivains : secondement écrire soi-même ; Cicéron a dit que la plume étoit le meilleur maître en ce genre : *stylus*

250 DES GENRES

optimus dicendi magister : troisieme-
ment, imiter. Je ne m'arrêterai que
sur ce dernier article.

Il semble que la maniere dont on
s'y prend pour former le style par l'i-
mitation , ne peut produire que très-
peu d'effet. On propose au jeune escri-
vain un morceau de Cicéron , ou de
tel autre auteur fameux , dont on
veut qu'il transporte le tour & la con-
struction sur une autre pensée qu'on
lui donne à habiller. Mais cette pen-
sée est différente de celle de Cicéron,
par conséquent elle sera habillée sur
une autre mesure que la sienne pro-
pre. On voit tout d'un coup ce qui
doit en résulter.

On a observé que toutes les fois
que les jeunes gens imitent , ils défi-
gurent leur propre ouvrage plutôt
que de l'enrichir. Ils prennent tou-
jours trop , ou trop peu de leur mo-
dele. Rarement ils ont l'estomac assez
bon pour faire comme l'abeille qui
tire de la rose , des lis , du thim , un
suc dont elle compose un autre suc

tout différent de celui qu'elle a tiré. Les imitateurs mal-adroits , rendent le thim, les lis, la rose, tels qu'ils les ont trouvés, avec cette seule différence , que ces fleurs ont été flétries en passant par leurs mains.

A la bonne heure, s'il s'agit de leur montrer le tour grammatical, qu'on leur présente une espece de moule, pour dresser leur phrase : qu'à l'imitation de celle-ci, par exemple : *Ad rivum eundem lupus & agnus venerant siti compulsi* : « Le loup & l'agneau » pressés par la soif étoient venus au » même ruisseau », on leur propose cette autre : Le frere & la sœur pressés par l'amour s'étoient approchés de leur pere : *Ad patrem suum frater & soror venerant amore compulsi*. Ces opérations se pratiquent avec beaucoup de succès, & font sentir parfaitement le caractère des deux langues.

Mais quand il s'agit d'écrire un morceau de quelque étendue, de l'écrire aussi-bien qu'il peut être écrit,

252 DES GENRES

dans le style & le ton qui lui conviennent; si on veut y arriver par le secours de l'imitation, voici, ce semble, de quelle maniere on peut procéder.

Avant que de commencer un concert, les musiciens montent chacun leur instrument sur un même ton, qu'ils prennent d'un instrument sûr & invariable par lui-même.

Avant que de prendre la plume, l'écrivain imitateur doit de même choisir un modèle certain, & le prendre précisément dans le genre où il veut travailler lui-même. S'il s'agit d'une oraison latine, il ne lira ni Saluste, ni Tite-Live, encore moins Plaute & Térence. Il ne lira pas même les livres philosophiques de Cicéron, ni ceux qui concernent la rhétorique, encore moins ses lettres; mais il lira ses oraisons, & sur-tout celles qui sont dans le même genre que celui qu'il veut traiter. Ce sera son discours pour Marcellus, pour la loi Manilienne, pour Ligarius, &c. s'il

s'agit de louer. Il prendra les Verri-
nes , les Catilinaires, les Philippi-
ques , &c. s'il s'agit de blâmer. Si
j'avois à composer un poëme héroï-
que , je m'attacherois à la lecture
seule de Virgile , non dans ses *Pas-
torales* , ni dans ses *Géorgiques* ; mais
dans les endroits de son *Enéide* qui
auroient le plus de rapport à mon
sujet ; & après avoir ecouté quelque
temps le son de sa trompette , après
m'être rempli l'oreille de ses accords,
quand je me sentirois echauffé par
son génie ; alors je m'elancerois pour
chanter les combats. Chaque fois que
je reviendrois à mon ouvrage , je me
préparerois au travail par la même
précaution ; & s'il arrivoit que l'ora-
cle fût sourd à ma demande , que je
n'entendisse point sa voix , j'atten-
drois un moment plus favorable.
Virgile par ce moyen seroit seul mon
Apollon & mon Aristarque , mon
génie & mon juge.

Quand mon ouvrage seroit ache-
vé , & qu'il ne s'agiroit plus que de

le polir, allant sans cesse au modele ; & revenant de même à mon travail, j'essayerois si l'impression seroit continue en passant de l'un à l'autre. Quelle satisfaction si du moins en quelques endroits je retrouvois le même nerf, la même dignité, la même naïveté, la même harmonie ! On prend insensiblement les mœurs de ceux avec qui on vit. Cela se fait même sans qu'on s'en apperçoive. Qu'arrivera-t-il si on tâche, si on s'efforce de ressembler ?

Quiconque lit dans l'intention d'imiter, doit pendant quelques jours se donner tout entier à l'auteur qu'il veut imiter. Il doit observer exactement ses pensées, ses expressions, ses tours ; revenir sur les mêmes endroits, s'y arrêter, tâcher d'en exprimer le suc. Il ne se contentera pas d'avoir lu ; il prononcera à haute voix ; il chantera les vers ; il déclamera la prose ; il entrera dans la passion ; il s'échauffera. Voilà le moment des muses. Il est temps alors de

prendre la palette & les pinceaux. S'il arrive que la mémoire fournisse au génie des expressions étrangères au modèle qu'on suit, elles seront entraînées par le courant général, & prendront la même direction que le reste. Ce ne sera pas un style rapetassé de lambeaux de toutes couleurs : on n'y verra point de périodes bigarrées d'Horace, de Juvénal, de Cicéron. L'imitation d'un seul modèle réduira tout à la même forme, & rendra l'ouvrage, quant à l'élocution, aussi parfait qu'il peut l'être, eu égard au talent de l'auteur.



SECTION IV.

DE LA PRONONCIATION.

COMME notre travail a pour objet principal les jeunes gens, on me permettra de leur présenter ici quelques observations, pour leur aider à se montrer convenablement dans leurs exercices publics. Ce qu'ils disent n'étant point ordinairement de leur propre fonds; il est de leur intérêt de se faire honneur par la manière de le dire, en faisant voir qu'ils sentent au moins, & qu'ils comprennent ce qu'ils disent.

Nous nous étendrons ensuite sur l'art & les principes de la Déclamation, plus importante qu'on ne le croit communément, & plus digne d'être étudiée par ceux qui parlent en public.



CHAPITRE

CHAPITRE I.

*De la Prononciation des jeunes Gens
dans les exercices publics.*

LA première chose que les jeunes gens ont à observer, est que leur prononciation soit nette. Pour cela, il faut parler doucement, distinguer les sons, soutenir les finales, séparer les mots, les syllabes, quelquefois même certaines lettres qui pourroient se confondre, ou produire par le choc un mauvais son : s'arrêter aux points & aux virgules, & partout où le sens & la netteté l'exigent. La prononciation est au discours, ce que l'impression est à la lecture. Un ouvrage élégamment imprimé, sur beau papier, exactement ponctué, justement espacé dans les lignes & dans les mots, acquiert un nouveau mérite. Il séduit les yeux. De même on entend avec plaisir une pronon-

Tome IV.

R

tant, ni monotone. Il consiste dans des inflexions douces & simples. Il est plus facile de l'apprendre par imitation, en choisissant quelque modele, que par regles. J'ai dit *en choisissant un modele*, car il y a un certain choix à faire : il y a le familier des honnêtes gens : & il ne seroit pas sûr de faire parler les jeunes gens comme ils parlent avec ceux de leur âge.

Le ton soutenu est celui qu'on emploie dans la déclamation des discours graves, ou lorsqu'on lit des ouvrages très-sérieux. La voix est toujours pleine, les syllabes prononcées avec une sorte de mélodie demi-chantante : on ne varie les inflexions qu'avec dignité.

Le ton moyen a un peu plus d'apprêt que le familier, & un peu moins que le soutenu. Ces trois especes de tons ont chacun leurs degres, où il y a du plus ou du moins, selon les sujets, les acteurs, les auditeurs, & les lieux.

Il semble qu'on doit dire , dans un exercice public , d'un ton familier toutes les définitions , les remarques , les réflexions , les récits : c'est un entretien littéraire.

D'un ton un peu plus élevé , toutes les citations , soit en vers , soit en prose , quand elles ne seront point dans le genre noble ; quand ce sera par exemple , quelque morceau de Dissertations , ou de Comédies , ou un Apologue : car on ne dira pas du même ton , *la Cigale* ou *la Grenouille* , & les remarques qui seront faites sur cette fable. Celles-ci seront dites d'un ton plus uni , plus négligé. La Fable se sentira un peu de l'art , on lui donnera un air plus gracieux , plus riant.

Enfin , on dira d'un ton soutenu , les morceaux d'Oraisons ou de haute Poésie. Je mets ici la haute Poésie avec l'Oraison , quoiqu'elle ait encore un degré au-dessus. On doit chanter les vers & non les lire. Ainsi on dira d'un ton noble : *Turenne meurt , tout se confond ; la Paix s'e-*

loigne : la Victoire se laisse ; mais ce ton fera plus grand encore quand on dira :

Mânes des grands Bourbons, brillans foudres de guerre ,

Qui fûtes & l'exemple & l'effroi de la terre , &c.

Ce ton soutenu consiste principalement , au moins pour les jeunes gens , 1^o, à baïsser la voix au commencement de chaque période. Il est d'observation qu'on ne manque jamais de remonter insensiblement au ton qu'on a quitté. Cela fait une variété qui termine les phrases, & dont il n'est pas difficile à l'oreille de se contenter. Peut-être même qu'il seroit ridicule d'en demander davantage dans un exercice. Veut-on qu'un enfant fasse tour-à-tour mille rôles différens ; qu'il se plie à mille caractères qu'on lui fait passer dans la mémoire ? Qu'il déclame comme Bourdaloue , & qu'une ligne après il ait le ton de Crispin ? Il consiste 2^o, à prononcer d'un ton d'intérêt : c'est-à-dire ,

en appuyant sur certaines syllabes, pour faire sortir l'ame & exprimer la verve : 3^o, à faire sentir la rime, sur-tout la féminine, dans la haute poésie, sans néanmoins s'arrêter qu'aux points & aux virgules. Car c'est une faute de s'arrêter à la rime quand le sens ne l'exige point.

Quant au Geste, on croit communément que faire des gestes, c'est remuer, sur-tout les mains. Faire des gestes, c'est montrer par le maintien ou le mouvement du corps, qu'on sent, ou qu'on pense. C'est un langage qui ne s'adresse qu'aux yeux. Au lieu que les mots & les tons s'adressent aux oreilles.

Il seroit aussi ridicule de demander aux enfans les grands gestes, que les tons passionnés de la chaire ou du théâtre. Qu'ils se tiennent bien, qu'ils aient un air gracieux & conforme à ce qu'ils disent, qu'ils paroissent sentir, c'est assez. S'ils font quelque mouvement des mains, que ce soit des naissances de gestes, plutôt que

des gestes formés. Ils n'en plairont pas moins. Ils auront l'air d'être retenus par une certaine honte qui , à leur âge , fait une grande partie des graces.

Pour leur occuper les yeux , il faut leur faire imaginer les personnes à qui ils sont censés parler , leur situation , leur attention. Par exemple , s'ils récitent la fable du Chêne & du Roseau , & que ce soit le Chêne qui parle , il faut leur faire imaginer un Roseau , qui écoute , dans un lieu , vers lequel leurs yeux , & le peu de gestes qu'ils feront , puissent se porter.

Pour les mains , comme elles les embarrassent fort , la gauche , surtout , qu'on leur donne d'abord un livre , un papier roulé , un dos de chaise qui les cache à moitié & leur ôte une partie de leur embarras ; cela vaut mieux qu'un bras qui fait la pagode , avec une monotonie dégoutante. Dans les choses qui doivent se faire avec goût , le premier

point est de mettre l'acteur à son aise. Il y a des caractères plus simples les uns que les autres : on voit des enfans qui ont des graces dès le berceau. D'autres, au contraire, sont gauches dans tous leurs mouvemens. Les premiers n'ont presque pas besoin de maîtres : il suffit de leur montrer le chemin & de les laisser aller à cette aimable liberté, qu'une autorité sombre ne manqueroit pas d'éteindre. Quant aux autres, si on leur donne des leçons, il faut qu'elles soient toujours gaies & riantes. Il n'y a gueres qu'une mere tendre & sensée qui puisse heureusement corriger ce défaut ; ou si un autre l'entreprend, il faut qu'il en prenne les sentimens.

J'oubliois de dire qu'il faut bien se garder de laisser faire d'eux-mêmes aux jeunes gens les premiers essais. Ils prendroient des habitudes qu'il seroit presque impossible de réformer. Il faut leur donner l'exemple, & dire devant eux comme on veut

qu'ils disent : leur répéter plusieurs fois les tons, les airs de tête , &c. puis les engager à s'essayer sur le champ. S'ils n'osent le faire en présence de leurs maîtres , il faut leur dire de s'exercer seuls, vis-à-vis d'un miroir. Là, ils s'écouteront, se regarderont, s'approuveront, se blâmeront à leur aise ; & pour peu qu'ils aient un commencement de sens & de goût, ils sauront bien retrouver les gestes du modele ou les remplacer. Après cet exercice, ils reparoîtront avec plus de confiance, & par conséquent avec plus de succès. Les hommes sont hommes à tout âge. Il faut toujours respecter leur amour propre devant les autres : *Hæc omnia magis monitoris non fatui, quàm magistri eruditi.*



CHAPITRE II.

*Importance de la Prononciation
Oratoire.*

MAINTENANT on me permettra d'adresser ici un mot aux Orateurs, & de leur faire sentir la liaison qu'il y a entre l'elocution du geste & du ton de voix, & celle des mots; & de quelle importance il est que les mots, les tons de voix, les gestes soient parfaitement d'accord dans celui qui parle.

Les Anciens avoient sur les gestes & sur les tons de voix une collection de préceptes qui faisoit un Art, & qui servoit de regle à ceux qui devoient parler en public. Ils croyoient même que cette partie étoit une des plus considérables de l'art de persuader & de toucher.

Pour nous, nous avons cru qu'il étoit plus court de croire & de dire

sans cesse, qu'il faut s'abandonner à l'instinct dans la déclamation, qu'il n'y a point de règles pour cette partie, & que, si on vouloit s'aviser d'y en mettre, ce seroit un moyen infailible de détruire la nature, ou au moins de la gêner. Si ce raisonnement étoit juste, il ne faudroit point de règles non plus pour l'élocution; parce que l'élocution naturelle est toujours celle qui a le plus de charmes & le plus de forces. Il en seroit de même de tous les autres arts, dont l'objet est de régler, de polir, de fortifier les facultés naturelles, pour les porter plus sûrement à leurs fins.

Tout le monde a entendu parler des défis que se faisoient entr'eux Cicéron & Roscius. L'Orateur exprimoit une pensée par des mots. Le Comédien sur le champ l'exprimoit par des gestes. L'Orateur changeoit les mots, en laissant la pensée: le Comédien changeoit les gestes, & rendoit encore la pensée. Voilà donc

deux moyens de s'exprimer , qui se suffisent à eux-mêmes pour représenter les pensées , la parole & le geste.

Les Pantomimes représentoient des pieces entieres avec le seul geste. Ils en faisoient un discours suivi , que les spectateurs ecoutoient pendant plusieurs heures. Qu'eût-ce été , s'ils eussent encore employé l'autre partie de la déclamation , qui est le ton de voix ?

La Musique qui n'a pour elle que cette derniere expression , exprime par ce langage une infinité de choses. Elle peint la joie , la tristesse , la langueur. Elle imite la force , la foiblesse , la fierté , un orage , la terre qui mugit. Elle nous echauffe , nous transporte , quoiqu'elle ne nous parle que par des sons inarticulés. Que seroit-ce si elle etoit unie au geste , qui remue l'ame , en passant par les yeux , & à la parole , qui se porte en même temps à l'esprit & au cœur ?

Démotsthène interrogé quelle etoit

la premiere , la plus excellente partie de l'Orateur , répondit , l'action : quelle etoit la seconde , l'action encore ; la troisieme , encore l'action , jusqu'à ce qu'on eût cessé de l'interroger : voulant faire entendre par-là que sans l'action , toutes les autres parties qui composent l'Orateur , doivent être comptées pour peu de chose.

Il l'avoit trop sensiblement éprouvé , pour n'en être pas convaincu. Cet Orateur , le plus eloquent qui fût jamais , malgré la force de son génie , & la vigueur de son elocution , fut toujours mal accueilli tant qu'il ne sut point l'art de manier ses armes. La leçon que lui donna un Comédien , fut pour lui un trait de feu qui l'eclaira , & qui lui fit comprendre que sans l'action , les plus belles choses ne sont qu'un cadavre sans vie , plus propre à morfondre l'auditeur , qu'à l'echauffer. Il s'y appliqua donc de tous ses forces : & les efforts prodigieux qu'il fit , joints à la gloire

immortelle qu'il s'est acquise en conséquence , feront une justification plus que suffisante pour ceux qui voudront suivre son exemple , & se livrer tout entiers à l'art de déclamer.

L'étude de cet art ne sert pas seulement aux orateurs , aux acteurs de profession , à tous ceux qui sont obligés de paroître quelquefois en public. Comment , sans lui , quiconque veut lire les bons Auteurs , en pourrat-il sentir les beautés ? Reprenons notre comparaison du cadavre , toute hideuse qu'elle est. Les livres que nous lisons , ne sont que des ombres vaines , des phantômes vuides de sang , que le lecteur doit ranimer , s'il veut en retrouver les traits. Il faut qu'il leur prête sa voix , ses gestes : qu'il voie Œdipe se frappant le front , & heurlant de douleur : qu'il entende les éclats de Démosthène : qu'il s'enflamme comme Cicéron contre les Clodius , les Catilina , & qu'il entende autour de lui les audi-

teurs qui frémissent. Sans cela, les plus beaux écrits ne sont que des figures glacées, des desseins ébauchés, demi effacés, des traces légères d'un pinceau célèbre.

Et l'Auteur qui compose, comment pourra-t-il animer son style, s'il ne s' imagine dans son cabinet apostropher le ciel, ouvrir les enfers? Où prendra-t-il la grace, la force, l'énergie, s'il n'essaye, au moins à demi-voix, les tons de la nature?

Puisque l'art de déclamer est également utile à celui qui compose, qui écrit, qui parle en public; il est au moins raisonnable de s'arrêter un moment pour voir ce qu'il contient.



CHAPITRE III.

*Combien il y a de choses à considérer
dans la prononciation Oratoire.*

LA Déclamation, ou comme parlent les Rhéteurs, l'Action, est une sorte d'éloquence du corps, une expression qui consiste dans les gestes & dans les tons de voix : *Est actio quasi corporis quædam eloquentia, cum constet motu atque voce.*

Cette espèce d'elocution a, aussi bien que le langage des mots, ses élémens. Elle a sa naïveté, sa richesse; elle a son harmonie particulière avec chaque objet, & générale avec tout le sujet; elle a sa mélodie, ses nombres, ses variations, sa décence; enfin elle a ses défauts & ses excès.

Il y a des tons & des gestes simples dont les autres sont composés. Il y en a qui sont composés plus ou moins, &

& dont les combinaisons sont plus ou moins aisées. On peut même dire qu'il y a pour le langage d'action, non-seulement les périodes & les phrases, mais les mots, les syllabes, les lettres. Mais ce qui est très-singulier dans ce langage, c'est que d'un côté tous les hommes, de quelque âge & de quelque condition qu'ils soient, en ont l'intelligence; & que d'un autre côté chaque homme en particulier a le sien, qui lui est aussi propre, aussi personnel que sa propre existence. Oui, nous avons chacun nos gestes, nos tons, comme nous avons notre extérieur, nos traits, notre taille, notre voix; & nous les avons aussi différens de ceux des autres hommes, que nous sommes nous-mêmes différens d'eux, par ce caractère de propriété qui fait que Pierre n'est pas Paul, & que Paul n'est pas Pierre. Ainsi le langage d'action de Pierre n'est nullement celui de Paul; celui de Paul n'est point celui de Pierre, & quoique fondés sur

des élémens communs, ces deux langages sont aussi différens au moins, que la Langue Françoisse, l'Italienne, l'Espagnole le sont de la Latine, dont elles ont tiré la plupart de leurs mots.

Tout Orateur a donc son geste qui est à lui & à lui seul. Cette propriété d'expression lui fait parler d'une manière propre la langue qui appartient à tout le monde, & le met en état de s'exprimer avec une sorte de nouveauté, en se servant de mots qui n'ont rien de nouveau. C'est ce charme de nouveauté qui nous attache quelquefois à un Prédicateur plutôt qu'à un autre, à cet Acteur plutôt qu'à celui-ci. Donnez les mêmes choses à dire & le même rôle à jouer à deux hommes différens. L'un nous charme, l'autre nous ennue. C'est que l'un joint au langage des mots un langage d'action qui est clair, précis, naïf, & que l'autre n'a que des gestes vagues, faux, ou d'un sens peu énergique.

Il y a trois sortes de Gestes ; la

uns qui représentent par imitation , comme quand on contrefait la démarche de quelqu'un ou ses tons : on peut les nommer *imitatifs*. Il y en a d'autres qui ne font que désigner un lieu , une chose , une personne : ils sont *indicatifs*. Enfin il y en a qu'on pourroit appeller *affectifs* , parce qu'ils peignent les affections de l'ame , & qu'ils en portent l'impression dans ceux qui les voient.

Le Geste imitatif est plus souvent dans le comique , que dans le tragique. Il n'est pas d'un homme grave & décent de contrefaire les gestes , ni les tons de qui que ce soit ; parce que dans ces imitations il y a toujours quelque trait qui décele le défaut de gravité , & qui avertit de la parodie.

Le Geste indicatif n'exprime que la pensée : il ne fait que montrer l'objet sur lequel il veut que le spectateur porte son attention.

Enfin le Geste affectif est le tableau de l'ame. C'est lui qui sert la nature ,

quand elle veut se développer elle-même , & qu'elle se livre toute entière aux impressions qu'elle reçoit. C'est ce geste qui est la vie du discours , & qui seul fait triompher l'Eloquence. Il contient toutes les attitudes du corps & tous ses mouvemens, sans nulle exception. Un Orateur en chaire ne doit pas être indifférent , même sur l'arrangement de ses pieds qu'on ne voit pas. C'est de leur disposition que dépendent souvent la fermeté , la noblesse , la grace de tout son maintien.

Il en est de même des Tons de voix , qui se nuancent & se graduent par les plus petites différences , par les demi-tons , les quarts de tons , quelquefois par des divisions que le calcul musical ne sauroit atteindre. Ordinairement la voix de l'Orateur se renferme dans la quinte. Elle n'en sort que dans les éclats , lorsqu'il s'agit de porter les plus grands coups. C'est ce que les Latins appelloient *rocis continuo*. Que d'art & de soin

EN PROSE. I. Part. 277

pour saisir toutes ces différences ! Il y a plus : chaque Orateur a sa voix qui demande un art particulier , soit pour l'adoucir quand elle est trop dure , soit pour la soutenir quand elle est foible , pour la redresser quand elle est fausse , pour la modérer quand elle a trop d'eclat.

Enfin il n'y a pas une passion , pas un mouvement de chaque passion , pas une seule partie de ce mouvement , qui n'ait son geste & son ton particulier , sa modulation , ses degrés de gestes & de tons : il n'y a aucun homme qui n'ait pour exprimer ce mouvement , ses gestes propres , & ses tons , que j'appelle individuels ; & , ce qui doit encore plus effrayer ceux qui parlent en public , c'est qu'il n'y a pas un auditeur , s'il est homme , qui ne soit en état de saisir cette expression , & d'en sentir la justesse.

C'est même sur cette facilité de l'Auditeur qu'est fondée l'énergie de l'action. Il y a entre l'Orateur & lui une sympathie , une proportion natu-

relle, qui fait que l'un saisit vivement & exactement tout ce qui est exprimé par l'extérieur & par les tons de voix de l'autre. Quand nos oreilles & nos yeux suivent l'action de celui qui déclame, leurs fonctions s'exercent sur leur objet naturel. Nous ne perdons rien. C'est la nature même qui parle à nos organes; c'est-à-dire, aux facultés qu'elle a faites exprès pour elle-même, & de manière que ces facultés pussent l'entendre & la comprendre quand elle leur parle.

Une Langue, quelque énergique, quelque riche qu'elle soit en mots & en tours, reste en une infinité d'occasions au-dessous de l'objet qu'elle veut exprimer. Il y a des choses qu'elle ne rend qu'en partie, qu'avec obscurité, qu'avec des longueurs. Souvent elle ne fait que dessiner ce qui devrait être peint, ou même profondément gravé. Un cri nous émeut jusques dans les entrailles; tout notre être est bouleversé. Il en est de même des gestes.

Un coup d'œil dit plus vite & mieux que tous les discours. Une attitude, un maintien nous convainc, nous explique à la fois mille choses que nous débrouillons nous mêmes avec plaisir. Combien de scènes charman-tes qui doivent tout à l'art & au génie de l'acteur, & qui, si elles n'avoient que les paroles, ne feroient qu'une ébauche à peine dégrossie!

Le langage de la déclamation est aussi fécond & aussi riche qu'il est énergique. Il a des expressions pour figurer avec les paroles & les tours, de quelque espece qu'ils soient. Dans la métaphore, la métonimie, l'antonomase, l'hyperbole, le ton & le geste sont plus forts, plus foncés. La répétition, la conversion, la complexion, les différencient dans les commencemens, dans les chûtes, ou dans l'un & dans l'autre. La gradation les fait monter ou descendre; la subjection les fait concerter en basses & en dessus; l'antithèse & la comparaison les conparent & les traitent.

chent par des symmétries tantôt croisées, tantôt parallèles, dans un sens, tantôt direct & naturel, tantôt renversé. En un mot il n'y a pas une seule figure de pensée à laquelle il ne réponde aussi une figure de geste & de ton : avec cette seule différence que les figures de gestes & de tons ne se tracent point sur le papier ; au lieu que celles de pensées & de mots se présentent nettement dans des exemples.

La flexibilité des gestes & des tons qui suivent les figures de pensées & de mots, ne se trouve pas moins sensiblement dans les périodes.

Il y a des périodes simples, d'un seul membre. Il y en a des composées, qui sont de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six membres & quelquefois davantage. Il n'y en a pas une qui ne demande un certain ton & une certaine manière de geste qui les accompagne depuis le commencement jusqu'à la fin, qui termine les membres par quelque inflexion.

xion, sépare les incises, annonce les membres suivans, & enfin indique le repos absolu.

Il y a un ton qui annonce le premier membre, un autre ton qui annonce le second, un autre le troisième, un enfin qui fait sentir le *denique*, & qui avertit l'esprit & l'oreille que le repos final & absolu va venir. Enfin de même que dans une belle période, il y a mélodie, harmonie, nombre, variation de mélodie & de nombre, & d'harmonie; il y a aussi dans les gestes & dans les tons, la mélodie qui les ajuste & les unit entr'eux : car dans le geste qui se fait actuellement, il doit y avoir un reste de celui qui a précédé, & une naissance de celui qui va suivre.

Il y a le nombre, qui règle les intervalles & les repos, qui prépare les finales, qui préside aux intonations.

Il y a l'harmonie. Comme tout le monde est connoisseur, si l'acteur fait un geste discordant ou estropié, un

ton faux, s'il manque une chute; on le siffle. Si au contraire un geste, un ton est d'une vérité exquise, on bat des mains. Mais si on ramene eternellement les mêmes inflexions, les mêmes finales, les mêmes mouvemens, l'inattention se peint dans les yeux du spectateur, les muscles se relâchent, il s'endort.

Il y a la variété. La variété qui fait les délices du genre humain est surtout nécessaire dans la déclamation. Il faut varier, non-seulement quand les choses varient (ce qui est d'une nécessité indispensable), mais encore quand on répète les mêmes choses : *Le pauvre homme* du Tartuffe de Molière, *le sans dot, le que diantre alloit-il faire dans cette galere : c'est votre létagie, &c.* tous ces retours de mots, s'ils amènent avec eux les mêmes retours de tons & de gestes, deviennent fades & dégoûtans.

Enfin il y a la justesse, la clarté, la vérité. Cette dernière qualité semble renfermer les deux autres. Car quand

il s'agit de gestes & de tons , dès que l'expression est vraie , comme elle ne contient rien d'artificiel , ni qui suppose des connoissances acquises , elle est de soi claire & juste. La justesse n'est qu'un accord exact de l'expression avec la chose exprimée. Or la vérité n'est autre chose que ce même accord. Ainsi le geste & le ton , quand ils sont vrais , doivent l'un ou l'autre , souvent tous deux , sortir avec la pensée , croître avec elle , se plier à toutes ses inégalités & à ses variations : or c'est ce qu'on nomme justesse.

Ils doivent être vifs & libres. Tout ce qui sent l'étude & l'embarras , a un air de fausseté & d'artifice ; ce qui est timide , marque la foiblesse ou la défiance ; par conséquent la franchise & l'aisance , & une juste hardiesse doit se montrer dans l'action de l'Orateur. Toutes ces qualités sont renfermées dans la vérité.

C'est cette vérité que nous avons

appelée ailleurs naïveté ; & qui, si elle doit être dans les mots & dans les tours qu'emploie l'Orateur, en se servant d'une Langue qui est d'invention humaine, se trouvera, à plus forte raison, dans le langage de la nature même.

Mais dans ce genre, comme dans la Peinture, il y a le vrai, & le beau vrai. Car s'il y a deux genres qui se ressemblent, c'est la Peinture & la Déclamation : puisque l'une est le modele, & l'autre la copie. Je dis l'une, sans distinguer, parce que si la nature est le modele des peintres, les peintures à leur tour doivent être les modeles de la belle déclamation. Que de leçons pour un excellent acteur dans les tableaux de Le Brun, de Le Sueur, du Pouffin, où toutes les figures sont des especes de pantomimes, d'autant plus admirables, que pour s'exprimer, elles ont, non une suite de gestes qui s'entraident réciproquement, mais seulement un

geste qui est unique ! C'est dans ce point indivisible qu'il a fallu renfermer toute l'ame d'Alexandre, toute la douleur de la mere de Darius ; l'art l'a fait, & a trouvé le secret de nous arracher des larmes.

Que n'éprouverions-nous pas, si dans un sujet vrai, réel, existant, un orateur représentoit en soi, c'est-à-dire, sur un modele vivant & animé, ce qui n'est que peint sur la toile, ou même crayonné sur le papier, & qu'à ces gestes il joignît la parole, & les accens de la nature ?

- A toutes ces qualités ajoutez la décence qui s'étend sur toutes les autres parties, & regle la maniere. & les bornes dans tout ce qui se fait ou se dit. Elle montre à celui qui parle ce que demande de lui le sujet qu'il traite, le lieu où il est, l'auditoire qui l'écoute, la pensée qu'il exprime, enfin ce que demandent son âge & sa qualité, &c. C'est elle sur-tout qui regle le mouvement.

La plupart de ceux qui se mêlent

de parler en public , n'ont aucune idée de ce mouvement , ou du moins ils n'y font pas d'attention. C'est néanmoins du mouvement , que les Anciens appelloient quelquefois rythme , que dépend la force , ou la douceur de l'impression.

Il y avoit chez les Grecs deux sortes de mouvemens : l'un doux , tel qu'il est dans la vie d'un paisible citoyen , dont le cœur est en action ; mais sans trouble : ils l'appelloient *αἰθερός*. L'autre étoit vif & emporté , lorsque la passion est allumée ; c'étoit le *παθος* , d'où est venu le terme *pathétique*.

Ces deux mouvemens doivent régner tour à tour dans la tribune , tantôt pour s'insinuer doucement , tantôt pour faire breche & entrer d'assaut. Les orateurs imbécilles n'ont qu'une façon d'aller , fondée sur une habitude prise sottement d'après quelque modele , célèbre , peut-être , par quelque autre endroit , mais vicieux à coup sûr par celui-là. Ils dé-

bitent avec la même précipitation l'exorde & la division, le récit & les preuves. C'est un rouet démonté que rien n'arrête. Si par hasard, ils changent de mouvement, cela se fait si mal-adroitement qu'ils trahissent chaque fois leur mauvais goût. Comme leur objet unique est de décharger leur mémoire d'un fardeau importun, ils versent sans interruption les flots qui arrivent; ne songeant pas qu'ils doivent représenter en eux-mêmes les passions qu'ils veulent emouvoir; & que ces passions sont, comme le feu, d'une nature si subtile & si légère, que l'impression du moindre souffle, de la moindre idée qui passe par l'esprit, en change la couleur, le mouvement, la direction.

De tous les mouvemens, le plus décent & le plus eloquent est celui qui marque l'assurance de l'orateur sur la bonté de sa cause, & la certitude où il est, de la présenter de maniere à en persuader ceux à qui il

parle. C'est ce mouvement qui fait ce qu'on appelle le *ton d'autorité*, quand l'orateur, maître de son sujet, maître de lui-même, paroît assuré sans orgueil, & se répondre de ses succès. Ce ton inspire du respect à l'auditeur, & double le crédit des preuves. Un homme qui se laisse emporter par sa matière, nous donne une idée défavantageuse de sa légèreté ou de sa foiblesse. Je le compare à un cavalier qui ne peut retenir les rênes d'un cheval fougueux. Tout ce qui peut lui arriver de mieux dans la carrière, c'est de détruire la bonne opinion qu'on avoit de lui, & de céder la victoire à ses rivaux.

D'autres croient avoir un ton décent & digne de la chaire où ils parlent, quand ils donnent à leur voix toute son étendue, & qu'ils chantent tout ce qu'ils disent. Ce ton criard (a) n'est qu'une distraction pour l'audi-

(a) *Acuta exclamatio vocem & fauces vulnerat, eadem ladit* *audito rem. Ad Heren. III, 12.*

teur,

teur. Sa tête est comme étonnée par le bruit ; & son esprit est dans une agitation toute passive , à-peu-près telle que celle qu'on éprouve dans ces momens de rêverie où on entend sans écouter , où on voit plusieurs objets , sans en regarder aucun. Quelquefois le lieu trop petit tourmente la voix , laquelle refluant sur elle-même , fait une sorte de cacophonie qui étourdit l'auditeur , & qui l'oblige , s'il veut entendre , à un effort d'attention , dont le travail le distrait , & affoiblit d'autant l'impression qu'il auroit prise.

On ne veut point renouveler ici les observations satiriques du P. Sanlec. On se contente de remarquer qu'il n'y a point d'Art où il y ait plus de parties que dans l'Eloquence ; & qu'il n'y en a presque point que nous étudions moins , & par conséquent où nous faisons plus de fautes.

L'ame de l'auditeur seroit une table rase , sans préjugés , sans prévention ; elle seroit une cire molle prête à tou-

tes les formes, qu'elle n'obéiroit pas à la vérité, proposée de la manière dont on la propose tous les jours, avec toutes les apparences de la fausseté.

Et le plus souvent l'auditeur vient couvert de sa cuirasse, pour parer tous les traits qu'on veut lui lancer. Il défie l'orateur, il l'attend, il juge de son art, de son adresse, bien résolu de détourner les coups, ou de les renvoyer. Le moindre défaut frappe d'abord l'esprit, ôte à l'argument sa portée, & ruine toute l'entreprise de l'orateur.

On voudroit qu'un orateur, & sur-tout un orateur évangélique, rempli parfaitement de son sujet & de l'importance de son ministère, portant, comme on dit, la république dans le cœur, présentât la vérité fortement & simplement, & seulement avec le feu & la lumière qui ne manquent jamais de l'accompagner. Mais au lieu de cette vigueur mâle, qui suppose des Démosthènes, de médio-

ces artistes mesurant l'Eloquence à leurs forces , croient que tout consiste à donner des choses jolies , des phrases qu'ils appellent saillantes , de petits mots , des bluettes ; & quand ils sont venus à bout de coudre ces miseres sur un gros canevas , ils les jettent à l'auditeur selon que leur instinct en ordonne , ou l'imitation manquée de quelque modele choisi au hasard.

Les difficultés qu'on vient de faire entrevoir sur l'art de déclamer , pourront etonner quelques personnes. Mais on n'adresse ces observations qu'à ceux qui ont compris toute la grandeur de leur art , & qui se proposent d'y remporter le prix.

Il n'y a point d'art qui ne demande de l'effort : & s'il y en a quelqu'un qui en mérite , c'est celui-ci. On donne pendant des années entieres des maitres aux jeunes gens , pour leur apprendre à entrer , à sortir , à saluer , à se présenter : & on veut abandonner à la seule nature , au

T ij.

seul instinct , de régler la décence
& les graces , dans les occasions où
l'homme est en spectacle à tout un
peuple , qui juge à la rigueur de tous
ses mouvemens & de tous ses tons.
Ce naturel qu'on vante tant dans la
déclamation , & qu'on s'imagine de-
voir être inculte , pour être vrai ,
ne perdrait rien de ce qu'il a , quand
il seroit cultivé , & il acquerroit sûre-
ment une force & des charmes qu'il
n'a pas.





SECONDE PARTIE.

DU RÉCIT HISTORIQUE.

CHAPITRE I.

De la nature du Récit historique & de ses différentes especes.

LE Récit est un exposé exact & fidele d'un événement : c'est-à-dire : un exposé qui rend tout l'événement, & qui le rend comme il est. Car s'il rend plus ou moins, il n'est point exact; & s'il rend autrement, il n'est point fidele. Celui qui raconte ce qu'il a vû, le raconte comme il l'a vû, & quelquefois comme il n'est pas; alors le Récit est fidele sans être exact.

Tout récit est le portrait de l'événement qui en fait le sujet. Le Brun & Quinte-Curce ont peint tous deux les batailles d'Alexandre. Celui-ci

avec des signes arbitraires & d'institution, qui sont les mots; l'autre avec des signes naturels & d'imitation, qui sont les traits & les couleurs. S'ils ont suivi exactement la vérité, ce sont deux historiens. S'ils ont mêlé du faux avec le vrai, ils sont poètes, du moins en la partie feinte de leur ouvrage. Car le caractère du poète est de mêler le vrai avec le faux, avec cette attention seulement, que tout paroisse de même nature.

Quoiqu'il n'en soit pas de même de l'historien, cependant il est aussi placé entre la vérité & le mensonge. Il souhaite naturellement d'intéresser. Comme l'intérêt du récit dépend de la grandeur & de la singularité des choses, il est bien difficile à l'homme qui raconte, sur-tout quand il a l'imagination vive, qu'il n'y a pas contre lui de titres trop connus, & que l'événement qu'il a en main se prête jusqu'à un certain point, de s'attacher à la seule vérité, & de ne s'en

ecarter en rien. Il voit sa grâce écrite dans les yeux d'un auditeur, qui aime presque toujours mieux un vraisemblable touchant qu'une vérité sèche. Quel moyen de s'affermir alors à une scrupuleuse exactitude ? Si on respecte les faits, où on pourroit être convaincu de faux, du moins se donnera-t-on carrière sur les causes. On se fera un plaisir de tirer les plus grands effets, les plus éclatans, d'un principe presque insensible, soit par sa petitesse, soit par son éloignement. On montrera des liaisons imperceptibles, on ouvrira des souterrains ; une légère circonstance tirée de la foule, deviendra le dénouement des plus grandes entreprises. Par ce moyen on aura la gloire d'avoir eu de bons yeux, d'avoir fait des recherches profondes, de connoître bien les replis du cœur humain, & par-dessus tout-cela la reconnoissance & l'admiration de la plupart des lecteurs. Ce défaut n'est pas, comme on peut le croire, celui

des têtes légères. Mais pour être proche de la vertu, ce n'en est pas moins un vice.

Le Récit a toute sa beauté & sa perfection, quand à la fidélité & à l'exactitude, il joint la brièveté, la naïveté & la sorte d'intérêt qui lui convient.

Il faut être court dans le Récit : nous l'avons dit en parlant de l'Apolo-
logue (a), & nous avons ajouté qu'on n'est jamais long, quand on ne dit que ce qui doit être dit. C'est à celui qui parle à sentir les bornes de son sujet. Nous dirons dans le dixieme Traité ce que c'est que la naïveté du discours (b), & par conséquent celle du Récit. Quant à l'intérêt, nous en avons défini la nature, & distingué les especes dans le second volume entraitant de l'Epopée. Nous observerons seulement ici que l'intérêt du Récit véritable est infiniment plus grand que celui du Récit fabu-

(a) Tome II.

(b) Part. I. chap. IV.

leux ; parce que la vérité historique tient à nous, & qu'elle est comme une partie de notre être : c'est le portrait de nos semblables, & par conséquent le nôtre. Les fables ne sont que des tableaux d'imagination, des chimeres ingénieuses, qui nous touchent pourtant, parce que ce sont des imitations de la nature ; mais qui nous touchent moins qu'elle, parce que ce ne sont que des imitations : *In omni re procul dubio vincit imitationem veritas.* Quint.

Il y a en général trois sortes de Récits : le Récit oratoire, le Récit historique, & le Récit familial. Nous avons parlé du premier en traitant de l'Oraison ; & du dernier en parlant de l'Apologue. Nous nous bornons ici au Récit historique.

Le Récit historique a autant de caractères qu'il y a de sortes d'histoires. Or il y a l'histoire des hommes considérés dans leurs rapports avec la divinité : c'est l'histoire de la religion. L'histoire des hommes dans

298 DES GENRES

leurs rapports entr'eux : c'est l'histoire civile ; & l'histoire naturelle , qui a pour objet les productions de la nature , ses phénomènes , ses variations.

L'histoire de la religion se sous-divise en deux especes , dont l'une est l'histoire sacrée , écrite par des hommes inspirés ; l'autre l'histoire ecclésiastique , écrite par des hommes aidés de la seule lumière naturelle.



C H A P I T R E I I.

Caractère de l'Histoire Sacrée.

SI on veut connoître l'Histoire dans toute sa grandeur & toute sa noblesse, c'est dans les Livres saints qu'il faut l'envisager. L'auteur dépouillé de tout sentiment étranger à son objet, livré entierement, uniquement à la vérité qu'il peint, la présente telle qu'elle est, avec la naïveté, la force, la candeur qui lui sont propres. Nul penchant pour un parti contre un autre, nul artifice pour exciter l'amour, l'envie, l'étonnement, l'admiration. La vérité lumineuse opere par elle-même sur les esprits, sans le secours artificiel de l'éloquence. Quelle sublimité dans le récit de la création de l'Univers ! mais quelle simplicité ! C'étoit en commençant l'Histoire du Monde une belle occasion pour étaler toutes les

300 DES GENRES

richesses du génie & de l'art. On pouvoit peindre Dieu marquant un point dans l'immensité , pour être le lieu des corps , & dans l'éternité un autre point , pour être l'époque des temps. On l'auroit vû franchir par une puissance incompréhensible , l'espace qui sépare l'être & le néant ; disposer ensuite toutes les parties de la substance créée , avec une sagesse , un ordre , une magnificence dignes de lui. Mais tout cet appareil d'idées brillantes auroit rendu suspecte la foi de l'écrivain. On auroit pu croire qu'il s'occupoit de lui-même , aussi-bien que de la chose. Quel besoin a Dieu pour sa gloire , après avoir fait le monde , & l'avoir marqué du sceau de ses attributs ; quel besoin a-t-il de ces éloges emphatiques qui décelent la foiblesse ou l'ignorance de l'admirateur ? C'étoit lui-même qui dictoit à Moïse , & la simplicité devoit être le caractère de son expression : *In principio Deus creavit cælum & terram* : « Dans le

» commencement Dieu créa le ciel
 » & la terre. » La même simplicité
 regne dans l'exposition des détails :
Que la lumière soit , & elle fut. Que
 la terre produise toutes sortes de
 plantes & d'animaux, l'air toutes sor-
 tes d'oiseaux, l'eau toutes sortes de
 poissons, & *cela fut.*

Falloit-il exprimer de quelle ma-
 niere les êtres se formoient, tracer
 des commencemens de systêmes sur
 l'organisation des germes & la con-
 servation des especes, sur le prin-
 cipe de vie répandu dans la nature ,
 & communiqué en différens degrés
 aux différentes especes de végétaux
 & d'animaux ; pour amuser la vaine
 curiosité d'un esprit orgueilleux &
 inquiet, qui oublie son objet princi-
 pal, la fin à laquelle il est destiné ,
 pour des spéculations stériles ? Dieu
 ne l'a point voulu ; parce que ces
 connoissances n'appartiennent qu'à
 l'Ouvrier ; & comme l'homme n'est
 point chargé de combiner les par-
 ties, ni d'entretenir ou de distribuer

le mouvement qui détruit & répare tout dans la nature , ni d'organiser aucun germe , il étoit inutile de lui donner la science des principes. Il sembleroit qu'il étoit de la grandeur & même de la bonté de Dieu , de se réserver à lui seul le mot de cette grande énigme , & de ne laisser à l'homme que le soin de jouir , & de rendre grâces à son bienfaiteur.

Les récits touchants sont traités avec la même simplicité que les récits sublimes. La vie de Joseph qui est un modèle en ce genre , doit tout à la naïveté & aux situations qu'elle présente. Vraies beautés , que l'art ne peut remplacer par aucun effort.

La narration du Nouveau Testament a le même caractère : on n'y affecte point de montrer de la science ou de l'érudition , d'appuyer avec une sorte d'affectation sur les faits , d'aider par des réflexions le lecteur à sentir l'étendue & le poids des choses : le même esprit qui dicte le texte , en fera l'interprète pour les

lecteurs de bonne foi. Y voit-on jamais cette espece d'inquiétude qui accompagne l'auteur, lorsqu'il n'est guidé que par sa propre critique dans le choix des faits & des circonstances? On sent, au contraire, la sécurité de la plume qui retrace les événemens. Ils sauront se défendre par eux-mêmes contre l'incrédulité. Qui peut nier qu'il ne soit né à Bethléhem un enfant extraordinaire, annoncé par les Prophetes? Des sages d'Orient sont venus pour lui rendre hommage. A qui se sont-ils adressés? Au roi Hérode, qui n'étant pas en état de leur indiquer les lieux, assemble les Docteurs de la Loi, pour apprendre d'eux ce que les Prophetes ont annoncé à ce sujet. Cette notoriété ne suffit pas. Les Mages se rendent à Bethléhem: le roi soupçonneux attend leur retour: & se voyant trompé dans son attente, il explique l'oracle du ciel à sa maniere: il craint que cet enfant ne lui ôte un jour le diadème, il veut le faire périr; mais

ne sachant point ce qu'il est devenu ; il commande qu'on egorge tous les enfans des environs de Bethléhem , qui pouvoient être du même âge , afin que l'enfant persécuté soit enveloppé dans le massacre général. Des cris aigus s'elevent contre cette inhumanité , tout l'Empire Romain les a entendus , & il a frémi d'horreur. Qu'avoit besoin l'historien de cet événement , de rien joindre du sien à la simple vérité , pour la rendre plus vraisemblable ?

Dans les autres Histoires il y a des vuides à remplir , où la vérité manque , des liaisons à ménager , des causes à mettre en jeu ; l'écrivain ne peut faire un pas que les mémoires à la main : mémoires dont l'autorité a eu besoin d'être appuyée par d'autres monumens , quelquefois incontestables à la vérité , mais aussi quelquefois equivoques , obscurs , énigmatiques , qui semblent se contredire réciproquement. Dans l'histoire inspirée , on voit que l'auteur a tout présent

présent devant les yeux , & que le récit s'arrange conformément à ce qui est.

Quoique l'Histoire sacrée ne soit point faite pour servir de modele aux écrivains, mais pour apprendre à l'homme ce qu'il est, ce qu'il doit faire , & à quoi il doit tendre, selon les vûes de Dieu ; il est certain cependant qu'il n'y a rien de plus parfait dans le genre de l'Histoire. Elle est exacte, fidele, sûre, simple, sans passion : c'est la vérité même qui se montre naïvement & sans apprêts.

Nous ne parlons point de l'intérêt qui tient au fond des choses ; il n'en est point de plus grand, de plus noble, de plus vif, de plus varié dans aucune autre histoire. Elle est à l'égard des autres récits historiques, (qu'on nous pardonne cette comparaison) ce qu'est l'Epopée à l'égard des autres poèmes : puisqu'elle seule a le droit de présenter le merveilleux, c'est-à-dire, de montrer l'action de Dieu sur l'homme, les loix de sa

justice, l'étendue de son pouvoir, les trésors de sa sagesse, & la sublimité de ses desseins. Elle contient les principes & les développemens de la vraie Religion; elle expose dans le plus grand jour les maximes fondamentales de la Loi naturelle; elle apprend aux hommes dans tous les états, dans tous les âges, dans toutes les conditions, les moyens de s'assurer un bonheur solide; elle renferme les titres de tous les peuples, montre leur origine, leurs établissemens divers; elle eclaire les ténèbres de plus de trente siècles d'obscurité; elle nous présente le fil pour nous tirer du labyrinthe des temps fabuleux; elle nous donne l'explication de ces monumens précieux dont le genre humain avoit perdu le sens, quoiqu'il en fût toujours le dépositaire; enfin ce Livre des Livres est l'histoire du ciel & de la terre, & de ce qu'ils contiennent; & tout ce qui n'y est pas renfermé n'est, ou qu'une répétition des mêmes faits & des mêmes

exemples, ou qu'incertitude, erreur, erudition vaine & inutile au bonheur de l'homme.

L'Histoire Ecclésiastique ne differe de l'Histoire civile que par l'objet. L'écrivain y est abandonné à lui-même, il n'a de ressources que dans ses connoissances & ses talens pour reconnoître le vrai, & l'exposer aux autres. Mais comme il traite des matieres qui appartiennent au Christianisme, il est obligé plus qu'un autre historien d'animer son récit de cet esprit de simplicité, de naïveté, convenable à une Religion qui renonce spécialement à tout ce qui n'est que pompe vaine & ostentation frivole. M. de Fleuri a saisi parfaitement ce caractère dans son Histoire Ecclésiastique. Quand on le lit, on croit entendre la déposition d'un témoin sage & fidele, qui rend avec candeur ce qu'il a vu sans prévention, & qui le rend par conséquent comme il est. Il y a dans son style quelque chose de cette noblesse & de cette onction

qu'on sent en lisant les histoires sacrées. Il parle des desseins de Dieu avec dignité, de ses ministres avec circonspection ; il blâme & loue par les actions ; par-tout il laisse voir le bon esprit, la piété éclairée, le cœur droit. S'il présente quelquefois en passant le germe d'une réflexion, il rentre aussi-tôt dans son caractère & ses fonctions d'historien & de témoin désintéressé.

Comme notre objet n'est point ici de donner une notice de tous les historiens célèbres, ni de tracer des règles sur la manière d'étudier l'Histoire, mais seulement de caractériser les différens genres d'histoire, leurs qualités, leur objets différens, on ne doit pas être étonné de nous voir passer rapidement d'un genre à l'autre. Il nous suffit de définir, & quelquefois de citer un modèle.



C H A P I T R E I I I.

De l'Histoire Civile.

L'HISTOIRE civile est le portrait des siècles passés présenté aux siècles à venir , pour leur servir d'instruction. C'est , dit M. de la Mothe qui la définit en orateur, un spectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naissances & de chûtes d'empires, de mœurs, d'opinions, qui se succèdent incessamment ; enfin de tout ce mouvement rapide, quoiqu'insensible, qui emporte tout & change continuellement la face de la terre.

On la divise en Histoire générale & en Histoire particulière.

L'Histoire générale seroit l'histoire du Genre - humain répandu sur la terre habitable depuis le commencement du monde. Quoiqu'il n'y ait rien dont les hommes ne puissent venir à bout, en réunissant leurs for-

310. DES GENRES

ces pendant le temps nécessaire , eu egard à l'entreprise ; il paroît cependant impossible de composer une Histoire universelle qui comprenne tous les peuples, dans tous les temps, dans tous les lieux. Nous disons une Histoire , non une chronologie accompagnée de quelque détail : ce qui a été exécuté plus d'une fois. Une Histoire universelle comprendroit le fonds de toutes les Histoires des peuples , réduites à une étendue proportionnée au corps entier de l'ouvrage. L'histoire d'une grande monarchie y figureroit à-peu-près comme celle d'une province dans celle d'un royaume. Tous les objets taillés , mesurés , placés selon leurs rapportsymétriques entre eux & avec le tout , y seroient dans un état perpétuel de comparaison : & de même que le temps qui coule , emporte dans le même flot toutes les générations qui existent ensemble ; le courant de cette histoire présenteroit dans le tableau universel du genre-

humain , non-seulement les rapports contemporains des causes & des effets qui occupent la scène du monde , mais encore les germes plus ou moins développés , des catastrophes réservées aux siècles suivans.

Avant que de prendre le pinceau , il faudroit rassembler les fastes de tous les Empires , les monumens de tous les faits , être sûr de les avoir authentiques , de les entendre dans leur véritable sens ; alors il ne s'agiroit plus que de former une société nombreuse de Savans , de leur communiquer la même ame , & de la faire passer par une sorte de métempsychose , dans les continuateurs jusqu'à la perfection entière de l'entreprise. M. de Thou a donné l'Histoire générale d'un siècle : mais sa carrière se borne à l'Europe & aux événemens du dehors qui ont eu des rapports avec cette partie du monde.

M. Bossuet , qui a tracé l'esquisse d'une Histoire universelle , en borne le projet par le point de vûe auquel

il rapporte son ouvrage : point de vûe digne d'un Evêque philosophe, & d'un Théologien enrichi de la plus précieuse erudition.

Dieu a fait tout par sa gloire ; c'est-à-dire pour lui-même : & tous les êtres créés trouvent leur propre perfection dans le rapport qui les ramene à leur auteur. Ainsi tous les changemens qui arrivent au genre humain sont subordonnés aux vûes de la Providence : & une de ces vûes, depuis la chute & l'égarement de l'homme, est de le rétablir dans son premier état, par le moyen de la Religion révélée. La chaîne des causes secondes est composée d'une infinité d'anneaux, qui se tiennent & qui remontent à ce principe, qui leur sert d'appui.

De ces réflexions avouées de la saine Philosophie, aussi-bien que de la Foi, M. Bossuet prend son vol ; & se plaçant dans le sein de la Divinité, il considère la terre & les habitans qui la couvrent : il observe

les mouvemens qui les approchent, ou les éloignent de la fin qui leur est marquée. Le dessein de Dieu a été de rendre l'homme heureux par l'innocence & la liberté. L'homme s'étant rendu esclave par le crime, il s'agit de le délivrer de ses chaînes, & de le remettre dans la voie de l'innocence & du bonheur. Et c'est à ce dessein que Dieu subordonne toutes les révolutions du genre-humain.

Dans ce raisonnement de M. de Meaux, il y a deux parties : Dieu veut établir une Religion pour rétablir l'homme dans ses droits, c'est la première partie : Dieu veut qu'il y ait des révolutions dans les affaires humaines, c'est la seconde.

Où il y a subordination entre ces deux décrets, ou il n'y en a point. S'il y en a, le plan de M. Bossuet qui subordonne les révolutions du genre-humain à l'établissement de la Religion surnaturelle, est admirable. Et pour prouver qu'il n'est pas possible qu'il n'y en ait pas, il suffit de penser

qu'on ne peut envisager l'ame de l'homme , qui est proprement l'homme , sans un rapport actuel à son bonheur , qui est d'être réunie avec Dieu, & par conséquent, que toutes les ames qui operent les mouvemens du genre-humain, quelque éloignées qu'elles soient du but qui leur est marqué, sont toutes rappellées par la Providence à la seule fin qu'elles devroient se proposer dans tous leurs mouvemens; enfin que toutes les actions de l'homme, tant celles qui sont dans l'ordre de la grâce, que celles qui sont dans l'ordre de la nature, entrent nécessairement dans le systême de la sagesse de Dieu sur la destination des hommes.

D'ailleurs, si, comme on ne peut en douter, il y a des causes finales dans les révolutions qui s'operent dans le genre-humain; quel objet plus raisonnable ces révolutions peuvent-elles avoir, que de tourner le genre-humain vers son auteur, son bienfaiteur, son bonheur; & par

conséquent, de l'amener à la connoissance d'une Religion hors de laquelle il n'y a point de félicité pour l'homme ?

Cette idée sublime est l'ame de l'ouvrage de M. Bossuet ; elle s'y répand dans toutes les parties, & présente ainsi le plus grand tableau, le plus magnifique, le mieux ordonné, que l'Histoire ait jamais conçu : c'est le rapport de toutes les révolutions des empires, des royaumes, de tous les changemens arrivés aux nations, avec l'établissement de l'Eglise de Jesus-Christ.

C'est dans l'exécution de ce dessein sublime, qu'on voit la force & la hardiesse du pinceau de l'auteur. Il avoit pû le concevoir, il pouvoit le remplir. Tout y est digne du grand Bossuet, de la haute idée qu'il avoit de la Religion, & de son ministère auprès d'un jeune Prince, à qui il falloit faire sentir profondément que les Rois, qui se croient souvent des Dieux, ne sont que des instrumens

316 DES GENRES

dont la Divinité se sert pour punir ou récompenser les peuples & les ramener par-là, ou les confirmer de plus en plus dans la voie où il les appelle.

CHAPITRE IV.

Des Histoires particulieres.

L'HISTOIRE, qu'on appelle particuliere, par opposition à l'Histoire générale du monde, peut être générale par opposition à d'autres histoires dont l'objet est moins étendu. Par exemple, l'histoire d'un royaume par rapport à celle d'une province; celle d'une province par rapport à celle d'une ville, peuvent être, quoiqu'improprement, appelées générales.

On sent que plus le champ de l'histoire est vaste, plus les objets doivent y paroître petits; en se plaçant au centre des choses, les objets décroissent à mesure qu'ils s'éloignent: Il y en a qu'on verroit dans une

médiocre etendue, qu'on n'apperçoit point du tout par le coup d'œil général; il y en a d'autres qui seroient frappans, qu'on ne fait qu'appercevoir; d'autres enfin, qui auroient toute l'attention du spectateur, & qui n'en ont qu'une partie. C'est à l'écrivain à se placer dans le vrai point de vûe de son ouvrage, & à graduer, comme il convient, les proportions de chaque objet, dans son tableau, selon les regles de la perspective. S'il s'agit de l'histoire d'un royaume ou d'un empire, il faudra dessiner correctement, & peindre avec soin, tout ce qui a influé sur les affaires publiques, & qui pourra servir à quiconque sera chargé du ministère public dans le même royaume. Il y a eu des fêtes somptueuses, des spectacles brillans, des orages, des inondations, c'est, dit Tacite, la matiere d'un Journal: tout ce qu'on peut exiger de l'Histoire, c'est qu'elle les indique en passant.

Les Histoires des empires & des

royaumes ne devroient être écrites que par des Philosophes ou par des Ministres, ou plutôt par des Philosophes qui auroient rempli les fonctions du ministère; alors on y développeroit avec un succès égal les jeux des passions & ceux de la politique, & les rapports de ces causes avec leurs effets. On verroit en même temps les ressorts qui tiennent à l'humanité, & qui agissent dans toutes les espèces de gouvernement, & ceux qui tiennent au gouvernement particulier des peuples, selon leurs caractères propres. On verroit que telle force remue tous les hommes, quels qu'ils soient; que telle autre remue seulement les esprits républicains, ou ceux qui sont accoutumés à la monarchie; que telle voie affoiblit, éteint les vertus, l'honneur, le respect dû au gouvernement, &c.

Xénophon, Thucydide, Tite-Live, Tacite, avoient ces provisions quand ils entreprirent d'écrire l'Hi-

toire. Elle semble retenir chez eux une partie de son caractère originai-
re, qui étoit d'envelopper la morale
& la politique sous l'écorce des faits.
A l'exemple des poètes qui cou-
vroient du voile de la fiction tous
les mystères de la philosophie, ils ne
se sont point contentés de donner
une liste des événemens, selon l'or-
dre des temps & des lieux, ils ont
écrit des traités complets de politi-
que, tirés de la conduite bonne ou
mauvaise des peuples dont ils ont fait
l'histoire. Et sans paroître avoir d'au-
tre dessein que de raconter des faits,
ou d'intéresser le lecteur par des ta-
bleaux suivis d'entreprises impor-
tantes, ils trouvent le moyen d'in-
struire l'esprit, de former le cœur,
& de développer toute la Philoso-
phie morale.

Il y a des histoires qui se bornent
à un seul événement important, com-
me la conjuration de Catilina, celle
de Valslein, la révolution de Portu-
gal, le siège de Dunkerque. Il est né-

cessaire dans ces sortes d'histoires de faire quelque préambule pour introduire le lecteur dans le récit. Un poëte epique a le droit de se jeter tout d'un coup au milieu des choses qu'il doit raconter ; souvent même il commence fort près de la fin , se réservant certains détours agréables pour apprendre au lecteur ce qu'il désire de savoir. Mais l'Histoire toujours sage , toujours mesurée , ne se permet point ces libertés. La Chronologie est son flambeau : elle la suit scrupuleusement , pas à pas. Ainsi dans ces histoires séparées , il faut que l'historien mette d'abord le lecteur au fait des temps , des lieux , des mœurs , des intérêts , des caractères : qu'il présente ensuite au milieu de toutes ces circonstances , le germe de l'événement à raconter ; qu'il en suive les développemens & les progrès , & qu'il le conduise jusqu'à sa fin. Ces morceaux sont très-agréables , parce qu'avec le mérite de la vérité , ils ont une partie des qualités

qualités de la poésie. Il y a unité d'action, commencement, milieu, fin. C'est un corps qu'on peut tailler régulièrement, & proportionner dans tous ses membres; il n'y manque que la poésie du style, le merveilleux, & quelque désordre de l'art, pour en faire une Epopée.

Il y a des histoires qui se bornent à la vie d'un seul homme. Si c'est un Prince, elle est la matière d'une *juste* histoire; telle est l'Histoire de Louis XIV, de Louis XI, d'Alexandre le grand; pourvu cependant qu'on y considère l'homme d'Etat plus que l'homme privé: car si on s'arrête autant sur les détails de sa conduite particulière, que sur le maniment des affaires publiques, c'est proprement ce qu'on appelle une Vie.

Les Anciens avoient un goût particulier pour écrire des vies. Pleins de respect & de reconnaissance pour les hommes illustres, & considérant d'ailleurs que le souvenir honorable

que les morts laissent après eux, est le seul bien qui leur reste sur la terre qu'ils ont quittée, ils se faisoient un plaisir & un devoir de leur assurer ce foible avantage. Je prendrois les armes, disoit Cicéron, pour défendre la gloire des morts illustres, comme ils les ont prises pour défendre la vie des citoyens. Ce sont des leçons immortelles, des exemples de vertus consacrés au genre-humain. Les portraits & les statues qui représentent les traits corporels des grands hommes sont renfermés dans les maisons de leurs enfans, & exposés aux yeux d'un petit nombre d'amis; les eloges tracés par des plumes habiles, représentent l'ame même, & les sentimens vertueux, ils se multiplient sans peine, ils passent dans toutes les langues, volent dans tous les lieux, & servent de maîtres dans tous les temps.

Cornelius Nepos, Plutarque, Suétone, ont préféré ce genre de récit aux histoires de longue haleine. Ils

peignent leurs héros dans tous les détails de la vie , & attachent particulièrement ceux qui cherchent à connoître l'homme. Quel besoin a le citoyen paisible , l'homme de Lettres , de Robe , d'avoir toujours devant les yeux des guerriers qui prennent des villes , qui livrent des batailles , qui donnent la paix aux pays qu'ils ont dépeuplés ? Ces traits sont bons pour les esprits qui aiment les événemens bruyans. Mais pour qui-conque veut connoître l'homme en lui-même ; les menues occupations de César , d'Auguste , des traits d'Henri IV , de Louis XIV , sont infiniment plus touchans & plus agréables , que des victoires & des triomphes.

Suétone , & Cornelius Nepos , se sont contentés de présenter un seul homme à la fois. Plutarque s'est fait un plan plus étendu & plus intéressant pour un esprit philosophique. Il met en parallèle les hommes qui ont brillé dans le même genre. Chez lui, Cicé-

ron figure à côté de Démosthène ,
Annibal à côté de Scipion. Le lecteur
se portant tour-à-tour sur ces pièces
de comparaison , juge les degrés de
vice & de vertu , & s'exerce, malgré
qu'il en ait , ne croyant que suivre
l'écrivain qui l'entraîne. Il y a des
personnes qui préfèrent cet historien
à tous les autres , à cause du grand
sens qu'on y trouve par-tout , d'une
philosophie solide qui ne tend qu'à
la vertu ; enfin parce qu'il peint
l'homme , & qu'il le peint forte-
ment.



CHAPITRE V.

Style de l'Histoire.

LE texte de l'Histoire doit être naturellement dans la forme indirecte, c'est-à-dire, que l'historien doit raconter ce qui a été dit ou fait par les acteurs qu'il introduit sur la scène; & ne point les faire parler eux-mêmes. Cependant, comme on a observé que plus les acteurs parlent eux-mêmes, plus le récit est vif & animé; les historiens, à mesure qu'ils ont été plus raffinés dans l'art, ont emprunté quelque chose de la manière des poëtes, & ont changé en dramatique la forme trop monotone de leur récit.

Quelquefois ils citent les paroles même de leurs personnages; & alors c'est un titre original qu'ils inferent dans l'Histoire. Pour être insérées de la sorte, il faut qu'elles le méritent

par leur importance. Toutes les paroles d'Alexandre , d'Auguste , de Louis le Grand , quand même elles auroient toujours été dignes de si grands Princes , ne sont pas toujours dignes de l'Histoire. Tite-Live rapporte les termes mêmes des premières déclarations de guerre , & des traités faits avec les peuples voisins de Rome ; Salluste copie la lettre de Catilina à Mallius , & le discours de Caton aussi-bien que celui de César. Ces morceaux plaisent toujours , quand ils ne sont pas trop longs , & qu'ils sont assez nerveux pour n'avoir pas besoin d'être réduits & referrés par une analyse.

Quelquefois les historiens se chargent de faire eux-mêmes les discours qui ont été faits , ou même d'en faire , quoiqu'il n'y en ait point eu de faits ; & cela pour présenter plus nettement les causes qui ont déterminé les entreprises. L'auteur alors , à l'imitation du poëte , se place dans les circonstances où il voit ses acteurs : il

prend leur caractère , leur esprit , leurs sentimens : & dans cet enthousiasme purement artificiel , il tâche de parler comme ils auroient parlé eux-mêmes. C'étoit le goût dominant de Tite-Live. Plein de génie & de verve , il ne pouvoit se défendre contre la tentation de haranguer , toutes les fois que l'occasion se présentoit. C'étoit presque un besoin ; mais un besoin , que nous serions bien fâché qu'il n'eût point satisfait. Tous les historiens qui ont imité son exemple , ont remporté les mêmes applaudissemens que les poètes , lorsqu'ils ont bien peint les mœurs. Pourvu que l'histoire seule fournisse tout le fond de cette sorte de drame , il semble que le lecteur ne peut que savoir gré à l'historien d'un artifice qui anime le récit sans faire tort à la vérité.

Quand les historiens ont craint que cette forme dramatique ne donnât l'air de fiction à leur récit , ils ont pris la forme indirecte , qui tient une

sorte de milieu entre le récit & le drame. Le peuple de Rome s'étant retiré sur le Mont Aventin, on lui envoya Ménenius Agrippa, qui se contenta de lui dire (a), « Que dans » le temps que les membres de » l'homme n'étoient pas soumis à » une seule volonté, comme ils le » sont à présent, & qu'ils avoient » chacun la leur propre, aussi-bien » que leur langage, ils s'étoient of- » fensés de ce que leurs soins, leurs » travaux, n'étoient que pour l'esto- » mac, qui, tranquille au milieu » d'eux, n'avoit qu'à jouir des biens » qu'on lui apportoit. Qu'ils étoient » convenus que la main ne porteroit » plus à la bouche, que la bouche ne

(a) *Tempore quo in homine non, ut nunc, omnia in unum consentiebant, sed singulis membris suum cuique consilium, suus sermo fuerit, indignatas reliquas partes sua cura, suo labore, ac ministerio ventri omnia quarri: ventrem in medio quietum, nihil aliud quam datis voluptatibus frui; conspirasse inde ne manus ad os cibumferrent, &c. L. 2.*

» recevroit plus les alimens , que les
 » dents cesseroient de les broyer.
 » Qu'ayant voulu par ce moyen ré-
 » duire l'estomac , ils étoient tombés
 » eux-mêmes en langueur ». L'historien dans ce récit ne disparoît pas , il se montre avec l'acteur.

A cet ornement du style historique , se joint celui qui naît des pensées. Il n'est pas possible qu'en maniant long-temps des faits , & en les considérant dans toutes leurs faces , il ne vienne aux auteurs quantité d'idées de toutes especes , qui ne viennent pas au lecteur qui passe légèrement sur les objets. Il y a plus , selon le caractère & le goût dominant de chaque écrivain , ces idées sont ou morales ou politiques , pleines d'humanité , ou mêlées d'aigreur , tournées vers la subordination légitime , ou vers l'indépendance. Il semble que les faits passant par l'esprit de l'historien , y prennent la couleur de l'homme. On sent que ces beautés sont bien voisines du vice. Quel be-

soin a le lecteur de vos réflexions , si elles ne sont que de vous , si elles ne naissent point du sujet ? Elles en naissent. Contentez - vous de m'en avertir ; & tout au plus de me montrer le germe de ma réflexion. Si vous m'etalez trop souvent des maximes , des sentences ; si vous prêchez à chaque page , comme l'ont fait quelques modernes ; quelque bien écrite que soit votre Histoire , je m'ennuie de recevoir la leçon ; je prends peu-à-peu congé du maître , & je le laisse seul dans sa chaire.

Ce défaut n'est en général que celui d'une ame vraiment vertueuse , qui avec beaucoup d'imagination a fait provision de philosophie. Il y a partout des rapports avec les principes de morale. On les saisit vivement , on ne peut se résoudre à perdre une maxime , une réflexion , qui séduit par son tour heureux.

Les images vives figurent avec plus d'éclat encore que les pensées dans l'Histoire : elles reviennent plus

souvent, & tiennent plus de place dans le discours.

On peint les faits : c'est le combat des Horaces & des Curiaces ; c'est la peste de Rome, l'arrivée d'Agrip-pine avec les cendres de Germanicus, ou Germanicus lui-même au lit de la mort.

On peint les traits du corps, le caractère d'esprit, les mœurs : c'est Caton, Catilina, Pison, &c. Les maîtres rigides en éloquence, veulent cependant qu'on peigne les hommes par leurs actions plutôt que par des mots. Aussi Homère & Virgile, qu'on peut regarder comme les modèles du beau en fait de récits, sont-ils extrêmement réservés sur ces tableaux d'attache, où l'écrivain s'amuse à crayonner des idées que le lecteur doit se donner d'après les faits, s'il est intelligent. Car c'est à lui à tirer par induction, le caractère des acteurs qu'on lui a présentés. Faut-il le tenir par la main, ou même le porter dans toute la route ? Le

moyen de le tenir éveillé, est de l'exercer, de lui donner une tâche. Pourvu qu'elle ne soit pas trop forte, il la remplira avec un retour de satisfaction sur lui-même; & saura gré à l'auteur de la bonne opinion qu'il a eue de lui.

Après tout ce que nous avons dit ci-devant sur l'elocution, ce qui reste de détail par rapport au style de l'Histoire, se réduit à peu de choses. On sent qu'il ne doit s'y trouver aucune figure oratoire, parce que ces figures sont faites pour exprimer les passions; or un historien n'en a point: il n'a ni amis, ni ennemis, ni parens, ni patrie. Il n'a rien à prouver, ni à détruire; il n'accuse, ni ne défend. Tout son office est d'exposer la chose comme elle est: *Nihil iratum habet, nihil invidum, nihil atrox, nihil mirabile, nihil astutum; casta, verecunda, virgo incorrupta quodam modo.* Cicéron, Tacite & Salluste semblent avoir eu cette partie plus que Tite-Live. On sent en lisant celui-ci qu'il étoit Ro-

main ; chez lui on estime Annibal, on l'admire ; mais on a peur de lui parce qu'on aime Rome. Après tout, ce défaut étoit une beauté pour les Romains. Qui est assez philosophe pour ne dédier son ouvrage qu'au genre-humain, ou à la postérité ?

Nous ne parlons pas de Quinte-Curce qui n'a fait proprement qu'un éloge d'Alexandre ; ni de Xenophon qui n'a prétendu que donner le modèle du parfait Monarque. Ce dernier est le plus simple, le plus naïf de tous les historiens, si on en excepte César, qui s'est montré en ce genre comme dans le militaire, le premier homme de son siècle. Il n'est point frisé, dit Cicéron, ni paré, ni ajusté, mais il est plus beau que s'il l'étoit. Les tours recherchés, les expressions fortes, les pensées brillantes conviennent moins à un homme de bon sens qu'à un Rhéteur, qui veut attirer sur lui une partie de l'attention qui n'est dûe qu'au sujet. Tout cet appareil déguise l'histoire plutôt qu'il ne l'embellit.

334 DES GENRES

La principale qualité du style historique, est d'être rapide : l'historien se hâte d'arriver à l'événement ; & c'est pour lui sur-tout qu'est vraie la maxime d'Horace :

*Et brevitate opus , ut currat sententia neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.*

Il doit être proportionné au sujet. Une histoire générale ne s'écrit point du même ton qu'une histoire particulière ; c'est presque un discours soutenu : elle est plus périodique , & plus nombreuse. Tite-Live & Tacite ont une maniere plus élevée que Cornelius Nepos. Le caractère même de l'écrivain contribue souvent autant que le sujet à lui donner plus ou moins d'élévation ; quelque effort qu'on fasse, on ne peut s'oublier assez soi-même pour ne pas assaisonner les choses à son goût. Et après tout, quelle autre loi y a-t-il pour guider un écrivain ? Il s'agit de l'avoir bon.



CHAPITRE VI.

De l'Histoire Naturelle.

LE Chancelier Bacon dans cet ouvrage admirable , où il présente le tableau de la perfection possible des sciences , divise l'Histoire naturelle en trois branches , dont la première concerne les ouvrages réguliers de la nature , c'est-à-dire , ceux où il nous semble que les loix ordinaires de la nature ont été suivies ; la seconde ses egaremens , c'est-à-dire , les ouvrages où la nature semble s'être écartée de sa marche ordinaire ; la troisième , les arts , c'est-à-dire , les ouvrages où la nature est employée ou imitée par l'industrie des hommes ; en trois mots , la liberté , les écarts & les chaînes de la Nature , ou les productions constantes qui se renouvellent chaque jour dans la même espece ; les phénomènes extraordinaires qui de temps en temps

frappent les yeux & etonnent l'imagination ; les ouvrages que l'adresse & l'effort de l'esprit humain tirent du fonds de la nature : voilà l'objet de l'Histoire Naturelle.

Quiconque entreprend de l'étudier ou de l'écrire, doit songer que l'Univers est le temple de la Divinité. Si, comme l'a dit un payen, lorsque nous nous présentons devant les autels, nous abaïssons nos regards, si nous prenons tout l'extérieur de la modestie & du respect ; à plus forte raison, devons-nous être réservés & respectueux, lorsque nous entreprenons de reconnoître les astres, le ciel, les dieux. Défions-nous de nous-mêmes, craignons d'affirmer ce que nous ne savons pas, ou de dissimuler ce que nous savons. C'est Aristote qui nous donne cet avis important. Platon, pénétré de ce sentiment, commence sa dissertation sur la Nature par l'invocation de Dieu. Jamais la vraie philosophie n'a rougi de montrer de la piété & du respect

respect pour l'Être suprême ; lors même que les Philosophes ne le connoissoient qu'imparfaitement.

Le plan , ni l'objet de cet ouvrage n'exigent point de nous un grand détail dans cette partie. Il nous suffira d'avertir les jeunes gens que cette étude est aussi utile qu'elle est agréable.

Est-il rien de plus satisfaisant pour l'homme , que de reconnoître tous les biens dont il a été environné , & de saisir les rapports de tous les êtres, soit entre eux, soit avec lui-même ? Alors , dit Sénèque , je rends grâces aux Dieux ; alors je trouve la vie précieuse , quand je contemple la Nature , que je la considère dans son intérieur. Par quelle autre raison pourrois-je me féliciter d'être du nombre des vivans ? Seroit-ce pour faire filtrer sans cesse le boire , le manger ? pour administrer chaque jour le pain à un corps fragile , qui dépérit à chaque instant , & faire auprès de lui pendant cinquante ou

soixante ans, les fonctions d'un garde-malade ? Non , non : c'est pour connoître la Nature , & nous elever par cette connoissance , jusqu'à l'Être infini qui a fait & arrangé toutes choses , qui les maintient , qui les gouverne (a).

Séneque n'est pas le seul qui ait parlé de la sorte des fins qu'on doit se proposer dans l'étude de la Nature , Cicéron l'avoit fait avant lui , d'après tous les philosophes de l'antiquité. Il n'est pas même nécessaire d'être instruit par la révélation pour sentir cette vérité :

Les Cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.

(a) *Tunc Naturæ rerum gratias ago , cum illam non ab hac parte video quæ publica est , sed in secretiora ejus intravi : cum disco , universi quis auctor sit , quis custos , quid sit Deus . . . Nisi ad hæc admitterer , non fuerat operæ pretium nasci.*

Quid enim erat cur in numero viventium , me positum esse gauderem ? An ut cibos & potiones percolarem ? Ut hoc corpus casurum , & fluidum , periturumque nisi , subinde impleatur , farcirem , & viverem ægri minister ? 6. Quæstion. Nat.

Tout ce que leur globe enferme
Célèbre un Dieu créateur.
De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux,
Son admirable structure
Est la voix de la Nature,
Qui se fait entendre aux yeux. *Rouff. Ode 2.*

Les attributs de Dieu, sa sagesse,
sa puissance, sa bonté, sa providen-
ce, sont gravés par-tout; on les voit
non-seulement dans les cieus, dans
les météores, dans les elancemens
de la mer; on les voit dans un in-
secte :

O toi, qui follement fais ton Dieu du hazard;
Vien me développer ce nid qu'avec tant d'art
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle?
Comment pour elever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance?

Racine, Poème de la Religion, Chang I.

C'est dans l'étude de l'Histoire naturelle , qu'on découvre les causes finales , & les vûes du Créateur par rapport à l'homme ; qu'on apprend à connoître les bienfaits de l'Être suprême , & à lui payer le tribut de reconnoissance qui lui est dû. Est-il un objet plus grand & plus capable de relever le mérite de l'Histoire naturelle ? Ce n'est pas le seul.

Elle fournit les plus grands secours à l'Agriculture , au Commerce , à la Médecine , à tous les Arts. Elle fait connoître les productions des différens climats ; elle nous donne de nouvelles idées sur l'emploi des matériaux que nous avons ; elle lie les peuples entre eux par la communication réciproque de leurs richesses ; elle nous rend habitans de tous les lieux , comme l'Histoire civile nous rend contemporains de tous les siècles.

Aristote avoit fait sentir à son élève Alexandre le Grand , de quelle beau-

té & de quelle importance seroit un ouvrage sur la nature , le caractère & les mœurs des différentes especes d'animaux. Ce Prince au milieu de ses triomphes, malgré l'éclat bruyant de sa fortune, n'oublioit pas de faire conduire au Philosophe toutes les especes inconnues à la Grece , pour étendre les limites des sciences aussi bien que celles de son empire. Il y joignoit des mémoires détaillés sur la formation, la nourriture, la maniere de vivre, l'industrie de ces animaux. Aristote en faisoit l'anatomie comparée avec la structure de l'homme ; & d'un coup d'œil en partant de ce que nous sommes, il faisoit voir les conformités ou les différences, dans le nombre, la structure, la position, l'usage des parties. Il avoit écrit sur cette matiere quarante livres, dont les dix qui nous restent, font regretter aux connoisseurs la perte inestimable des autres : « Cet » ouvrage, dit M. de Buffon dans sa

» préface sur l'Histoire naturelle, s'est
 » présenté à mes yeux comme une
 » table des matieres, qu'on auroit
 » extraite avec le plus grand soin, de
 » plusieurs milliers de volumes de
 » toutes especes : c'est l'abrégé le
 » plus savant qui ait jamais été fait,
 » si la science est en effet l'histoire
 » des faits : & quand même on sup-
 » poseroit qu'Aristote auroit tiré de
 » tous les livres de son temps ce qu'il
 » a mis dans le sien, le plan de l'ou-
 » vrage, sa distribution, le choix des
 » exemples, la justesse des compa-
 » raisons, une certaine tournure dans
 » les idées, que j'appellerois volon-
 » tiers le caractère philosophique,
 » ne laissent pas douter un instant
 » qu'il ne fût lui-même bien plus
 » riche que ceux dont il auroit em-
 » prunté ».

Théophraste, disciple d'Aristote,
 avoit recueilli ce qu'on savoit de son
 temps de l'histoire des plantes ; il
 nous reste encore un morceau de
 son ouvrage, par lequel on peut

juger de la maniere dont il traitoit cette partie.

Pline l'Ancien, ainsi surnommé pour le distinguer de Pline le Jeune son neveu, dont nous avons les lettres, a fait un plan d'Histoire naturelle qui semble surpasser les forces humaines. « Son Histoire, dit le Naturaliste moderne, que je viens de » citer, comprend indépendamment » de l'histoire des animaux, des plantes & des minéraux; l'histoire du » ciel & de la terre; la médecine, le » commerce, la navigation; l'histoire » des Arts libéraux & mécaniques; » l'origine des usages, enfin toutes » les sciences naturelles & tous les » arts humains; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. . . . » Son ouvrage est aussi varié que la » Nature ».

Ces secours qui nous sont offerts par l'antiquité, joints aux recherches des Naturalistes modernes, les collections immenses du Cabinet du

Roi , & celles de quelques particuliers riches dont le goût s'est tourné vers cet objet ; les mémoires recueillis des Savans & des Voyageurs , mettront bien-tôt notre siècle en état de jouir d'une Histoire naturelle plus riche , plus raisonnée , & plus complete , que tout ce qui a paru jusqu'ici.





TROISIEME PARTIE.

DU GENRE ÉPISTOLAIRE.

LE Genre epistolaire n'est autre chose que le Genre oratoire rabaislé jusqu'au simple entretien ; par conséquent il y a autant d'especes de lettres qu'il y a de genres d'oraisons.

On conseille dans une lettre , on détourne , on exhorte , on console , on demande , on recommande , on réconcilie , on discute : & alors on est dans le genre délibératif. On accuse , on se plaint , on menace , on demande que les torts soient réparés : c'est le genre judiciaire. On loue , on blâme , on raconte , on félicite , on remercie , &c. c'est le genre démonstratif.

Il y a deux sortes de Lettres : les unes qu'on peut appeller philosophiques , où on traite d'une maniere libre quelque sujet littéraire ; les au-

tres familiares, qui ne sont autre chose qu'une espece de conversation entre des absens : *absentium mutuus sermo*. Le style de celles-ci doit ressembler à celui d'un entretien tel qu'on l'auroit avec la personne même, si elle étoit présente. Dans les Lettres philosophiques, qui sont proprement des dissertations, ou des discours adressés à un ami, on s'élève quelquefois avec la matiere, selon les circonstances.

Le style simple & le style familier, ne sont pas une même chose. On écrit d'un style simple, aux personnes les plus élevées au-dessus de nous, mais non pas d'un style familier. Tout ce qui est familier est simple, tout ce qui est simple n'est pas familier (a).

La familiarité suppose une certaine liaison d'amitié, un usage libre & fréquent avec les personnes, une

(a) Nous avons décrit ci-dessus, d'après Cicéron, le caractère du style simple. Il ne s'agit ici que de faire quelques observations sur le style épistolaire en général.

espece d'égalité, en vertu de laquelle on ne se gêne point dans le discours; parce qu'on est sûr que tout ce qu'on dit sera bien reçu, ou qu'on fera grace à ce qui pourroit y être défectueux. Les personnes qui sont au-dessus de nous ont le tact si fin, en fait d'égards, qu'il est bien difficile de leur échapper quand on leur manque. Un mot, un ton, un geste, un semblant, tout est remarqué, senti & jugé.

Bien sentir qui on est, & à qui on parle, est la première chose nécessaire pour bien parler; & par conséquent pour bien écrire. C'est ce sentiment qui règle ce qu'on doit dire, & la manière dont on doit le dire. C'est lui qui dicte les choses, les tours, les expressions. La moindre dissonance avec lui fait difformité, d'autant plus que l'amour-propre de ceux à qui on écrit, fait toujours quand on lui fait tort, ou grace, ou justice: ainsi avant tout il faut se mettre en présence de ceux à qui on écrit.

On a avec eux des rapports de toutes especes : rapports d'egalité, de supériorité. Dans la supériorité il y a des degrés variés à l'infini, & combinés de devoirs, de respects, d'amitié, de tendresse, de reconnoissance, d'intérêts, de passé, de présent, d'avenir, de réel, de possible, de crainte, d'espérance, en un mot, des rapports de tout ce qui tient à l'être, à la fortune, à l'état des deux personnes dont l'une écrit à l'autre. Un de ces rapports manqué, vous êtes un sot, ou un fat. Un supérieur fait trop sentir ce qu'il est ; sa lettre lui vaut un ennemi ; un inférieur s'abaisse trop, on l'écrafe ; un égal prend des airs, on l'humilie : on demande avec hardiesse ; voilà un homme qui a trop de confiance : avec timidité ; il se défie de lui-même ; peut-être est-ce orgueil. Ceux qui ont l'esprit juste saisissent le point unique, & tâchent de s'y tenir.

Quand il ne s'agit que de louer, d'applaudir, de féliciter, de rendre de très-humbles actions de grâces,

on peut laisser courir la plume ; on ne risque guere de blesser ceux à qui on parle. Les délicats, il est vrai, souhaitent que le tour soit fin, l'impression légère, faite comme en passant à un autre objet, & de maniere qu'on puisse voir ou ne pas voir la louange, la refuser ou l'accepter, y répondre, ou la passer sous silence, en avouer une partie & favoriser le reste en secret. Mais quand même cette finesse ne s'y trouveroit pas, on le pardonne aisément en faveur de la bonne intention.

Il faut être sur-tout d'une extrême réserve sur l'article de la plaisanterie, parce qu'elle n'est bonne que quand elle est placée, & qu'il est difficile dans les lettres de frapper juste. On tire de loin. Souvent un mot qui auroit besoin d'être accueilli avec gaieté arrive dans un moment noir, & se trouve au milieu des chagrins & des douleurs. Il en est de même de la tristesse. *Vous en êtes encore à pleurer M. de... On n'y pense plus en ce pays-ci ; il faut expédier. Les*

lettres ainsi hasardées dans des circonstances douteuses ont, dit Madame de Sévigné, l'air d'une dame de Province qui dans un cercle de Paris confie des intrigues d'Avignon. Le plus sûr, à moins qu'on ne soit dans la plus grande intimité, est de s'en tenir au bon sens, qui est de tous les momens & de tous les lieux, & qui n'a que faire de l'assaisonnement des circonstances.

Quant aux bons mots, il est encore plus dangereux de les laisser aller ; parce que le plus souvent ils ont une teinture de malignité. A la bonne heure qu'on raconte les bons mots des autres ; qu'on tire parti de quelque aventure, pour en egayer une lettre ; mais que ce soit toujours de maniere à rejeter loin de soi tout soupçon de méchanceté. Peut-être que dans l'instant nous serons jugés benignement ; mais qui sait si dans un autre moment il n'y aura pas quelque retour secret ? Qui sait si ce trait dans quelque circonstance moins favorable, ne sera point rapproché de

quelque autre , pour en conclure un vice de caractère ? Il ne faut jamais donner d'armes contre soi.

Lorsqu'il s'agit d'affaires , la broderie est dangereuse : souvent on s'empêtre soi-même dans ses périodes. Les termes propres , les tours simples , & sur-tout la brièveté sont-là de saison. Madame de Maintenon est un modèle excellent dans cette partie : elle dit ce qu'il faut dire , le dit bien , & ne dit que cela.

Madame de Sévigné , qu'on ne peut trop citer dans cette matière , étoit avec sa fille dans une position excellente pour bien écrire. Le cœur & la liberté faisoient tout l'ouvrage. Elle étoit toujours en présence de sa fille : elle en avoit fait , comme on le disoit , sa pensée habituelle. Joignez à cela le grand usage du monde , l'expérience des choses de la vie , la lecture des livres d'agrément , beaucoup d'esprit & de gaieté : tout cela devoit produire des choses merveilleuses. Mais quand elle écrivoit à d'autres qu'à sa fille , elle avoit des

graces de moins, parce qu'elle avoit moins de liberté ou d'amitié. « Je » vous donne le dessus de tous les » paniers, c'est-à-dire, la fleur de » mon esprit, de ma tête, de mes » yeux, de ma plume, de mon écriture, & puis le reste va comme il » peut ». Elle avoit du plaisir en écrivant à cette fille si chère, elle *labouroit* avec les autres. Il n'est personne qui ne l'ait éprouvé comme elle. Quand le cœur dicte, il va plus vite que la plume. Mais quand il y a de la contrainte, l'esprit ne fournit qu'à regret : on est stérile, rien n'arrive.

Lorsqu'on est dans ces momens de disgrâce, il faut recourir à l'art, s'arrêter, considérer en gros ce qu'on veut écrire, se représenter la personne à qui on écrit, se monter au ton qu'on fait qu'il lui faut, & ensuite *labourer*.

Chacun connoît ses forces & sent ses besoins. Ceux qui ne peuvent écrire d'un trait font sagement de jeter d'abord leurs idées sur le papier.

Il est même à propos que les jeunes gens qui commencent, corrigent leurs lettres, jusqu'à ce qu'ils aient pris l'habitude d'être exacts. On pardonne à leur âge de laisser paroître de l'art & de la timidité dans leur style : défaut toujours préférable aux longueurs, aux redites, aux obscurités, aux vices de construction & de grammaire. Nous les avertissons qu'il ne faut souvent qu'un mot pour donner une mauvaise idée de leur esprit, de leurs sentimens, de leur education :

« Il m'est venu voir un Président ;
 » dit Madame de Sévigné, & avec
 » lui un fils de sa femme, qui a vingt
 » ans, & que je trouvai, sans excep-
 » tion, la plus agréable & la plus
 » jolie figure que j'aie jamais vûe :
 » j'allai dire que je l'avois vû à cinq
 » ou six ans ; & que j'admirois qu'on
 » pût croître en si peu de temps ; sur
 » cela il sort une voix terrible de ce
 » joli visage, qui me plante au nez
 » d'un air ridicule, que *mauvaise*
 » *herbe croît toujours.* Voilà qui fut

» fait , je lui trouvai des cornes ; &
 » s'il m'eût donné des coups de maf-
 » sue sur la tête , il ne m'auroit pas
 » plus affligée ». Cependant ce n'étoit
 qu'un mot échappé , que le vent em-
 portoit ; qu'eût-ce été si on l'eût atta-
 ché au papier , & signé de sa propre
 main ? Une jeune personne qui écrit
 envoie son portrait.

La lecture des lettres de Cicéron à
 ses amis , de celles de Pline , & sur-
 tout de celles de Madame de Sévigné,
 peut aider beaucoup à se faire un bon
 style. Mais il est bon d'avertir encore
 qu'il ne faut point s'attacher trop ser-
 vilement à aucun modele. Chacun a
 ses graces propres & naturelles , qui
 valent toujours mieux que celles qu'il
 emprunte. Que Madame de Sévigné
 soit un modele parfait pour les fem-
 mes , & encore plus pour les meres
 tendres , & trop tendres ; il y a pour-
 tant chez elles des expressions & des
 tours , qui ne feroient pas à d'autres ;
 peut-être même qu'on les trouveroit
 hasardées dans tout autre qu'elle , &
 sur-tout dans un homme de lettres.

Mais elle se montre par-tout si aimable, qu'on aime tout ce qu'elle dit, & qu'on ne peut pas s'empêcher de le trouver bien. C'est à chacun à lui dérober ce qui lui convient, & ce qu'il pourra. Je ne crois pas qu'on puisse faire une lettre par règle : c'est le sentiment seul qui doit faire loi ; & le sentiment & les règles ne sont pas toujours bien ensemble, à moins que celles-ci ne plient.

Un des plus grands défauts des lettres sont les longueurs. Il y a des gens qui marchent toujours, & qui n'arrivent jamais. « Le chevalier de » Nantouillet étoit tombé de cheval, » il va au fond de l'eau, il revient, » il retourne, il revient encore ; en- » fin il trouve la queue d'un cheval, » il s'y attache ; ce cheval le mène à » bord, il monte sur le cheval, se » trouve à la mêlée, reçoit deux » coups dans son chapeau, & revient » gaillard », *Lettre 152*. Voilà ce qui s'appelle, dans la langue de Madame de Sévigné, gagner pays. Il vaut

mieux être trop court , que languissant.

Les esprits accoutumés aux choses fines sont quelquefois trop raffinés ; la métaphysique s'en mêle. Les pensées n'y perdent jamais , quand on leur donne un peu de corps. Le chevalier de Sévigné a pris quelquefois la liberté d'en avertir sa mere.

Les lettres des Savans sentent quelquefois l'étude & l'érudition ; tout y est exact & régulier : mais cette exactitude est souvent accompagnée de roideur & de sécheresse.

Les jeunes gens sont pleins de détails inutiles, ils écrivent comme pour eux , sans presque songer à celui à qui ils écrivent. C'est une distraction presque continue.

Les gens de cour , accoutumés à représenter , parlent dans leurs lettres avec aisance & dignité. Tout prend chez eux un certain agrément qui est comme l'air du pays qu'ils habitent. Ils sont les seuls à qui la contrainte donne des graces.

On dit qu'il faut écrire comme on

parle ; mais c'est à condition qu'on parlera bien. Peut-être même est-on obligé d'écrire un peu mieux qu'on ne parle , même quand on parle bien. On a le temps de choisir & d'arranger un peu ses idées. Que risquez-on d'avoir bonne opinion de son ami , & de lui donner bonne opinion de soi ? C'est mon ami , je ne fais point de façons avec lui : c'est-à-dire , que vous réservez les égards, les attentions polies, pour les étrangers , pour vos ennemis , ou pour ceux qui vous sont indifférens. Il semble que la part des amis devroit être faite avant celle des autres. En fait d'amitié , ce n'est pas trop de tout. Et souvent dans ce commerce les vertus servent moins que les attentions.

1. Je sens qu'il est temps de quitter ce ton dogmatique , que notre plan nous a obligé de prendre quelquefois , & sur-tout dans ce petit article, où nous donnons quelques avis aux jeunes gens sur un des sujets les plus

importans de l'education. Pour les délivrer de moi, je leur présenterois volontiers quelques Lettres de Cicéron, de Pline, & même de Sénèque, si ces ouvrages n'étoient point aisés à trouver; & s'il étoit nécessaire d'entrer encore dans des détails, après tous ceux que nous avons donnés. C'est dans ces ouvrages & dans l'école du monde qu'on apprendra à écrire, & non dans un livre de préceptes, qui ne peut donner ni l'organe, ni l'exemple du sentiment;

Pour rendre les volumes à-peu-près égaux, sans trancher les matières, nous plaçons ici la Traduction de l'Oraison de Cicéron, pour le poète Archias, qui est proprement l'éloge des Lettres. Ce morceau peut bien faire partie d'un volume destiné à faire connoître l'Eloquence. On sentira, en le comparant avec M. Fléchier, la différence des goûts; des génies, des styles, selon les peuples, les temps & les mœurs.

M. Patru qui, selon le P. Bouhours, étoit l'homme du royaume qui savoit le

mieux notre langue ; qui la savoit non pas en grammairien seulement , mais en orateur , a publié une traduction de cette Oraison dès l'an 1638.

Cette traduction parut avec celle de sept autres oraisons , dont quatre étoient de M. d'Ablancourt. « Ce » fut , dit M. Péliſſon (*a*) , après » avoir lu ces traductions (& quel- » ques autres livres françois qu'il » cite) , que je commençai non-seu- » lement à ne plus mépriser la Lan- » gue françoise , mais encore à l'ai- » mer passionnément , & à croire » qu'avec du génie , du temps & du » travail , on pouvoit la rendre capa- » ble de toutes choses ».

Quarante ans après , M. Patru donna une nouvelle traduction de cette même oraison : je dis nouvelle , parce que si on la compare avec la première , « on n'y trouvera presque » point de tours qui se ressemblent , » presque point de phrases qui soient

(*a*) Histoire de l'Académie.

» entièrement les mêmes (a) ». La Langue françoise avoit fait dans cet intervalle ses plus grands pas vers la perfection. La France avoit produit, ou possédoit les Corneilles, les Racines, les Quinaults, La Fontaine; Moliere, Despréaux, Pascal, Bossuet, Fénelon, Pellisson, &c. Cette seconde traduction peut fournir dans l'Eloquence françoise une seconde époque, d'autant plus aisée à marquer, que l'elocution, portant sur le même sujet & sur les mêmes pensées, le choix des termes & des tours oratoires y fait la seule différence à reconnoître.

Celle que je donne aujourd'hui arrive quatre-vingts ans après la seconde de M. Patru. Je déclare que j'en l'ai faite sur le texte latin seul, il y a plus de vingt-cinq ans, ne connoissant ni l'une ni l'autre des traductions dont je viens de parler. Je l'ai revue & retravaillée depuis peu, conformément à des principes que j'ai établis dans le *Traité de la Construction*

(a) *Ibid.*

Oratoire (a) : j'ai choisi les tours qui m'ont paru les plus énergiques : je puis m'être trompé souvent, mais il m'a toujours semblé que c'étoient ceux qui approchoient le plus du texte latin.

J'avois eu dessein d'imprimer ces trois traductions vis-à-vis du texte, & d'offrir ces pièces de comparaison à ceux qui voudroient connoître le génie de notre langue par opposition au génie de la langue latine, ou en étudier soit les variations, soit les acquisitions, pendant près d'un siècle & demi. Mais de quel droit ferois-je moi-même une de ces pièces de comparaison ? Je me suis restraint à jeter de temps en temps au bas des pages quelques morceaux de M. Patru, avec quelques légères remarques, laissant au lecteur instruit à juger lui-même les différences : ce qui lui fera beaucoup plus utile que de juger mes observations.

(a) Tome V, 2. Part.





M. T. C I C E R O N I S

Pro A. Licinio Archia poëta

O R A T I O.

*S*I quid est in me ingenii, Judices, quod sentio quam sit exiguum; aut si qua exercitatio dicendi, in qua me non inficior mediocriter esse versatum; aut si hujusce rei ratio aliqua, ab optimarum artium studiis, ac disciplina profecta, à qua ego nullum confiteor ætatis meæ tempus abhorruisse: earum rerum omnium vel in primis hic A. Licinius fructum à me repetere propè suo jure debet (a).

(a) Trad. de M. Patru. « Si j'ai quel-	» des bonnes Lettres,
« que esprit; ou si	» que je confesse avoir
« l'exercice du har-	» été tout l'entretien
» reau m'a pu appren-	» de ma vie; c'est,
» dre quelque chose	» sans doute, pour
» en l'art de parler;	» cet Archias que je
» ou si ce peu de con-	» fais particuliere-
» noissance que j'en ai	» ment obligé d'em-
» me vient de l'étude	» ployer toutes ces
	» choses ».



O R A I S O N

DE CICÉRON

Pour le poëte Archias.

S'IL y a en moi, Messieurs, quelque foible talent, dont je sens toute la médiocrité; ou si j'ai quelque usage d'un art, dans lequel je ne disconviens pas que je me suis assez longtemps exercé; enfin si l'étude des Lettres, pour lesquelles j'avoue que je n'eus d'éloignement dans aucun temps de ma vie, a produit en moi quelque avantage du côté de la parole: c'est à Licinius sur-tout qu'il appartient d'en recueillir le fruit.

M. Patru a conservé l'ordre des membres de cette période, mais il en a supprimé le premier incise, *quod sentio quam sit exiguum*; il a affoibli le second, *in* *qua non inficior*, &c. au point de le rendre presque imperceptible; enfin il a changé la couleur du troisième, en mettant l'affirmatif à la place du négatif.

Nam quoad longissimè potest mens mea respicere spatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde usque repetens, hunc video mihi principem & ad suscipiendam, & ad ingrediendam rationem horum studiorum extitisse (b).

2. *Trad. de M. P.*
 « Si j'ai quelque intel-
 » ligence & quelque
 » esprit; ou si un long
 » exercice a pû m'in-
 » truire en l'art de
 » parler; ou si ce
 » peu de connoissan-
 » ce que j'en ai, je le
 » dois à la culture des
 » des bonnes Lettres,
 » qui certainement
 » ont été tout l'entre-
 » tien de ma vie:
 » il n'y a personne
 » qui puisse préten-
 » dre plus justement
 » qu'Archias tout le
 » fruit qu'on peut es-
 » pérer de toutes ces
 » choses ».

La seconde traduc-

tion est plus moëlleuse, plus nourrie, plus arrondie, plus françoise: il ne dit point, *que je confesse avoir été*, qui sent le latinisme, ni *cei Archias*, qui nous paroîtroit aujourd'hui méprisant, & qui peut-être répond plus au pronom *iste*, qu'au pronom *hic* des latins. On peut observer encore qu'aujourd'hui on ne finiroit pas une période à quatre membres par toutes ces choses, qui est une chute traînante.

(b) 1. *Trad. a Car*
 » lorsque je considère

Du plus loin que je puis me rappeler le souvenir de mes premières années, en remontant du moment où je suis, jusqu'à ma plus tendre jeunesse, je le vois qui m'introduit & qui me guide dans la carrière des Lettres.

„le passé, & qu'à le
prendre du plus loin
qu'il me souvienn
je rappelle en mon
esprit la mémoire
de ma plus tendre
jeunesse, je trouve
qu'en effet, il est
le premier de mes
maîtres, & que
c'est lui principale-
ment qui m'a don-
né du courage &
des lumières pour
mes études ».

2. Trad. « En effet,
quand je considère
le passé, & que re-
montant presque à
mon enfance, je
rappelle en ma mé-
moire la conduite

» ou les occupations
» de ma plus tendre
» jeunesse ; je trouve
» qu'il est, à vrai dire,
» le premier de mes
» maîtres, & que c'est
» lui principalement
» qui m'a donné du
» courage & des lu-
» mières pour mes
» études ».

Quand je considère le
passé, ne rend ni le
sens ni la force du
quoad longissimè : d'ail-
leurs il s'agit ici de
remonter d'année en
année pour chercher
une époque, & non
de jeter les yeux sur
des événemens an-
térieurs. Du plus loin

Quod si hæc vox hujus hortatu , præceptisque conformata , nonnullis aliquando salutis fuit : à quo id accepimus , quo cæteris opitulari , & alios servare possemus , huic profecto ipsi , quantum est situm in nobis , & opem & salutem ferre debemus (c).

qu'il me souviene , est une phrase qui seroit aujourd'hui populaire. *Premier de mes maîtres* , l'expression de Cicéron est plus délicate , *principem ad suscipiendam. Du courage & des lumieres* : ces idées sont trop éloignées de celles de Cicéron : *studiorum* ne répond pas au mot *études*, sur-tout quand on dit *mes études*.

Dans la seconde traduction , *en effet* est plus vif que *car*. *La conduite & les occupations* sont difficiles à retrouver dans le latin. Est-ce la *conduite* que j'ai tenue , ou le

conseil qui m'a guidé ? On dit bien *occuper un enfant* , mais je ne sais si on dira aussi-bien les *occupations* d'un enfant. Ce mot semble signifier une suite d'affaires graves , & qui ne sont point celles d'un enfant. *A vrai dire* , est plus familier que simple. On ne dit guere en françois , *donner des lumieres pour des études* : c'est une phrase peu naturelle.

(c) 1. Trad. « Que » si cette voix animée » par ses persuasions , » & formée par les » enseignemens , a » été salutaire à quel-

Si cette voix formée par ses leçons, animée par ses conseils, a quelquefois servi utilement quelques-uns de nos citoyens : celui qui m'a mis en état de défendre & de secourir les autres, n'a-t-il pas droit d'exiger que je le défende lui-même, si je le puis ?

» ques-uns ; il est ,
 » certes , très-raison-
 » nable qu'aujourd'hui nous défendons de toute notre puissance , celui qui nous a donné de quoi défendre les autres ».

On diroit aujourd'hui *exhortations* & *non persuasions*. *Quelques-uns* est une chute trop vague & trop sèche. Un roi pourroit dire *de toute notre puissance* : un orateur doit dire *de tout notre pouvoir*. *De quoi défendre*, il semble qu'il faudroit ici *les moyens*

de défendre : je ne parle point de *certes*, qui a vieilli : c'en est point la faute de M. Patru.

2. Trad. « Que si
 » cette voix animée
 » par ses persuasions,
 » & formée par ses
 » doctes enseignemens , a pû quelquefois tirer du péril l'innocence persécutée , que ne devons-nous point faire pour défendre un homme qui nous a donné de quoi protéger, de quoi défendre tous les autres » ?

Cette traduction est

2. *Ac ne quis à nobis hoc ita dici fortè miretur, quod alia quædam in hoc facultas sit ingenii, neque hæc dicendi ratio, aut disciplina; ne nos quidem huic cuncti studio penitus unquam dediti fuimus. Etenim omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognatione quadam inter se continentur (d).*

plus oratoire & plus nombreuse que la première: cependant *doctes*, *epithetes d'enseignemens*, semble être de trop, parce que *persuasions* n'en a point. L'idée de *protéger* n'est point dans le latin, & marque peut-être trop de confiance de la part de l'orateur, sur-tout dans un exorde entièrement consacré à la modestie. *Tous les autres*: tous n'est point dans le latin, & il est de trop dans le fran-

çois par la même raison. J'ajouterai que *li-rer de péril l'innocence persécutée*, en dit beaucoup plus que le latin. C'est le nombre oratoire qui a séduit M. Patru, & qui l'a fait sortir du ton simple que l'orateur devoit avoir dans cet endroit.

(d) 1. *Trad.* « Et il » ne faut point s'éton- » ner si je parle de lui » en ces termes bien » que sa profession » soit aucunement » éloignée de la nô-

2. Et afin que vous ne soyez point étonnés de m'entendre parler de la sorte, d'un homme qui a travaillé dans un genre différent de celui-ci ; je vous dirai, Messieurs, que l'objet de mon travail & de mes études n'a pas toujours été le même. D'ailleurs tous les arts qui ont rapport aux sentimens & à l'humanité ont entre eux des liaisons mutuelles, & se tiennent, pour ainsi dire, comme les enfans d'une même famille.

» tre ; car nous n'a-
» vons pas nous-mê-
» mes toujours don-
» né tout notre temps
» au métier que nous
» faisons, & d'ailleurs
» toutes les sciences
» humaines ont entre
» elles comme une es-
» pece d'alliance, &
» se tiennent toutes,
» pour ainsi dire, par
» la main ».

2. *Trad.* « Et bien
» que sa profession
» soit en apparence

Tome IV.

» différente de la nô-
» tre, il ne faut point
» s'étonner si je parle
» de lui en ces ter-
» mes : car nous n'a-
» vons pas nous-mê-
» mes toujours donné
» tout notre temps
» à la science de la
» parole : & d'ail-
» leurs toutes les bel-
» les disciplines ont
» entre elles comme
» une espece d'allian-
» ce, & se tiennent
» toutes, s'il faut

A a

3. *Sed ne cui vestrum mirum esse videatur, me in quaestione legitima, & in judicio publico, cum res agatur apud prætorem Populi Romani lectissimum virum & apud severissimos Judices, tanto conventu hominum ac frequentia, hoc uti genere dicendi, quod non modo à consuetudine judiciorum, verum etiam à forensi sermone abhorreat; quaeso à vobis, ut in hac causa mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodum spero, non molestam: ut me pro summo poëta, atque eruditissimo homine di-*

« ainsi dire, par la
« main ».

Je ne m'arrête point sur les mots qui ont vieilli, comme bien que, aucunement; ni sur les façons de parler qui sont devenues basses, & qui sûrement ne l'étoient point du temps de M. Patru, comme le métier que nous faisons; ni sur les latinismes

de mots, comme belles disciplines, qu'il me semble pourtant qu'on ne trouve point dans d'autres écrivains du même temps. J'observe seulement que dans la seconde traduction le second membre de la première période a été mis à la place du premier, sans doute par quelque raison

3. Mais comme cette affaire (1) est une question d'état, une cause de droit public, qui est portée au tribunal du préteur du peuple Romain, devant nos Juges les plus respectables, en présence d'une assemblée si nombreuse; & qu'on pourroit être surpris de me la voir traiter d'une manière peu conforme à l'usage du Barreau; j'ai, Messieurs, à vous demander une grace, que vous ne pouvez me refuser, eu égard à la condition de celui que je défends, & dont j'espère que vous ne vous repentirez pas vous-mêmes: c'est qu'ayant à parler pour un poète célèbre, pour un savant illustre, en présence de

d'harmonie; mais la liaison des idées en paroît moins naturelle. *En apparence* n'est point si prononcé dans le latin, & il l'est trop dans le françois. Il est quelquefois de l'art de l'orateur de laisser dans le vague certaines idées qu'il ne doit point

(1) On peut remarquer la longueur extrême de cette phrase, traduite sans être coupée.

centem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hac vestra humanitate, hoc denique prætoris exercente iudicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulò loqui liberiùs; & in ejusmodi persona, quæ propter otium ac studium, minimè in judiciis periculisque tractata est, uti propè novo quodam & inusitato genere dicendi (c).

omettre ; mais qu'il ne pourroit amener à la précision, sans faire quelque tort à sa cause.

(c) 1. *Trad.* « Mais » afin que personne » ne trouve étrange, » si dans une cause » publique, où il s'agit de l'état & de la condition d'un homme, devant un Préteur du peuple Romain, devant des Juges graves & sévères, en une audience si célèbre, je parle d'un style un peu éloigné du style des plaidoiries » & du langage ordinaire de ce lieu ; » je vous supplie, Messieurs, de me faire cette grâce, » qui ne vous fera point à charge, » comme j'espère, & » qui semble être due en quelque sorte à celui que je défends ; qu'ayant ici » à parler pour un poète très-excellent, & pour une personne de grande littérature, dans une assemblée de tant de sçavans, à des juges pleins de douceur & de bonté

tant de gens de Lettres , devant des
Juges si instruits & un Préteur si eclai-
ré , vous me permettiez de m'eten-
dre avec quelque liberté sur le mérite
des Lettres ; & que , comme je re-
présente un homme tout-à-fait etran-
ger dans les affaires , & qui ne con-
noît que son cabinet & les livres ,
vous trouviez bon que je m'exprime
moi-même d'une maniere nouvelle ,
& qui pourra paroître etrangere dans
le Barreau.

» comme vous êtes , » Messieurs , vous
» & devant un tel » me faites cette fa-
» Préteur ; il me soit » veur , je me pro-
» permis de dire quel- » mets de faire en-
» que chose de l'ex- » sorte , &c ».
» cellence & de l'u- 2. *Trad.* « Mais
» tilité des Lettres , » afin qu'on ne trou-
» & de plaider d'une » ve point etrange , si
» façon quasi toute » dans une audience
» nouvelle & incon- » célèbre , en une
» nue au barreau , » cause publique où
» pour un homme » il s'agit de l'etat
» que ses etudes & » & de la condition
» les livres ont eloi- » d'un illustre per-
» gné du commerce » sonnage , devant un
» du Palais. Que si , » Préteur du peuple

4. *Quod si mihi à vobis tribui concedique sentiam, perficiam profecto, ut hunc A. Licinium non modo non segregandum, cum sit civis, à numero civium: verum etiam si non esset, putetis adsciscendum fuisse.*

» Romain, devant	» mis de parler un
» des juges graves	» peu de l'utilité &
» & sévères, je quit-	» de l'excellence des
» te en quelque façon	» Lettres, & de plai-
» le style des plaidoi-	» der d'une manière
» ries & le langage	» presque nouvelle
» ordinaire de ce	» & inconnue au bar-
» lieu; je vous de-	» reau, pour un hom-
» mande, Messieurs,	» me que ses études,
» une grace. Qu'il	» que ses livres ont
» me soit permis en	» éloigné du Palais
» défendant aujour-	» & du tumulte des
» d'hui un poëte ad-	» affaires. Si, Mes-
» mirable & de gran-	» sieurs, vous m'ac-
» de littérature dans	» cordez cette fa-
» une assemblée où je	» veur, dont peut-
» vois tant de savans,	» être vous ne vous
» où le Préteur, où	» repentirez point,
» les juges qui nous	» & qui semble com-
» écoutent n'ont pas	» me dûe à Archias,
» moins d'erudition	» j'espère vous faire
» que de vertu; il me	» voir, &c ».
» soit, dis-je, per-	La seconde traduc-

4. Si vous daignez m'accorder cette grace, je vous ferai voir, non-seulement que vous ne devez point séparer de vous Licinius, puisqu'il est véritablement citoyen : mais que s'il ne l'étoit pas, vous devriez l'adopter.

tion est plus libre que la première; mais elle est moins fidèle, & moins vive. Souvent l'on prend pour liberté de la traduction ce qui n'est que liberté du traducteur. *Tanto conventu hominum ac frequentia* devoit remplir un troisième espace pour la progression du nombre. *Accommodatam huic reo, vobis quemadmodum spero, non molestam*, ne devoit point être séparé de *veniam*, parce que ces mots contiennent une partie des raisons qui doivent faire

obtenir la grace dont il s'agit, & que d'ailleurs ils soutiennent la marche nombreuse de l'oraison. La période ayant été coupée dans la seconde manière, on a été obligé de répéter, *qu'il me soit permis*, & d'y ajouter, *dis-je*, qui est lâche. *Parler un peu*, l'exactitude littérale n'eût fait qu'annoblir l'elocution oratoire. *Plaider d'une manière nouvelle* sent plus l'avocat que l'orateur. *Le palais* n'est point dans le costume; on plaide à Paris au Palais, mais à

Aa iv

Nam ut primum ex pueris excessit Archias, atque ab iis artibus quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet, se ad scribendi studium contulit: primum Antiochiæ, (nam ibi natus est loco nobili; & celebri quondam urbe & copiosa, atque eruditissimis hominibus liberalissimisque studiis affluenti) celeriter antecellere omnibus ingenii gloriâ contigit.

Post in cæteris Asiæ partibus, cunctaque Græciæ sic ejus adventus celebrabatur, ut famam ingenii expectatio hominis, expectationem ipsius adventus, admiratioque superaret.

Rome c'étoit au barreau: ces deux mots ne sont synonymes que parmi nous. *Tumulte des affaires*, est ici une expression plus nombreuse que juste. Je ne fais d'ail-

leurs si les termes d'illustre personnage, de poëte admirable, & de grande littérature, ne sont pas en françois plus emphatiques qu'en latin *lectissimum virum*, *sum-*

I. Partie. Dès qu'Archias fut sorti des premières études, & qu'ayant achevé les exercices qu'on emploie ordinairement pour former la jeunesse, il se livra à la composition : il surpassa aussi-tôt par la force & la facilité de son génie, tout ce qu'il y avoit de beaux esprits à Antioche : (car c'est-là, Messieurs, qu'il est né de parens nobles, dans une ville riche, célèbre de tout temps, & remplie de savans & de gens de goût dans tous les genres).

Dans les autres parties de l'Asie, dans toute la Grèce, on l'attendoit avec une si haute idée de son esprit, que l'attente surpassoit même sa réputation : & quand il étoit arrivé, on le trouvoit encore au-dessus de ce qu'on avoit attendu.

mus poëta, homo eruditissimus ; les superlatifs ne coûtoient rien aux latins, surtout à Cicéron qui les employoit pour l'har-

monie autant que pour le sens : en françois la valeur en est calculée avec précision.

5. *Erat Italia tunc plena Græcarum artium ac disciplinarum, studiaque hæc & in Latio vehementiùs tum colebantur, quam nunc iisdem in oppidis, & hic Romæ propter tranquillitatem Reipublicæ non negligebantur. Itaque hunc & Tarentini, & Rhegini, & Neapolitani, civitate, cæterisque præmiis donarunt : & omnes qui aliquid de ingeniis poterant judicare, cognitione atque hospitio dignum existimarunt.*

Hæc tanta celebritate famæ cum esset jam absentibus notus, Romam venit, Mario Consule, & Catulo (a). Nactus est primùm Consules eos, quorum alter cum res gestas, tum etiam studium, atque aures adhibere posset.

(a) L'an de Rome 652, 120 ans avant
Jésus-Christ.

5. L'Italie étoit alors remplie d'hommes qui cultivoient les Sciences & les Lettres grecques. Ce goût avoit passé dans les pays des Latins, & y étoit beaucoup plus animé & plus vif qu'il ne l'est aujourd'hui. Il avoit pénétré même jusqu'à Rome, dans la profonde paix dont on y jouissoit. Ceux de Tarente, de Regge, lui firent part de leur droit de bourgeoisie, & de leurs autres privileges : tous ceux qui dans ces villes favoient juger & apprécier le mérite, se firent un honneur de le connoître & de le recevoir chez eux.

Avec une réputation si brillante qui l'avoit fait connoître de ceux mêmes qui ne l'avoient jamais vû ; il vint à Rome sous le Consulat de Marius & de Catulus, deux hommes, dont l'un pouvoit fournir la plus ample matiere à son génie, & l'autre non-seulement de la matiere, mais une oreille délicate & un goût éclairé.

Statim Luculli, cùm prætextatus etiam tum Archias esset, eum domum suam receperunt. Sed enim hoc non solum ingenii ac litterarum, verum etiam naturæ atque virtutis fuit, ut domus quæ hujus adolescentiæ prima fuerit, eadem esset familiarissima senectuti.

6. *Erat temporibus illis jucundus Q. Metello illi Numidico, & ejus Pio filio: audiebatur à M. Æmilio: vivebat cum Q. Catulo, & patre, & filio: à L. Crasso colebatur: Lucullos verò, & Drusum, & Octavios, & Catonem, & totam Hortensiorum Domum devinctam consuetudine cum teneret, afficiebatur summo honore, quod eum non solum colebant qui aliquid percipere aut audire studebant, verum etiam si qui fortè simulabant.*

Aussi-tôt les Lucullus lui donnerent un appartement chez eux, lorsqu'il avoit à peine dix-huit ans. Mais ce fut moins à son talent, qu'à la bonté de son caractère & à sa vertu, qu'il fut redevable d'avoir conservé jusque dans l'âge avancé, la protection & la bienveillance d'une maison où il avoit été reçu dès sa jeunesse.

6. Il avoit su plaire dans ce temps-là au grand Métellus le Numidique, & à Pius son fils. M. Emilius se faisoit un plaisir de l'entendre. Il vivoit avec les deux Catulus, le pere & le fils. L. Crassus l'honoroit d'une façon toute particuliere; enfin étant lié étroitement avec les Lucullus, avec Drusus, avec les Octaves, avec Caton, avec toute la Maison des Hortensius, il jouissoit de la plus grande considération, étant recherché non-seulement de ceux qui vouloient réellement l'entendre & s'instruire, mais encore de ceux qui feignoient de le vouloir.

Interim satis longo intervallo, cum esset cum L. Lucullo in Siciliam profectus, & cum ex ea provincia cum eodem Lucullo discederet, venit Heraclæam (a): quæ cum esset civitas æquisfimo jure ac fœdere, adscribi se in eam civitatem voluit: idque cum ipse per se dignus putaretur, tum auctoritate & gratia Luculli ab Heracliensibus impetravit.

7. *Data est civitas Silani lege & Carbonis: Si qui fœderatis civitatibus adscripti fuissent; si tum cum lex ferebatur, in Italia domicilium habuissent; & si sexaginta diebus apud prætorem essent professi. Cum hic domicilium Romæ multos jam annos haberet, professus est apud prætorem Q. Metellum familiarissimum suum.*

8. *Si nihil aliud, nisi de civitate ac lege dicimus, nihil dico amplius:*

(a) La ville d'Héraclée dont il est ici parlé étoit sur le golfe de Tarente, au royaume de Naples.

Assez long - temps après, ayant suivi L. Lucullus en Sicile, & quitté cette province avec lui, il s'arrêta à Héraclée : comme cette ville jouissoit des plus beaux privilèges & des plus étendus (1), il désira d'en être citoyen : ce qu'il obtint aisément tant par son mérite personnel que par le crédit & la protection de Lucullus.

7. Arrive la Loi de Silanus & de Carbon, qui accordoit le droit de citoyen à ceux *Qui seroient inscrits dans quelqu'une de nos villes considérées ; qui seroient domiciliés en Italie dans le temps de la publication de la Loi ; qui enfin auroient fait leur déclaration chez le préteur dans les soixante jours.* Archias, étant domicilié à Rome depuis plusieurs années : il alla faire sa déclaration chez Q. Métellus son ami.

8. S'il n'est question ici que de la loi & du droit de citoyen, je n'ai

(1) Qui appro- ceux des citoyens
choient le plus de Romains.

causa dicta est. Quid enim horum infirmari, Gracche, potest? Heracleæ ne esse cum adscriptum negabis? Adest vir summa auctoritate, & religione, & fide L. Lucullus, qui se non opinari, sed scire: non audivisse, sed vidisse: non interfuisse, sed egisse dicit. Adsunt Heraclienses legati, nobilissimi homines, qui hujus judicii causa, cum mandatis & cum publico testimonio venerunt, qui hunc adscriptum Heracliensem dicunt (f).

(f) 1. Trad. « Car „ opinion, non qu'il „ de tout ce qui vient „ ne l'a pas simple- „ d'être dit, qu'est- „ ment ouï dire, „ ce, Gracchus, que „ mais qu'il l'a vu; „ vous en pouvez dé- „ qu'il n'y a pas seu- „ truire? Nierez-vous „ lement assisté, mais „ pas qu'il ait été fait „ que c'est par son „ citoyen d'Héra- „ moyen que ces cho- „ clée? Lucullus qui „ ses ont été faites. „ est ici présent, & „ Les députés d'Hé- „ dont le témoignage, „ raclée, personnes „ la probité & „ de qualité, qui sont „ la foi sont irrépro- „ en cette audier- „ chables, dit qu'il „ ce, &c ». „ en parle de science „ 2. Trad. « Car, „ certaine, non par „ Gracchus, de tou- „ plus

plus rien à dire , la cause est plaidée.
Qu'avez-vous à nous opposer, Gracchus ? Direz-vous qu'Archias n'est point inscrit à Héraclée ? Je vous cite l'autorité la plus respectable , celle de Lucullus , qui ne dit point , je crois , j'ai oui dire , j'étois présent : mais je fais , j'ai vû , c'est moi qui l'ai fait. Je vous cite les députés d'Héraclée , les citoyens les plus distingués de cette ville , qui sont venus exprès avec des témoignages revêtus de l'autorité publique , & qui attestent qu'il est inscrit à Héraclée.

„tes ces choses ,	„l'a vû , mais que
„qu'est-ce que vous	„ce fut lui qui de-
„en pouvez détruire ?	„manda & qui ob-
„Direz-vous que no-	„tint cette grace. Les
„tre poëte ne fut ja-	„députés d'Héraclée
„mais citoyen d'Hé-	„parlent ce même
„raclée ? Lucullus	„langage : ce sont des
„qui nous entend ,	„hommes de condi-
„Lucullus dont la	„tion , &c ».
„probité , dont la	M. Patru a rendu
„vertu est si con-	les incises symmétri-
„nue , dit non-seu-	ques dans sa premie-
„lement qu'il le fait ,	re traduction ; mais
„non-seulement qu'il	ayant trouvé la pério-

*Hic tu tabulas desideras Heraclien-
sum publicas, quas Italico bello, in-
censo tabulario, interisse scimus omnes.
Est ridiculum ad ea quæ habemus nihil
dicere: quærere quæ habere non possu-
mus: & de hominum memoria tacere,
litterarum memoriam flagitare: & cum
habeas amplissimi viri religionem, in-
tegrissimi municipii jusjurandum fidem-
que, ea, quæ depravari nullo modo
possunt, repudiare: tabulas, quas idem
dicis solere corrumpi, desiderare (g).*

de trop alongée, il a
abandonné la sym-
métrie dans la secon-
de. Il n'a rendu ni
dans l'une ni dans
l'autre, ni l'adest, ni
l'adsunt, qui donnent
du feu & de la force à
la preuve employée.
*Des hommes de condi-
tion*, il y a des mots
françois qui, quoi-
qu'ils expriment pré-
cisément la même
idée, ne doivent pas
toujours être mis à la
place de certains

mots latins. On ne
dira point les *batail-
lons Romains*, ce sont
des *cohortes*: ni des
brigades, ce sont des
légions: ni des *eche-
vins*, ce sont des *edi-
les*: ni des *bourgeois*
de Rome, ce sont des
citoyens: ou si cela
est permis quelque-
fois, c'est en transpor-
tant l'antique au mo-
derne, plutôt que le
moderne à l'antique.

(g) 1. Trad. α Ici
„ vous voulez qu'on

Vous nous demandez les registres de cette ville, que tout le monde fait qui ont été brûlés avec les archives pendant la guerre Italique. Il est ridicule de ne rien opposer à des preuves évidentes que nous avons, & d'en demander qu'on fait que nous ne pouvons avoir; de se taire sur les dépositions de vive voix, & d'exiger des témoignages par écrit; & tandis que nous avons l'autorité d'un citoyen du plus grand poids, & le ferment d'une ville municipale, qui ne peuvent être falsifiés, de demander des registres, qui, selon vous-même, le font tous les jours.

„montre les registres	„de demander celles
„publics de la ville	„que nous ne pou-
„d'Héraclée, que	„vons avoir, de ne
„nous savons tous	„rien répondre au te-
„avoir été brûlés	„moignage des hom-
„avec les archives	„mes, & d'exiger de
„pendant la guerre	„nous des témoi-
„d'Italie. Il est ridi-	„gnages par écrit; &
„cule de ne rien dire	„tandis qu'un per-
„contre les preuves	„sonnage digne de
„que nous avons, &	„foi, tandis que

Bb ij

9. *At domicilium Romæ non habuit, is, qui, tot annis ante civitatem datam, sedem omnium rerum ac fortunarum suarum Romæ collocavit.*

„ toute une ville sans
„ reproche parle pour
„ nous, de demander
„ des actes si sujets,
„ comme vous dites
„ vous-mêmes, à être
„ falsifiés, & de mé-
„ priser des suffrages
„ qu'on ne peut cor-
„ rompre „

2. *Trad.* „ Vous
„ nous demandez des
„ registres de la ville
„ d'Héraclée, qui fu-
„ rent tous, comme
„ chacun sait, brûlés
„ avec les archives
„ pendant les guerres
„ d'Italie. Il est ridi-
„ cule d'exiger des
„ titres que nous ne
„ pouvons avoir, &
„ de demeurer muet
„ sur les preuves que
„ nous rapportons ;
„ d'exiger des ensei-
„ gnemens par écrit,

„ & de rejeter des
„ dépositions si préci-
„ ses, si authenti-
„ ques, si convain-
„ cantes : & tandis
„ qu'un grand per-
„ sonnage, tandis
„ que toute une ville
„ parle pour nous : il
„ est ridicule, encore
„ un coup, d'insister
„ sur des registres,
„ sur des actes suscep-
„ tibles par votre pro-
„ pre confession, de
„ toutes sortes de
„ faussetés, & de re-
„ buter au même
„ temps les suffrages
„ de tant de témoins
„ illustres, & dont la
„ foi ne peut rece-
„ voir ici d'atteinte ni
„ de reproches „

La première tra-
duction est plus vive
& plus précise que la

9. Il n'étoit point domicilié à Rome, lui ! qui, tant d'années avant la loi, avoit fait de Rome le centre de toutes ses affaires, & de tous ses biens ?

seconde. Dans celle-ci, M. Patru a évité l'infinitif, *que nous savons avoir été brûlés*. Il a ajouté *confusions*, qui semble donner de l'enflure & diminuer la force. Il a changé l'ordre des membres de l'antithèse, sans nécessité, & peut-être avec quelque déchet de force pour la pensée. *Demeurer muet* n'a pas le même sens que *ne rien dire*. On diroit aujourd'hui *renseignemens* & non *enseignemens*. La gradation des trois épithètes dans une chute qui n'est point finale est empoulée, & ne ré-

pond à rien dans le latin. *Sans reproche* ne peut guère se dire en parlant d'une ville. *Par votre propre confession*, le mot *aveu* a une nuance de moins & seroit plus juste. *Toutes sortes de faussetés* : cette phrase dit plus que *solere corrumpti*. *Les suffrages de tant de témoins illustres dont la foi ne peut recevoir ni d'atteinte ni de reproche* : cette phrase est trop longue pour ces quatre mots, *quæ depravari nullo modo possunt*. Les idées trop délayées perdent leur force comme les couleurs.

At non est professus. Immo verò iis tabulis est professus, quæ solæ ex illa professione, collegioque prætorum, obtinet publicarum tabularum auctoritatem. Nam cum Appii tabulæ negligentius asservatæ dicerentur : Gabinii, quamdiu incolumis fuit, levitas, post damnationem calamitas, omnem tabularum fidem resignasset : Metellus, homo sanctissimus, modestissimusque omnium, tantâ diligentia fuit, ut ad L. Lentulum prætorem, & ad iudices venerit, & unius nominis litura se commotum esse dixerit. His igitur tabulis nullam lituram in nomen A. Licinii videtis.

10. *Quæ cùm ita sint, quid est quodd de ejus civitate dubitetis, præsertim cum aliis quoque in civitatibus fuerit adscriptus ?*

Etenim cum mediocribus multis, aut nulla, aut humili aliqua arte præditis

Il n'a point fait sa déclaration. Il l'a faite dans les seuls registres de ce temps-là qui soient regardés & reconnus pour authentiques. Ceux d'Appius passaient pour être tenus avec assez peu de soin. La négligence de Gabinus tant qu'il resta en place, & le désordre de ses affaires après sa condamnation, avoient ôté aux siens toute espece d'autorité. Métellus, le plus exact de tous les hommes, poussa si loin l'attention & le scrupule, qu'il vint trouver le préteur Lentulus & les juges, pour leur dire qu'il y avoit sur un nom une rature qui lui caufoit de l'inquiétude. Qu'on feuillette ces registres, on ne trouvera point de rature sur le nom de Licinius.

10. Peut-on, après des faits si clairs, révoquer en doute le droit de Licinius, sur-tout quand on le voit citoyen de plusieurs autres villes de nos alliées ?

Des talens médiocres, des hommes d'une profession peu estimable,

Bb iv

gratuitò civitatem in Græcia homines impertiebantur, Rheginos credo, aut Locrenses, aut Neapolitanos, aut Tarentinos, quod scenicis artificibus largiri solebant, id huic summâ ingeniû prædito gloriâ noluisse. Quid? cùm ceteri non modo post civitatem datam, sed etiam post legem Papiam (a), aliquo modo in eorum municipiorum tabulas irrepserint: hic, qui nec utitur quidem illis in quibus est scriptus, quod semper se Heracliensem esse voluit, rejicietur?

11. *Census nostros requiris scilicet. Est enim obscurum, proximis Censoribus, hunc cum clarissimo imperatore, L. Lucullo, apud exercitum fuisse; superioribus, cum eodem quæstore fuisse in Asia: primis, Julio Crasso, nullam*

(a) Par la Loi gers furent chassés
Papia, tous les etran- de Rome. Cette loi

ou même qui n'en avoient point, ont obtenu chez les Grecs le droit de bourgeoisie ; & des villes telles que Rhegge, Locres, Naples, Tarente, n'auroient point fait pour un homme d'un mérite si éclatant, ce qu'elles faisoient pour de simples acteurs de théâtre ? Tant de gens, non-seulement après la loi de Silanus, mais même après la loi Papia, se sont glissés, on ne sait comment, dans les registres de nos villes municipales ; & Archias qui n'a pas voulu faire valoir les titres qu'il a dans les différentes villes, parce qu'il s'est contenté d'être d'Héraclée, ne pourra jouir de ses droits ?

11. Vous demandez nos rôles de dénombrement : comme si on ne savoit pas que dans le dernier qui se fit, Archias étoit à l'armée de Lucullus ? que dans le précédent il étoit avec le même Lucullus, alors préteur en Asie, & que dans le premier, sous Julius

avoit été publiée que Cicéron plaidât deux ans avant que cette cause.

394 DES GENRES

populi partem esse censam. Sed quoniam census, non jus civitatis confirmat, ac tantummodò indicat eum, qui sit census, ita se jam tum gessisse pro cive; iis temporibus, quæ tu criminaris, ne ipse quidem iudicio in civium Romanorum jure esse versatum, & testamentum sæpe fecit nostris legibus, & adiit hæreditates civium Romanorum & in beneficiis ad ærarium delatus est, à L. Lucullo prætoris & consule. Quære argumenta si qua potes: nunquam enim hic neque suo, neque amicorum iudicio revincetur.

12. *Quæres à nobis, Gracche, cur tantoperè hoc homine delectemur? Quia suppeditat nobis, ubi & animus ex hoc forensi strepitu reficiatur; & aures convicio defessæ conquiescant. An tu existimas aut suppetere nobis posse, quod quotidie dicamus in tanta varietate rerum, nisi animos nostros doctrinâ excolamus; aut ferre animos tantam posse*

Craſſus , le peuple n'y fut pas compris. Mais comme le dénombrement n'établit point le droit de bourgeoisie , & qu'il ne fait que l'indiquer , ou prouver que celui qui y a été compris ſe comportoit alors comme citoyen ; dans ces temps-là même , où vous prétendez qu'Archias ne ſe donnoit point pour tel , il a fait des teſtamens ſelon nos loix , il a recueilli des ſucceſſions de citoyens Romains , il a été mis ſur l'état des graces au tréſor public. Cherchez des preuves , ſi vous le pouvez , vous n'en découvrirez ni dans la conduite d'Archias , ni dans celle de ſes amis.

12. *II. Partie.* Mais quels charmes ſi grands pouvons-nous trouver dans la perſonne de cet étranger ?

Nous y trouvons un délaſſement & un repos dont notre eſprit & nos oreilles ont beſoin , après les agitations bruyantes & les fatigues du barreau. Croyez-vous , Gracchus , que nous puſſions fournir à tant de

contentionem , nisi eos doctrinâ eâdem relaxemus ? Ego verò fateor , me his studiis esse deditum.

Ceteros pudeat , si qui ita se literis abdiderunt , ut nihil possint ex his neque ad communem asferre fructum , neque in aspectum lucemque proferre. Me autem quid pudeat , qui tot annos ita vivo , Judices , ut ab illis nullo me unquam tempore aut commodum , aut otium meum abstraxerit , aut voluptas avocarit , aut denique somnus retardarit ?

13. *Quare quis tandem me reprehendat , aut quis mihi jure succenseat , si quantum cæteris ad suas res obeundas , quantum ad festos dies ludorum celebrandos , quantum ad alias voluptates , & ad ipsam requiem animi & corporis*

matieres différentes qui se présentent tous les jours, si notre esprit n'étoit pas renouvelé par la lecture des excellens ouvrages? Ou que nous eussions la force de soutenir une application si longue & si continue, si nous ne trouvions point quelque ressource dans les Lettres? Pour moi, j'avoue que je m'y livre avec plaisir.

On peut en rougir, quand on s'y renferme tellement, qu'il en paroisse rien au jour, ni qu'il en résulte aucun avantage pour la société. Mais pourquoi en rougirois-je, moi, qui depuis tant d'années, m'y suis livré de maniere que jamais, ni mon intérêt particulier, ni mon repos, ni mon plaisir, ni même le sommeil, ne m'en ont distrait ni détaché dans aucun temps de ma vie.

13. Qui pourroit me faire un crime de consacrer aux Lettres des momens que les autres donnent à leurs propres affaires, à la célébration des fêtes & des jeux, aux amusemens, aux délassemens du corps aussi-bien

conceditur temporis : quantum alii tribuunt intempestivis conviviis : quantum denique aleæ , quantum pilæ ; tantum mihi egomet ad hæc studia recolenda sumpsero ? Atque hoc eo mihi concedendum est magis , quod ex his studiis hæc quoque crescit oratio , & facultas , quæ quantacunque est in me , nunquam amicorum periculis defuit. Quæ si cui levior videtur , illa quidem certè , quæ summa sunt , ex quo fonte hauriam , sentio.

14. *Nam , nisi multorum præceptis , multisque litteris mihi ab (h) adolescentia suavissem , nihil esse in vita magnopere expetendum ; nisi laudem , at-*

(h) 1. Trad. " Car	" la louange & l'hon-
" si , Messieurs , par	" neur , & que pour
" la grande lecture ,	" acquérir l'un &
" & par la multitude	" ; l'autre , il ne falloit
" des préceptes , je ne	" craindre ni l'exil ni
" m'étois persuadé	" les tourmens , ni la
" dès ma jeunesse	" mort ; je n'aurois
" qu'il n'y avoit rien	" certes jamais fait
" en cette vie qui fût	" tant de si dangereux
" fort à désirer que	" ses querelles pour

que de l'esprit ; que d'autres perdent dans les festins , dans les jeux de hasard , à la paume ? . . . On doit me le pardonner d'autant plus aisément , que ces etudes tournent au profit de l'art que j'exerce en ce moment : & qui , quel qu'il soit , n'a jamais manqué à mes amis dans le besoin. Que ces etudes soient en elles-mêmes peu importantes , je le veux , mais du moins elles me montrent où je dois puiser ce qu'il y a de plus précieux.

14. Si les leçons des sages , & l'étude des bons livres ne m'avoient pas convaincu , dès ma jeunesse , que rien n'est vraiment desirable que la

„votre salut : & je
„ne me ferois pas
„exposé comme je
„suis à la fureur & à
„la rage des mé-
„chants,,

2. *Trad.* „ Car ,
„Messieurs , si les
„écrits , si les ensei-
„gnemens de tant de
„grands hommes ne

„m'avoient persuadé
„dès ma plus tendre
„jeunesse qu'il n'y a
„rien en effet de pré-
„cieux en cette vie
„que la louange &
„l'honneur ; & que
„pour un bien si di-
„gne de notre amour ,
„il faut mépriser les
„tourmens & l'exil ,

que honestatem : in ea autem persequenda omnes cruciatus corporis , omnia pericula mortis , atque exilii , parvi esse ducenda : nunquam me pro salute vestra in tot ac tantas dimicationes , atque in hos profligatorum hominum quotidianos impetus objeciſſem. Sed pleni omnes sunt libri , plenæ sapientium voces , plena exemplorum vetustas : quæ jacerent in tenebris omnia , nisi litterarum lumen accederet. Quàm multas (i) nobis ima-

„ & la mort même :
 „ je n'aurois point
 „ aujourd'hui pour
 „ vous , pour votre
 „ salut , tant d'enne-
 „ mis sur les bras ; je
 „ ne serois pas expo-
 „ sé , comme je suis
 „ tous les jours , à la
 „ violence , à la fu-
 „ reur , à la rage des
 „ méchants ».

La seconde traduc-
 tion est plus françois-
 se , plus nombreuse
 & plus exacte que la
 première ; à l'excepti-
 on des deux dernie-

res phrases qui sont
 trop emphatiques.
Pour votre salut , ne
 présente point le
 même sens que *pro*
salute vestra : le latin
 dit beaucoup moins.
A la violence , à *la*
fureur , à *la rage* : les
 idées de Cicéron ne
 sont pas moins fortes ,
 mais elles sont plus
 doucement expri-
 mées.

(i) 1. Trad. « Mais
 „ les livres , les exem-
 „ ples de l'antiquité ,
 „ la voix de tous les
 gloire

gloire & la vertu : & que pour les acquérir, l'exil, les tourmens, la mort, doivent être comptés pour rien, je ne me ferois jamais exposé à tant de démêlés fâcheux, ni aux attaques journalieres des mauvais citoyens, pour le bien & le salut de la République. Mais tous les livres sont remplis . . . par-tout on lit les paroles des sages : par-tout on voit les grands exemples de l'antiquité, qui feroient maintenant ensevelis dans les ténèbres, si les Lettres ne les avoient pas conservés. Combien de grands tableaux nous ont laissé

„ Sages, ne nous par- qu'on n'a pas rendu
„ lent d'autres cho- la figure; le traduc-
„ ses; & *tout cela*, teur s'est corrigé dans
„ Messieurs, feroit la seconde.

„ couvert de l'ombre 2. *Trad.* « Mais tous
„ du silence, si les „ les livres, mais la
„ livres qui nous l'ont „ voix de tous les
„ révélé, n'en avoient „ Sages, mais toute
„ gardé la mémoire ». „ l'antiquité ne nous

La vivacité du texte „ parlent d'autre cho-
latin a entièrement „ se : & toutes ces
disparu dans cette „ belles instructions,
traduction, parce „ sans la lumière des

Tome IV.

C c

gines non solum ad intuendum, verum etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas, scriptores & Græci & Latini reliquerunt? Quas ego mihi semper in administranda Rep. proponens, animum, & mentem meam ipsâ cogitatione hominum excellentium conformabam.

15. *Quæret quispiam, quid? Illi ipsi summi viri, quorum virtutes literis proditæ sunt, istâne doctrinâ, quam tu laudibus effers, eruditi fuerunt? Difficile est hoc de omnibus confirmare. Sed tamen est certum quid respondeam. Ego multos homines excellenti animo, ac virtute fuisse, & sine doctrina, naturâ ipsius habitu propè divino, per seipsos & moderatos, & graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sæpius ad laudem atque virtutem naturam sine doctrina, quam sine natura valuisse doctrinam. Atque idem*

» lettres , seroient
» maintenant enseve-
» lies dans les tène-
» bres ».

Ces trois mais tien-
nent trop de place.
Ne nous parlent d'au-
tre chose est lâche,

les écrivains grecs & les latins , autant pour nous servir de modeles que pour être l'objet de notre admiration ? Je les avois devant les yeux , ces modeles , quand j'étois chargé des affaires de la République , & l'idée de leur vertu m'inspiroit de généreux sentimens.

15. Mais quoi , dira-t-on ! ces hommes fameux , dont les vertus sont retracées dans les livres , possédoient-ils ces connoissances , dont vous faites tant d'eloges ? Je ne prétends point l'affurer de tous en général. Je fais qu'il y a eu des hommes éminens en vertu & en mérite par la seule disposition d'une nature heureuse ; qu'ils ont été sages & justes par eux-mêmes , sans le secours ni de l'art , ni de l'instruction. J'ajoute même , si l'on veut , qu'un heureux naturel sans l'étude , va plus loin dans

Toutes ces belles instructions est vague & trop long. Lumière & ténèbres font une an-

tithèse aujourd'hui usée ; c'est pourquoi je n'en ai rendu qu'un des deux termes.

Cc ij

ego contendo, cùm ad naturam eximiam, atque illustrem accesserit ratio quædam, conformatioque doctrinæ: tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere.

16. *Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt, divinum hominem, Africanum: ex hoc C. Lælium, L. Furium modestissimos homines, & continentissimos: ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem: qui profectò si nihil ad percipiendam colendamque virtutem, litteris adjuvantur, nunquam se ad earum studium contulissent.*

Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur: tamen, ut opinor, hanc animi remissionem, humanissimam ac liberalissimam judicaretis. Nam ceteræ neque temporum sunt, neque ætatum

la vertu, que l'étude & le travail sans les dispositions de la nature. Mais en même temps je soutiens, que si on joint à un excellent naturel l'étude & l'instruction; il en résulte un mérite éclatant & singulier, auquel on ne parvient jamais autrement.

16. Tel fut du temps de nos peres cet homme presque divin, Scipion l'Africain : tels furent C. Lælius, L. Furius, ces modeles de sagesse & de modération. Tel étoit Caton l'ancien, le plus savant, le plus vertueux de son siècle : tous ces grands hommes n'eussent jamais cultivé les Lettres, s'ils les eussent crues inutiles pour connoître & pratiquer la vertu.

Mais quand on n'envifageroit pas ce grand avantage, & qu'on n'auroit en vûe que le seul plaisir; en est-il un plus honnête ou plus délicat pour un homme qui pense ? Les autres amusemens ne sont ni de toutes les heures, ni de tous les âges, ni de

omnium , neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt , senectutem oblectant , secundas res ornant , adversis perfugium ac solatium præbent , delectant domi , non impediunt foris , pernoctant nobiscum , peregrinantur , rusticantur (1).

(1) 1. *Trad.* « Tous „ les autres (divertif- „ semens) ne sont „ pas propres ni en „ tout temps , ni à „ tous âges , ni en „ tous lieux. Mais „ les lettres forment „ la jeunesse , & ré- „ jouissent les vieil- „ lards : elles servent „ de support & de „ consolation à l'ad- „ versité , & d'orne- „ ment à la prospé- „ rité : elles nous di- „ vertissent à la mai- „ son & ne nous em- „ barraissent point de- „ hors : elles passent „ avec nous toutes „ les nuits , elles nous „ défennuient à la „ campagne & nous „ délassent dans les „ voyages „
 Cette traduction est aussi courte qu'elle peut l'être ; cependant elle l'est bien moins que le latin : c'est la faute de la langue.

2. *Trad.* « Tous les „ autres (divertisse- „ mens) ne sont pro- „ pres ni en tout „ temps , ni à tous „ les âges , ni en tous „ lieux. Mais les let- „ tres forment la „ jeunesse , & réjouif- „ sent les vieillards ; „ elles consolent ,

tous les lieux. Dans les Lettres, la jeunesse trouve une nourriture qui lui convient; la vieillesse un exercice qui l'amuse: elles répandent un nouvel éclat sur la prospérité, elles nous consolent dans l'adversité; elles nous recréent au-dedans de nos maisons, elles ne nous embarrassent point au-dehors; elles veillent avec nous, elles voyagent, elles demeurent à la campagne avec nous.

„elles soulagent dans
„l'affliction; & dans
„la prospérité elles
„rehaussent le lustre
„de la fortune. Par-
„tout elles donnent
„d'innocens plaisirs,
„& jamais elles
„n'embarrassent; la
„nuit elles nous en-
„tretiennent, elles
„nous désennuient
„à la campagne, &
„nous délassent dans
„les voyages „

M. Patru n'a fait
sentir ni dans l'une ni

dans l'autre traduc-
tion la différence
qu'il y a entre *le
temps & les temps*.
Mais il y a ici une
observation plus im-
portante, c'est qu'
ayant voulu faire sor-
tir l'antithèse, qui
étoit enveloppée, il
a bouleversé les nom-
bres de la période, &
détruit la progression
des espaces; l'anti-
thèse même devoit
être emportée par le
courant de la pério-

17. *Quod si ipsi hæc neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam cum in aliis videremus. Quis nostrum tam animo agresti, ac duro fuit, ut Roscii morte nuper non commoveretur? Qui cum esset senex mortuus, tamen propter excellentem artem, ac venustatem, videbatur omnino mori non debuisse. Ergo ille corporis motu tantum amorem sibi conciliarat à nobis omnibus; nos animorum incredibiles motus celeritatem, que ingeniorum negligemus?*

18. *Quoties ego hunc Archiam vidi, Judices, (utar enim vestra benignitate, quoniam me in hoc novo genere dicendi tam diligenter attenditis) quoties ego hunc vidi, cum litteram scripsisset nullam, magnum numerum optimorum*

de. On entendra ce que je veux dire, si l'on relit à haute voix le latin & le françois tour à tour.	L'art de Cicéron est infini dans cette période, en ce qui concerne le nombre & l'harmonie.
---	--

17. Quand nous ne ferions pas faits pour en sentir le mérite par nous-mêmes, pourrions-nous n'en pas remarquer l'effet dans les autres? Qui de nous dernièrement a eu l'ame assez insensible pour n'être point touché de la mort de Roscius (*m*)? Tout vieux qu'il étoit, il nous sembloit à tous qu'il n'auroit jamais dû mourir : tant nous étions touchés de son talent ! Il avoit gagné nos cœurs par des graces qui ne consistent que dans les mouvemens & les attitudes du corps; quel pouvoir auront sur nous les graces & les expressions de l'esprit ?

18. Combien de fois ai-je vû Archias (car, Messieurs, je profite de l'attention avec laquelle vous daignez m'écouter), combien de fois l'ai-je vû, sans avoir écrit une seule let-

(<i>m</i>) 1. <i>Trad.</i> « Qui	„ touché dernière-
„ est d'entre nous qui	„ ment de la perte de
„ a eu l'esprit si sau-	„ Roscius ? »
„ vage & si farouche,	<i>Animus</i> ne devoit
„ que de n'être point	pas se rendre par es-

410 DES GENRES

versuum de his ipsis rebus , quæ tum agerentur , dicere extempore ? Quoties revocatum eamdem rem dicere , commutatis verbis , atque sententiis ? Quæ vero accuratè , cogitatèque scripsisset , ea sic vidi probari , ut ad veterum scriptorum laudem pervenirent. Hunc non ego diligam ? non admirer ? non omni ratione defendendum putem ? Atqui sic à summis hominibus , eruditissimisque accepimus , cæterarum rerum studia , & doctrinâ , & præceptis , & arte constare : poëtam naturâ ipsâ valere , & mentis viribus excitari , & quasi divino quodam spiritu afflari. Quare suo jure noster ille Ennius sanctos appellat poëtas , quodd quasi deorum aliquo dono atque

prît. Sauvage & farouche semblent trop forts pour rendre agresti ac duro. Que de n'être point , est un idiotisme , c'est-à-dire , un tour propre au génie particulier de la langue françoise. Nos bons escri-

vains se font un plaisir de les conserver.

2. Trad. « Où est
„ le brutal & le stupide qui dernièrement ne fut point
„ touché de la perte
„ de Roscius ? »

Ceci est plus fort que la première tra-

tre, nous donner sur le champ un grand nombre de très-bons vers sur les matieres mêmes dont il s'agissoit dans nos entretiens ? Combien de fois, lorsqu'on le prioit de les redire, l'ai-je vû rendre les mêmes choses avec d'autres termes & d'autres pensées ? Et ce qu'il avoit travaillé avec soin & application, je l'ai vû comparer avec ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité ! Voilà pourquoi je l'aime, Gracchus, voilà pourquoi je l'admire, & que j'embrasse sa défense avec tout le zele dont je suis capable ?

De grands hommes nous disent que les autres talens dépendent de l'art, des préceptes, de l'étude ; mais que les poètes ne doivent rien qu'à la nature, qu'ils s'elevent par la force même de leur génie, que c'est un souffle divin qui les inspire. Ennius ajoute que la personne des poètes est sacrée, & qu'ils portent en eux

duktion qui l'etoit signifie pas un homme déjà trop ; brutal ne brut.

munere commendati nobis esse videantur (n).

19. *Sit igitur, Judices, sanctum apud vos humanissimos homines, hoc poëtæ nomen quod nulla unquam barbaria violavit. Saxa & solitudines voci respondent, bestię sæpe immanes cantu flectuntur, atque consistunt : nos insti-*

(n) 1. Trad. « Nous	„rendus vénérables ;
„avons appris de per-	„en leur faisant une
„sonnes de grande	„faveur, une grace
„erudition, que tou-	„particuliere ».
„tes les autres scien-	2. Trad. « Nous
„ces ont besoin d'e-	„avons appris de
„tude, d'art & de	„personnages illus-
„préceptes, mais que	„tres & de grande
„la poésie nous vient	„erudition, que les
„de nous-mêmes, &	„beaux arts, que
„par les seules forces	„toutes connoissan-
„de notre esprit, &	„ces honnêtes ne
„comme par un en-	„s'acquierent point
„thousiasme divin.	„sans étude, sans
„Et c'est pour cela	„préceptes, sans
„qu'Ennius a raison	„quelque méthode ;
„de donner aux poë-	„mais que la nature
„tes le nom de <i>sa-</i>	„toute seule fait les
„crés, parce qu'en	„poètes ; qu'ils se
„effient les dieux sem-	„soutiennent, qu'ils
„blent nous les avoir	„s'elevent par leurs

un don des dieux qui leur sert de recommandation auprès des hommes.

19. Vous respecterez donc , Messieurs , vous qui aimez les arts & l'humanité , ce nom sacré que les barbares mêmes ont toujours respecté ! Les rochers , les vastes solitudes répondent à la voix des poètes. Les bêtes féroces s'arrêtent , & se laissent fléchir par leurs accens ; & nous , pénétrés des sentimens d'une educa-

„ propres forces , &
 „ que leur enthousiasme est une inspira-
 „ tion comme divine :
 „ & c'est , Messieurs ,
 „ pour cette raison
 „ qu'Ennius, ce génie
 „ si sublime , leur
 „ donne le nom de
 „ *sacrés* , parce qu'en
 „ effet les dieux les
 „ ont , ce semble , ti-
 „ rés du nombre des
 „ choses profanes ,
 „ en les remplissant
 „ d'une lumière toute
 „ céleste ».

Je ne fais si le lec-
 teur sera de mon avis ;
 mais il me semble que
 la première traduc-
 tion est plus vive ,
 plus juste & plus
 agréable ; & que la
 seconde perd du côté
 de la force & de la
 vérité ce qu'elle ga-
 gne du côté de l'har-
 monie ; l'harmonie
 qui n'aide point à la
 force & à la vérité
 de l'expression n'est
 que de l'enflure.

tuti rebus optimis non pœtarum voce moveamur (o) ?

Homerum Colophonii civem esse dicunt suum. Chii suum vindicant, Salaminii repetunt, Smyrnæi verò suum esse confirmant. Itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicaverunt : permulti alii præterea pugnant inter se, atque contendunt. Ergo illi alienum, quia pœta fuit, post mortem etiam expectunt : nos hunc vivum, qui & voluntate & legibus noster est, repudiamus ? præsertim cum omne olim studium, atque omne ingenium contulerit Archias ad Populi Romani gloriam, laudemque

(o) 1. Trad. « Les
„solitudes, les ro-
„chers répondent à
„leurs *chansons*, les
„bêtes les plus fa-
„rouches ont des
„oreilles pour la *musi-*
„*que* ; & nous qui
„avons *quelque* con-
„connoissance des
„bonnes choses, fe-
„rons-nous sourds à
„cette *divine mélo-*
„*die* ? „

2. Trad. « Les soli-
„tudes & les rochers
„se laissent toucher à
„à la voix & au chant
„des poètes : les bè-
„tes les plus farou-
„ches prêtent l'o-
„reille à cette incom-
„parable harmonie :
„& nous que l'étude,
„nous que les lettres
„ont *illuminés*, n'au-
„rons-nous point de
„sentiment ni de

tion douce , nous serions insensibles aux charmes de la poésie ?

Les habitans de Colophone prétendent qu'Homère étoit leur citoyen. Ceux de Scio , de Salamine , s'attribuent le même honneur. Les Smyrniens le disputent à tous les autres ; ils ont même élevé chez eux un temple à ce poëte. D'autres peuples ambitionnent la même gloire. Ils désirent , même après sa mort , un homme célèbre qui ne leur appartient pas , & seulement parce qu'il étoit poëte ; & celui-ci qui est vivant , qui le desire , qui a pour lui nos loix , vous voulez l'éloigner de nous , après qu'il a consacré ses veilles & ses talens à la gloire du peuple romain ? Oui , Messieurs , Archias a écrit dans sa jeunesse la guerre des

„goût pour ces doc-
tes , pour ces inno-
centes délices ? „

M. Patru veut être ici plus harmonieux que Cicéron , & il

passé le but. Il en eût moins coûté pour faire mieux. Il ne falloit qu'être plus littéral. Pourquoi ne pas conserver *répondre*

celebrandam ? Nam & Cimbricas res adolescens attigit, & ipsi illi C. Mario, qui durior ad hæc studia videbatur, jucundus fuit.

20. *Neque enim quisquam est tam averfus à Musis, qui non mandari versibus æternum suorum laborum facili præconium patiatur.*

Themistoclem, illum summum Athenis virum, dixisse aiunt, cum ex eo quæreretur, quod acroama, aut cujus vocem libentissimè audiret : ejus, à quo sua virtus optimè prædicaretur. Itaque ille Marius item eximè L. Plotium dilexit, cujus ingenio putabat, ea, quæ gesserat, posse celebrari.

21. *Mithridaticum verò bellum magnum, atque difficile, & in multâ varietate, terrâ, marique versatum, totum ab hoc expressum est : qui libri non modo L. Lucullum, fortissimum, & clarissi-*

qui est dans le latin qui sont des images
& qui est si beau, de poétiques, mais que
même que le confis- l'orateur délicat a
tunt & le sèctuntur, exprimées en un
Cimbres,

Cimbres , & a su mériter l'estime de Marius même , qui sembloit peu touché du mérite des Lettres.

20. Car quelque peu de liaison qu'on ait eu avec les Muses , il n'est point d'homme qui ne voie avec une satisfaction secrète , son nom aller par elles à l'immortalité !

On demandoit un jour au fameux Thémistocle , quel étoit le chant ou le concert qui lui feroit le plus de plaisir : il répondit : celui d'une louange méritée. Aussi le même Marius aimoit-il singulièrement Plotius, dont le talent lui faisoit espérer des louanges dignes de ses exploits.

21. La guerre de Mithridate , cette guerre si difficile , si longue , variée de tant d'événemens différens sur mer & sur terre , Archias l'a traitée d'un bout à l'autre. Ces écrits qui font tant d'honneur au nom de Lu-

mot , de peur de & qui auroit manqué
tomber dans un style de dignité ?
qui eût paru jeune,

Tome IV.

Dd

mum virum , verum etiam populi Romani nomen illustant.

Populus enim Romanus aperuit, Lucullo imperante, Pontum, & regiis quondam opibus, & ipsâ naturâ regionis vallatum: populi Romani exercitus, eodem duce, non maximâ manu innumerabiles Armeniorum copias fudit: populi Romani laus est, urbem amicissimam Cyzicenorum, ejusdem consilio, ex omni impetu regio, ac totius belli ore ac faucibus ereptam esse, atque servatam: nostra semper feretur, & prædicabitur, L. Lucullo dimicante, cum interfectis ducibus depressa hostium classis, & incredibilis apud Tenedum pugna illa navalis: nostra sunt trophæa, nostra monumenta, nostri triumphî. Quare, quorum ingenîis hæc feruntur, ab iis populi Romani fama celebratur.

cullus , n'en font pas moins au nom romain.

Car , Messieurs , c'est le Peuple romain , qui sous le commandement de Lucullus , s'est ouvert le Pont , ce royaume inaccessible par la nature même des lieux , & par les forces d'un Roi jusqu'alors très - puissant : ce sont les armées du Peuple romain , qui sous le même chef ont mis en fuite des troupes innombrables d'Arméniens , avec des troupes très-inférieures en nombre : c'est au peuple romain qu'appartient la gloire d'avoir , sous la conduite du même Lucullus , sauvé de toutes les horreurs de la guerre , & de la fureur du Roi , la ville de Cyzique notre alliée : c'est à nous tous qu'appartient cette victoire mémorable , remportée près Ténédos sous les ordres du même chef , où les généraux ennemis furent tués , & leur flotte coulée à fond : ce sont nos trophées , nos monumens , nos triomphes. Et ceux qui les célèbrent,

22. *Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulchro Scipionum putatur is esse constitutus de marmore. At iis laudibus certè non solum ipsi, qui laudantur, sed etiam populi Romani nomen ornatur. In cælum hujus proavus Cato tollitur : magnus honos populi Romani rebus adjungitur. Omnes denique illi Maximi, Marcelli, Fulvii, non sine communi omnium nostrum laude decorantur. Ergo illum, qui hæc fecerat, Rudium hominem, majores nostri in civitatem receperunt : nos hunc Heracliensem, multis civitatibus expetitur, in hac autem legibus constitutum, de nostra civitate ejicimus ?*

23. *Nam si quis minorem gloria fructum putat ex Græcis versibus percipi,*

publient la gloire du peuple romain.

22. Ennius fut chéri du grand Scipion l'Africain. On pense même que c'est lui dont on voit la figure en marbre dans le tombeau des Scipions. Ces vers font-ils moins d'honneur au nom Romain qu'à ces héros qu'il a célébrés ? Il eleve jusqu'au ciel Caton , le bifaïeul de celui que nous voyons parmi nous ; en l'elevant ainsi , il ajoute à la gloire du nom romain. Enfin il n'est pas possible de faire l'eloge des Maximus , des Marcellus , des Fulvius , sans que nous ayons part aux louanges qu'ils reçoivent. Ce fut par ce motif que nos aïeux donnerent le rang de citoyen à un homme né à Rudia (a). Et nous chasserions du milieu de nous un citoyen d'Héraclée , que plusieurs autres villes ont désiré , & qui est notre citoyen par nos loix ?

23. Qu'on ne s'imagine pas que les vers grecs font moins d'honneur que

(a) Petite ville où naquit Ennius.

D d iij

quàm ex Latinis, vehementer errat; propterea quod Græca leguntur omnibus ferè gentibus, Latina suis finibus, exiguis sanè continentur. Quare si res hæ, quas gessimus, orbis terræ regionibus definiuntur, cupere debemus, quo manuum nostrarum tela pervenirent, eodem gloriam, famamque penetrare: quod cum ipsis populis, de quorum rebus scribitur, hæc ampla sunt: tum iis certè, qui de vita, gloriæ causâ, dimicant, hoc maximum & periculorum incitamentum est, & laborum (p).

(p) 1. Trad. « Car „ si quelqu'un pense „ que la poésie grec- „ que nous soit moins „ glorieuse que la la- „ tine, il se trompe „ grandement, parce „ que la langue grec- „ que n'est presque „ ignorée de pas une „ nation, au lieu que „ la nôtre n'est con- „ nue que dans un pe- „ tit espace de pays. Et „ partant s'il n'y a en-	„ droit du monde qui „ n'ait été le théâtre „ de nos belles ac- „ tions, nous devons „ certes desirer que „ nos louanges & no- „ tre renommée ail- „ lent aussi loin que „ nos armes & nos „ victoires; & cela, „ Messieurs, n'est pas „ seulement magni- „ fique pour les peu- „ ples dont on chante „ les exploits; mais il
---	--

les latins. Les livres grecs sont lus de presque toutes les nations : les latins sont renfermés dans des bornes très-étroites. Or, s'il est vrai que nos armes ont pénétré jusqu'aux extrémités de l'univers, nous devons desirer que nos louanges soient portées aussi-loin qu'elles : c'est une magnificence digne du peuple qu'on célèbre, & capable d'animer ces âmes généreuses qui n'aiment les dangers que pour acquérir de la gloire.

„ anime encore dans
„ les travaux & dans
„ les dangers, ceux
„ qui ne hazardent
„ tous les jours leur
„ vie que pour l'hon-
„ neur ».

2. Trad. « Car si
„ quelqu'un pense
„ que la poésie latine
„ nous soit plus glo-
„ rieuse que la grec-
„ que, il se trompe
„ grandement; (pour
„ quoi nommer la lati-
„ ne avant la grecque

„ & changer l'ordre du
„ texte?) parce qu'en
„ effet la langue grec-
„ que est connue pres-
„ que par toute la ter-
„ re, au lieu que la
„ nôtre est renfermée
„ dans un très-petit
„ espace de pays.
„ Que si nous avons
„ heureusement porté
„ nos armes jus-
„ qu'aux extrémités
„ de l'Univers, nous
„ devons, certes desi-
„ rer que nos louan-

D d iv

24. *Quam multos scriptores rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur ? Atque is tamen cum in Sigeo ad Achillis tumulum adstisset : O fortunate , inquit , adolescens , qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris ! Et verè . Nam , nisi Ilias extitisset illa , idem tumulus , qui corpus ejus contexerat , nomen etiam obruisset (q) ?*

Quid ? noster hic magnus , qui cum virtute fortunam adæquavit , nonne Theophanem Mytilenæum , scriptorem rerum suarum , in concione militum civitate donavit ? & nostri illi fortes viri , sed rustici , ac milites , dulcedine

„ ges , que la splen-
„ deur de notre nom
„ aillent aussi loin que
„ nos victoires : &
„ cela , Messieurs , est
„ non-seulement ma-
„ gnifique pour ceux
„ dont on chante les
„ triomphes ; mais il

„ encourage encore
„ dans les travaux &
„ dans les dangers ces
„ âmes nobles qui
„ n'exposent tous les
„ jours leur vie que
„ pour l'honneur „
„ (q) 1. Trad. « Heu-
„ reux jeune homme ,

24. Combien d'écrivains le fameux conquérant de l'Asie n'avoit-il pas à sa suite ? Cependant lorsqu'il arriva au promontoire de Sigée , où se voit le monument d'Achille , il ne put s'empêcher de s'écrier : « Jeune héros , que tu es heureux d'avoir » trouvé un Homère pour chanter » ta vertu » ! Il avoit raison : car sans cette célèbre Iliade le nom du héros eût été enseveli dans le même tombeau que lui.

Que dirons-nous de celui dont la vertu égale les succès , & que nous appellons *le Grand* par excellence ? N'a-t-il pas donné en présence de son armée le droit de bourgeoisie à Théophraste de Mytilène qui avoit écrit ses actions ? Nos braves soldats , tout simples & tout grossiers qu'ils étoient ,

„ s'écria-t-il , d'avoir	„ Iliade , son corps &
„ eu Homère pour	„ sa gloire n'eussent
„ trompette de sa vaillance !	„ eu , sans doute ,
„ Et cela certes	„ qu'un même tom-
„ avec raison ; car	„ beau ».
„ sans cette divine	2. Trad. „ <i>Heureux</i>

quâdam gloriæ commoti, quasi participes ejusdem laudis magno illud clamore approbaverunt?

25. *Itaque, credo, si civis Romanus Archias legibus non esset, ut ab aliquo imperatore civitate donaretur, perficere non potuit. Sylla, cum Hispanos, & Gallos donaret, credo, hunc petentem repudiasset : quem nos in concione vidimus, cum ei libellum malus poëta de populo subjecisset, quodd epigramma in eum fecisset tantummodo alternis versibus longiusculis ; statim ex iis rebus, quas tunc vendebat, jubere ei præmium tribui ; sub ea conditione, ne quid postea scriberet. Qui sedulitatem mali poëtæ duxerit aliquo tamen præmio dignam, hujus ingenium & virtutem in scribendo, & copiam non expetisset ?*

26. *Quid ? à Q. Metello Pio, familiarissimo suo, qui civitate multos do-*

„ guerriers , s'ecria-	„ pette de ta vaillan-
„ t-il , & cent fois	„ ce ! Il disoit vrai ;
„ heureux d'avoir eu	„ car sans cette di-
„ Homere pour trom-	„ vine Iliade, le nom

touchés d'une certaine douceur de la gloire qu'ils sembloient partager avec leur général, y applaudirent par des acclamations.

25. Croit-on que si Archias n'étoit point citoyen par nos loix, il n'eût pû obtenir ce titre de quelqu'un de nos généraux ? Sylla, qui remplissoit Rome d'Espagnols & de Gaulois, lui auroit-il refusé cette grace, s'il l'eût demandée ? Un mauvais poète du petit peuple lui présenta un jour un placet accompagné d'un distique à sa louange ; il lui fit donner une portion des dépouilles qu'il vendoit, dans ce moment ; mais à condition qu'il ne feroit plus de vers. Payant ainsi la bonne volonté d'un mauvais poète, quel cas n'eût-il point fait du génie, de la force & de la facilité d'Archias ?

26. N'eût-il pû l'obtenir, soit par lui-même, soit par les Lucullus, de Q. Metellus Pius son ami particulier,

„ & les cendres de ce „ sans doute qu'un
„ Héros n'eussent eu „ même tombeau „

navit, neque per se, neque per Lucullos impetravisset? qui præsertim usque eo de suis rebus scribi cuperet, ut etiam Cordubæ natis poëtis, pingue quiddam sonantibus, atque peregrinum, tamen aures suas dederet.

Neque enim est hoc dissimulandum, quod obscurari non potest, sed præ nobis ferendum: trahimur omnes laudis studio, & optimus quisque maximè gloriâ ducitur. Ipsi illi philosophi, etiam in libellis, quos de contemnendâ gloriâ scribunt, nomen suum inscribunt: in eo ipso, in quo prædicationem, nobilitatemque despiciunt, prædicari se, ac nominari volunt (r).

(r) 1. Trad. " Car, „ Mrs. ne dissimu- „ lons point ce qui ne „ se peut aussi bien ca- „ cher; mais avouons- „ le franchement: Il „ n'y a personne que „ la louange ne cha- „ touille; & cette pas- „ sion se peut dire la „ passion de tous les	„ honnêtes gens. Les „ Philosophes, quoi „ qu'ils nous disent, „ s'ils font des livres „ du mépris de la gloi- „ re, ils ne laissent „ pas d'y mettre leur „ nom. Il cherchent „ de l'honneur & de „ la réputation par „ ces ouvrages mê-
---	--

qui l'a accordé à tant d'autres ? qui desiroit si ardemment de voir écrire ses actions, qu'il écoutoit même avec plaisir les vers enflés & barbares de poètes étrangers, qui savoient à peine la langue des Romains.

Car avouons-le, Messieurs, sans déguisement, puisqu'aussi-bien nous ne pouvons le cacher : l'attrait de la gloire agit sur tous tant que nous sommes. Il y agit même d'autant plus que nous avons dans l'ame plus d'élevation & de vertu. Les philosophes qui ont écrit sur le mépris de la gloire, ont mis leur nom à la tête de leurs livres, & ont tâché de se faire connoître, même en prouvant qu'il ne faut pas desirer d'être connu.

„ mes où ils <i>se mo-</i>	„ cher : rien n'est si
„ <i>quent du bruit</i> & des	„ doux que la louan-
„ applaudissemens <i>du</i>	„ ge ; c'est l'amour,
„ <i>monde</i> „	„ c'est la nourriture
2. Trad. „ Car „	„ des belles ames.
„ Messieurs, avouons.	„ Les Philosophes
„ le franchement „	„ mêmes, s'ils font
„ aussi-bien cette vé-	„ des livres de <i>la vani-</i>
„ rité ne se peut ca-	„ té & du mépris de

27. *Decius quidem Brutus, summus ille vir & imperator, Accii amicissimi sui, carminibus, templorum, ac monumentorum aditus exornavit suorum. Jam verd ille qui cum Ætolis, Ennio comite, bellavit, Fulvius, non dubitavit Martis manubias Musis consecrare. Quare, in qua urbe imperatores prope armati, poëtarum nomen, & Musarum delubra coluerunt, in ea non debent togati Judices à Musarum honore, & à poëtarum salute abhorre- re ?*

28. *Atque ut id libentiùs faciatis, jam me vobis, Judices indicabo, & de*

„ la gloire, ces livres	„ des applaudisse-
„ portent leur nom.	„ mens du monde „
„ Quoi qu'ils nous	La premiere tra-
„ disent, ils cher-	duction est du style
„ chent pourtant à	familier plutôt que
„ s'éterniser par ces	du style simple. Aussi
„ ouvrages où ils se	bien est equivoque,
„ moquent du bruit &	placé comme il l'est.

27. Decius Brutus, ce citoyen aussi excellent que grand capitaine, a fait mettre au frontispice des temples & des monumens qu'il a élevés, des inscriptions du poëte Accius. Celui qu'Ennius accompagna dans la guerre contre les Etoliens, Fulvius, n'hésita point de consacrer aux Muses mêmes les dépouilles du dieu Mars. Peut-on croire, que, dans une ville, où les guerriers presque encore revêtus de leurs armes, ont rendu hommage aux poëtes & honoré les Muses, des Juges amis & protecteurs des arts de paix, soient indifférens pour les muses & insensibles aux malheurs des poëtes ?

28. Et pour vous toucher encore davantage, Messieurs, je vais vous

Chatouille est ici presque bas. *Cette passion*, &c. ne rend ni la pensée ni la dignité du latin. Le reste de la période est dans le même goût.

La seconde traduc-

tion est un peu plus noble, quoiqu'elle ne soit pas plus fidèle. Cicéron se fût bien gardé de dire: *Rien n'est si doux que la louange*: il dit, *trahimur omnes*. Est-ce tra-

meo quodam amore gloriæ , nimis acriter fortasse , verumtamen honesto , vobis confitebor. Nam , quas res nos in consulatione nostro , vobiscum , simul pro salute hujus urbis , atque imperii , & pro vitâ civium , proque universâ republicâ gessimus , attigit hic versibus , atque inchoavit : quibus auditis , quod mihi magna res , & jucunda visa est , hunc ad perficiendum hortatus sum. Nullam enim virtus aliam mercedem laborum , periculorumque desiderat præter hanc laudis , & gloriæ : quâ quidem detractâ , Judices , quid est quod in hoc tam exiguo vitæ curriculo , & tam brevi , tantis nos in laboribus exerceamus ?

29. Certè , si nihil animus præsentiret in posterum ; & si , quibus regionibus

duire que de rendre	ture des belles ames ?
la phrase suivante par	Se moquer du bruit ,
ces mots : C'est l'a-	c'est ne le pas crain-
mour , c'est la nourri-	dre. Du monde , est
	ouvrir

ouvrir mon cœur , & vous avouer un goût , un amour , trop vif peut-être , mais qui toutefois n'a rien que de légitime , puisque la gloire en est l'objet. Ce qui s'est passé sous mon consulat , ce que j'ai fait avec vous pour la conservation de cette ville & de cet Empire , pour la conservation des citoyens , pour le salut de l'Etat , il a entrepris de l'écrire en vers. L'ouvrage m'a paru si beau , si grand , que je l'ai exhorté à continuer. Car , Messieurs , quelle autre récompense peut espérer la vertu de tant de travaux qu'elle effuie , de tant de dangers auxquels elle s'expose ? Sans la gloire qu'on attend , quel motif aurions-nous pour nous tourmenter de mille manières , dans l'espace d'une vie qui dure si peu ?

29. Non , s'il n'y avoit pas en nous quelque pressentiment de l'avenir ; si

une finale usée , qui sens où il est pris dans
ne peut avoir de la chaire.
dignité que dans le

Tome IV.

E e

434 DES GENRES

vitæ spatium circumscriptum est, eisdem omnes cogitationes terminaret suas; nec tantis se laboribus frangeret, neque tot curis, vigiliisque angeretur, neque toties de vitâ ipsâ dimicaret. Nunc infidet quædam in optimo quoque virtus, quæ noctes & dies animum gloriæ stimulis concitat, atque admonet, non cum vitæ tempore esse dimittendam commemorationem nominis nostri, sed cum omni posteritate adæquandam (f).

30. *An verò tam parvi animi videamur esse omnes, qui in republicâ*

(f) 1. Trad. « Que	» de tant de veilles ;
» si notre esprit ne son-	» il ne seroit point
» geoit point à l'ave-	» besoin de nous pré-
» nir, & s'il renfer-	» cipiter dans les pé-
» moit toutes les pen-	» rils, & de hazar-
» sées dans le même	» der tous les jours
» espace qui limite no-	» même la vie. Mais
» tre vie ; certes il	» dans le cœur de
» ne seroit pas besoin	» tous les gens de
» de tant de tra-	» bien, il y a je ne
» vaux, de tant	» fais quel aiguillon
» d'inquiétudes, ni	» d'honneur qui les

le même terme qui renferme le cours de nos années, bornoit également celui de nos pensées; nous n'aurions point de raison de nous livrer à tant de fatigues, de nous dessécher par les veilles & les soins pénibles, de risquer tant de fois nos fortunes & nos jours. Mais il y a dans tous les grands cœurs un sentiment généreux, un aiguillon d'honneur qui les excite jour & nuit; qui nous avertit que notre nom ne mourra point avec nous, & que nous vivrons dans la postérité la plus reculée.

30. Aurions-nous assez peu d'élévation, tous tant que nous sommes,

„ pique & les aver-
 „ tit jour & nuit ,
 „ que c'est à l'im-
 „ mortalité qu'il faut
 „ penser, & que cin-
 „ quante ou soixan-
 „ te ans de gloire sont
 „ peu de chose, si
 „ laissant ce monde
 „ nous ne vivons en-
 „ core en la mémoire

„ de tous les siècles „
 2. Trad. u Que si
 „ nous n'avions nul
 „ sentiment pour l'ave-
 „ nir, si nous renfer-
 „ mions toutes nos
 „ pensées dans les
 „ mêmes bornes qui
 „ limitent notre vie;
 „ en vain tous les
 „ jours tant de dan-

E e ij

atque in his vitæ periculis , laboribusque versamur , ut , cùm usque ad extremum spatium , nullum tranquillum , atque otiosum spiritum duxerimus , nobiscum simul moritura omnia arbitremur ? An , cùm statuas , & imagines , non animorum simulacra , sed corporum , studiosè multi summi homines reliquerint , consiliorum relinquere ac virtutum nostrarum effigiem nonne multo malle debemus , summis ingeniis expressam & politam ?

Ego verò omnia quæ gerebam , jam tum in gerendo spargere me , ac diffemi-

„ gers , en vain tant	„ soixante ans de
„ de veilles , tant de	„ splendeur sont peu
„ sueurs , tant de mor-	„ de chose , si lorf-
„ telles inquiétudes.	„ que nous ne som-
„ Mais il y a dans le	„ mes plus , nous ne
„ cœur des gens de	„ vivons encore en
„ bien , il y a je ne	„ la mémoire de tous
„ fais quoi qui les	„ les siècles „.
„ appelle à la gloire	
„ & à l'immortalité ;	Si notre esprit ,
„ je ne fais quoi qui	dans la première tra-
„ leur dit sans cesse	duction sent le lati-
„ que cinquante ou	nisme ; M. Patru l'a

nous qui passons notre vie dans les travaux & les dangers de toute espèce, pour penser qu'après avoir vécu, sans avoir eu un instant de tranquillité pour respirer, il ne restât rien de nous ? Seroit-il possible que tant de grands hommes aient désiré de laisser après eux des statues & des portraits, qui ne sont que l'image des corps ; & que les tableaux de nos pensées & de nos vertus, tracés par les mains les plus habiles, n'eussent rien de touchant, ni de flatteur pour nous ?

Pour moi, Messieurs, je l'avoue, dans tout ce que j'ai entrepris pour la

changé dans la seconde, & a mis *si nous*. *Præsentiret* n'est rendu ni par *songer à*, ni par *sentiment pour*. *Il ne seroit pas besoin*, phrase trop familière, &c. *En vain tant de* : celle-ci n'est pas juste ; d'ailleurs l'ellipse de trois verbes est trop forte, il en

falloit conserver au moins un. Pourquoi dans la seconde *supprimer aiguillon* qui est dans le latin & qui fait image ? *Cinquante ou soixante ans de gloire ou de splendeur*, cela n'est point dans le latin, & Cicéron l'eût dit, s'il l'avoit voulu dire.

E e iij

nare arbitrabar in orbis terræ memoriam sempiternam. Hæc verò sive à meo sensu post mortem ab futura est, sive, ut sapientissimi homines putaverunt, ad aliquam animi mei partem pertinebit : nunc quidem certè cogitatione quadam, speque delector.

31. *Quare conserveate, Judices, hominem, pudore eo, quem amicorum studiis videtis comprobari, tum dignitate, tum etiam venustate : ingenio autem tanto, quantum id convenit existimari : quodd summorum hominum ingeniis expetitur esse videatis : causâ verò ejusmodi, quæ beneficio legis auctoritate municipii, testimonio Luculli, tabulis Metelli comprobetur. Quæ cum ita sint, petimus à vobis, Judices, si*

république , j'aimois à penser que ce que je faisois alloit devenir comme une semence de gloire , répandue par toute la terre , pour germer & croître dans tous les temps. Qu'après ma mort je sois insensible à cette renommée ; ou que , comme l'ont pensé les plus sages des hommes , quelque partie de moi-même en ressente l'impression : c'est du moins une idée agréable & un espoir dont je jouis.

31. *Peroraison.* Rendez donc justice , Messieurs , à un homme dont vous pouvez juger par le vif intérêt que prennent à ce qui le touche , des amis distingués par leur mérite , & qui réunit en sa personne , les sentimens d'honneur & la fécondité du génie ; ayez egard à des talens dont nos citoyens de la plus haute considération ont fait le plus grand cas. Le droit d'Archias est fondé sur la loi ; il est prouvé par l'autorité d'une ville municipale , par le témoignage de Lucullus , par les registres de Métellus. Faites attention non-seule-

qua non modo humana, verùm etiam divina in tantis negotiis commendatio debet esse : ut eum, qui vos, qui vestros imperatores, qui populi Romani res gestas semper ornavit : qui etiam his recentibus nostris, vestrisque domesticis periculis æternum se testimonium laudum daturum esse profitetur : quique est eo numero, qui semper apud omnes sancti sunt habiti, atque dicti : sic in vestram accipiatis fidem, ut humanitate vestrâ levatus potiùs quàm acerbitate violatus esse videatur (1).

(1) 1. Tr. " Et cela „ étant ainsi, je vous „ conjure, Messieurs, „ si tant est qu'en des „ affaires si importan- „ tes, il faille em- „ ployer le ciel & la „ terre; je vous con- „ jure, encore un coup, „ de ne point perdre „ celui qui toute sa „ vie, n'a fait que „ publier vos louan- „ ges & celles de vos	„ capitaines ; qui a „ chanté si digne- „ ment les hauts faits „ du Peuple Romain; „ qui promet même „ d'immortaliser vo- „ tre nom & le mien „ dans ses ouvrages ; „ qu'un homme, dis-je, „ si rare, & qui est „ du nombre de ceux „ qu'on a toujours „ comptés entre les „ personnes sacrées,
---	---

ment au témoignage des hommes, mais encore à la recommandation des dieux. C'est un homme qui n'a usé de festalens que pour vous louer, vous, vos Généraux, le Peuple romain; qui va consacrer à l'immortalité votre sagesse & votre prudence dans nos derniers dangers; enfin un homme qui est du nombre de ceux dont la personne a été regardée comme sacrée chez tous les peuples. Prenez-le sous votre protection, & qu'il ait à se louer de vos bontés plutôt qu'à se plaindre de votre excessive rigueur.

„ne nous soit point
„aujourd'hui ravi
„par votre arrêt.
„Mais embrassez tel-
„lement sa protec-
„tion, qu'au sortir de
„cette audience, il ait
„plutôt à se louer de
„votre bonté, qu'à se
„plaindre de votre
„rigueur „

2. Trad. " Et par-

„tant, Messieurs, ne
„souffrez pas qu'on
„nous ravisse aujour-
„d'hui un homme
„que sa modestie &
„ses mœurs rendent
„si cher à tous ses
„amis. Ne souffrez
„pas qu'on nous ra-
„vise un homme
„d'honneur, un hom-
„me agréable; mais

32. *Quæ de causâ, pro meâ consuetudine, breviter simpliciterque dixi, Ju-*

„sur-tout d'un esprit „s'élève, & tel qu'on „se doit imaginer un „esprit dont tant de „grands personnages „ont fait leur déli- „ces. Vous voyez „qu'en cette cause „nous avons la loi „pour nous ; nous „avons pour nous le „témoignage de Lu- „cullus, le registres „de Metellus, & le „suffrage de toute „une ville : & cela „Messieurs, étant „ainsi, je vous con- „jure, pour n'ou- „blier rien dans une „affaire si importan- „te, je vous conjure „& par la terre & „par le ciel, d'em- „brasser ici la prote- „ction d'un poète ad- „mirable, qui a ton- „te sa vie célébré vo- „tre vertu, la vertu „de vos capitaines, la „vaillance, les vic- „toires du peuple „Romain ; d'un poë- „te admirable qui „veut même immor- „taliser & mon con- „sular & votre nom „dans ses ouvrages ; „d'un homme enfin „qui est du nombre „de ces bienheu- „reux enfans du Par- „nasse, que toutes „les nations, que „tous les siècles ont „mis au rang des cho- „ses saintes. Qu'un „si illustre nourrisson „des Muses trouve „Messieurs, parmi „vous, toute la fa- „veur dont il est di- „gne, & qu'au for- „tir de ce lieu, il ait „plutôt à se louer de „votre bonté qu'à

32. J'espere, Messieurs, que ce que j'ai dit sur le fond de la cause en

„se plaindre de vo-
„tre rigueur & de
„l'etat déplorable de
„sa fortune „

J'ai dit dans l'Av-
ertissement qui pré-
cede cette traduc-
tion, qu'on pourroit
juger de l'etat & des
progrès de la langue
françoise par les deux
traductions de M. Pa-
tru. Je me suis trop
avancé. Quelque res-
pect que j'aie pour le
nom & le goût de M.
Patru, j'aime encore
mieux rendre justice
à notre langue.

Je sens toute la su-
périorité de M. Pa-
tru dans sa premiere
traduction, parce que
je le compare avec
d'autres écrivains en
prose du même
temps, qui sont res-
tés infiniment au-des-

sous de lui. J'ai par
hasard sous la main
une histoire du Colle-
ge Royal imprimée
en 1641, qui semble
plus ancienne de
deux siècles que M.
Patru. Mais d'un au-
tre côté quand je lis
sa seconde traduc-
tion, & que je pense
aux écrivains de ce
même temps, il me
semble que M. Patru
n'a pas été aussi vite
que son siècle. Ce
n'est pas la langue
françoise qui lui man-
que. Loin de rester
en deçà, son dé-
faut est presque tou-
jours de passer le
but; il n'y a point
d'endroits repréhen-
sibles chez lui dont
on ne puisse faire la
correction en ôtant
plutôt qu'en ajou-

444 DES GENRES

dicēs , ea confido probata eſſe omnibus : quæ non fori , neque judiciali conſuetudine , & de hominis ingenio , & communiter de ipſius ſtudio locutus ſum , ea , Judices , à vobis ſpero eſſe in bonam partem accepta : ab eo qui iudicium exercet , certè ſcio.

tant, ou en remettant les idées à la place qu'elles occupent dans le texte latin. Je n'en veux d'autre exemple que la peroraïſon qu'on vient de lire. M. Patru n'avoit qu'à ſuivre ſon Auteur, & ne point donner aux idées plus de force ni plus d'étendue qu'elles n'en ont dans le latin. Il falloit ſur-tout bien ſentir ce qui appartient à la perſonne de l'Orateur, c'étoit un homme conſulaire; à celle d'Archias, qui, quoiqu'homme

de mérite, ne portoit pas en lui ce qu'on appelle un grand intérêt; il ne s'agiſſoit d'ailleurs ni de ſa vie, ni de ſon honneur, mais de lettres de naturalité. Falloit-il pour cela conjurer les juges par le ciel & par la terre, prodiguer tant de grandes epithetes, entaſſer tant de grands mots? Cicéron auroit-il dit *immortalifer votre nom & le mien*, & même, *mon conſulat & votre nom*? Connoiſſoit-il ſi peu l'envie? Ce ſont des négligences

peu de mots , selon ma coutume , n'aura déplu à aucun de vous ; & que ce que j'ai ajouté en faveur de la personne même que je défends , & des Lettres en général , quoique je me sois écarté de l'usage du barreau , vous aurez daigné le prendre en bonne part. J'oserai du moins me flatter de l'approbation de celui qui préside au jugement de cette cause.

ou des oublis de M. ce temps-là avoit fait Patru , & non des toutes ses preuves torts de la langue & possédoit tous ses françoise , qui dans grands Auteurs.

Fin du quatrième Tome.

T A B L E
DES CHAPITRES.

IX. TRAITÉ.
DES GENRES EN PROSE.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

PREMIERE PARTIE.

DU GENRE ORATOIRE.

- I. *C*E que c'est que l'Oraison. Pag. 13
II. *Quatre fonctions à remplir par*
l'Orateur. 15

SECTION PREMIERE.

DE L'INVENTION ORATOIRE.

pag. 21

CHAP. I. *Des différens Genres d'Or-*
raison. 22

I. *Genre démonstratif.* Ibid.

II. *Genre délibératif.* 25

III. *Genre judiciaire.* 27

CHAP. II. *Des Argumens Oratoires.*

32

CHAP. III. *Lieux communs de l'Or-*
raison. 39

CHAP. IV. *Des Mœurs comme moyens*
de persuader. 49

CHAP. V. *Des Passions Oratoires.*

52



SECTION II.

DE LA DISPOSITION ORATOIRE.

Pag. 60

CHAP. I. De l'Exorde. 61*CHAP. II. Du Récit & des Preuves
Oratoires.* 67

SECTION III.

DE L'ÉLOCUTION ORATOIRE.

74

CHAP. I. Ce que c'est qu'Elocution.

76

*CHAP. II. Qualités des pensées & des
expressions. Qualités logiques.* 80*CHAP. III. Qualités de goût.* 87*CHAP. IV. Des Tropes.* 98*CHAP. V. De l'arrangement des mots
& des pensées.* 107*FIGURES DE MOTS.* 110*FIGURES*

DES MATIERES. 449

FIGURES DE PENSÉES.

Pag. 116

Figures piquantes. 117

Figures touchantes. 128

CHAP. VI. *De l'Arrangement des mots
par rapport au Nombre & à l'Har-
monie.* 134

CHAP. VII. *De ce qu'on appelle Style
& des especes de Style.* 144

CHAP. VIII. *Des autres qualités du
style.* 166

CHAP. IX. *Exemple du style brillant
& fleuri, ou Examen de l'Oraison
funebre de M. de Turenne par M.
Fléchier.* 172

CHAP. X. *Continuation du même
sujet.* 205

CHAP. XI. *Exemple du style grave
& austere.* 237

CHAP. XII. *Quelques observations sur
la maniere de se former le style,* 249



SECTION IV.

DE LA PRONONCIATION.

Pag. 256

CHAP. I. *De la Prononciation des jeunes Gens dans les exercices publics.* 257

CHAP. II. *Importance de la Prononciation Oratoire.* 266

CHAP. III. *Combien il y a de choses à considérer dans la prononciation Oratoire.* 272

SECONDE PARTIE.

DU RÉCIT HISTORIQUE.

CHAP. I. *De la nature du Récit historique & de ses différentes especes.* 293

CHAP. II. *Caractère de l'Histoire Sa-
crée.* 299

DES MATIERES.	451
CHAP. III. <i>De l'Histoire Civile.</i>	Pag. 309
CHAP. IV. <i>Des Histoires particulières.</i>	316
CHAP. V. <i>Style de l'Histoire.</i>	325
CHAP. VI. <i>De l'Histoire Naturelle.</i>	335

TROISIEME PARTIE.

<i>DU GENRE ÉPISTOLAIRE.</i>	345
<i>Traduction de l'Oraison de Cicéron pour le poëte Archias.</i>	363

Fin de la Table des Chapitres.



De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

554324







